





LETTRES
SUR L'ITALIE

CONSIDÉRÉE

SOUS LE RAPPORT DE LA RELIGION,

PAR M. PIERRE DE JOUX,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES,

CI DEVANT PASTEUR PRÉSIDENT DU CONSISTOIRE DE LA LOIRE ET DE LA VENDÉE,
RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE BRÊME, ETC., ETC.

Seconde édition.

Credidi, propter quod locutus sum.
(*Psalm. CXV.*)

J'ai cru, et c'est pour confesser ma foi que je parle.

TOME PREMIER.



PARIS,
PERISSE FRÈRES, LIBRAIRES
RUE DU POT-DE-FER-SAINT-SULPICE, 8.
YON, MÊME MAISON,
GRANDE RUE MERCIÈRE, 33.

M DCCC XXXVII.

Epître dédicatoire.

—

A qui dédierai-je ce fruit de mes veilles? De quelle protection puis-je faire choix pour l'accréditer? Les hommes illustres et généreux qui me témoignent de la bienveillance, sont tellement supérieurs aux éloges les plus mérités, que leur modestie s'offenserait d'une dédicace, quelque simple qu'elle pût être.

D'ailleurs on pourrait soupçonner d'ambition, de dépendance et de servilité, l'écrivain qui, dans une cause aussi grave que celle que je soutiens, invoquerait toute autre protection que la force puissante de la vérité : c'est donc uniquement sur la vérité que je me repose du succès de

cet ouvrage; elle saura, sans aucun appui humain, défendre seule ses droits éternels.

C'est donc à toi que je dédie cette production, sainte Eglise catholique, toi dont l'amour me l'inspira.

Accepte cet humble hommage de la soumission éclairée, de la profonde vénération, du dévouement inviolable d'un de tes fils, qui, trop longtemps éloigné de toi, déplore une séparation aussi pénible qu'involontaire, et retourne avec joie dans ton sein maternel.

1825.

AVANT-PROPOS.

Et nos credimus, propter quod et loquimur. (II Cor. iv, 13.)

Près de rendre un hommage solennel à la vérité, de professer hautement les saintes croyances pour lesquelles, dès ma première jeunesse, j'eus toujours un invincible penchant, j'ai jugé convenable de mettre en tête de cette production, où j'expose les dogmes principaux de la foi chrétienne, un précis apologétique des motifs qui en ont déterminé la publication, et qui expliquent mon retour sincère à la religion catholique, professée par mes ancêtres.

Premier motif. Je n'ignore pas que l'opinion qui règne de nos jours imprime le déshonneur sur le front des courageux transfuges de la réforme.

C'est cette fausse et dangereuse opinion, c'est la maxime perverse, qu'un honnête homme ne doit point changer de religion, que j'entreprends de combattre, avant de faire une profession pu-

blique de ma foi, et d'abandonner les étendards du protestantisme.

J'ai considéré d'abord qu'il s'agit d'éclairer à cet égard des milliers de personnes de bon sens, d'une probité délicate, mais qui, jetées dès longtemps par des conversations, par des habitudes, par des lectures contraires à l'esprit de piété, dans l'oubli absolu de tout culte, dans une déplorable indifférence en matière de religion, regardent toute pratique pieuse, tout acte extérieur d'adoration, comme superflus et inutiles, et pensent que la secte quelconque où l'on est né, que l'on a habituellement suivie, est celle où l'on doit vivre et mourir : comme si Dieu, qui est la vérité suprême, pouvait regarder du même œil l'erreur et la vérité ! comme si l'homme, doué d'intelligence et créé à l'image de Dieu, n'était pas strictement obligé d'éviter l'une et de rechercher l'autre !

J'ai considéré de plus que les gens de cette trempe, soutenus par l'opinion, aveuglés par leurs préjugés absurdes, et dirigés par un faux point d'honneur, craignent tellement d'encourir le blâme, qu'ils résistent à l'attrait intérieur de la persuasion : j'ai vu que ceux-là même d'entre eux qui ne sont pas éloignés du terme naturel

de cette fugitive existence, se tranquillisent sur leur avenir par la jouissance de l'estime générale, par le sentiment de leurs vertus morales et par les trompeuses maximes du siècle, leurs seuls mobiles dans la carrière périlleuse de la vie; j'ai vu que de tels hommes, et ils sont, hélas! en très-grand nombre, judicieux d'ailleurs, instruits dans les sciences humaines, mais totalement dénués d'instruction dans la science du salut, prennent pour le véritable honneur ce qui n'en est que le vain fantôme, et qu'ils sacrifient tout à l'opinion.

C'est donc à l'opinion qu'il faut enlever son masque hypocrite. J'ai voulu prouver par de respectables autorités, ainsi que par mon propre exemple et par mes écrits, que le véritable honneur consiste à tout immoler à la conviction d'une conscience éclairée; qu'il se reconnaît à cette force de raison, à cette grandeur de courage, à cette inébranlable résolution, qui portent celui qui en est animé à se sacrifier lui-même pour la cause sacrée de la vérité, à braver pour elle les larmes de sa famille, l'amère dérision, et, ce qui est plus pénible encore, la persécution ou la haine d'anciens collègues dont il fut aimé et qui ne cesseront jamais de lui être chers.

Oui, l'homme vraiment estimable et profondément pieux ne craindra pas de perdre la sécurité et le repos pour l'amour de cette Église sainte que le Roi des rois s'est acquise au prix de son sang; pour elle il n'hésitera point à s'élever au-dessus des préjugés de la naissance, de la profession, des habitudes, et de l'esprit de parti; il s'empressera toujours de rendre témoignage à la divinité du vrai christianisme, non-seulement sans aucun avantage terrestre, mais plutôt même, s'il le faut, contre ses intérêts personnels. Certes, je l'avoue, ce sacrifice est si grand, qu'on ne saurait en attendre le prix dans ce monde; sa récompense ne peut se trouver que dans le sentiment de l'approbation de Dieu, dans la paix de la conscience et dans la promesse d'un meilleur avenir.

J'ai considéré enfin que, si l'opinion publique, souvent opposée aux principes religieux, et maintenant erronée chez une multitude ignorante, vient à triompher, c'en est fait de la tranquillité de l'Europe, c'en est fait de la religion : le christianisme, unique appui de l'ordre social, s'éteindra dans cette belle partie du monde qu'il a seul arrachée à la barbarie; il sera étouffé par les principes désorganisateurs que de faux sages sè-

ment avec plus de profusion que jamais; et l'on verra s'accroître toujours davantage l'esprit de secte, de désunion et de dissidence, soutenu par cette pernicieuse opinion, par cette assertion blasphématoire, que c'est forfaire à l'honneur que de changer de croyance.

Combattre cette maxime antichrétienne et antisociale, est le premier motif qui m'a fait entreprendre cet ouvrage. En vain a-t-on cherché à m'en détourner, à soustraire même ensuite mon manuscrit, et à m'offrir des indemnités; j'ai refusé de composer avec des conseillers pusillanimes et méticuleux, qui ne tiennent qu'à leur existence matérielle, qui n'ont d'autre loi que le respect humain, et qui voient dans l'opinion régnante une règle souveraine. En vain m'ont-ils dit et répété bien des fois ces paroles alarmantes: « On » soupçonnera la droiture de vos intentions; la » calomnie vous prêtera des vues intéressées; on » vous représentera comme un ambitieux qui, » sous prétexte de ramener aux vérités éternelles, » porte atteinte à la liberté des opinions, et qui » peut-être ne se sépare des autres que par res- » sentiment pour les torts qu'ils eurent à son » égard; on ajoutera encore que vous ne renoncez » à des erreurs que vous avez longtemps parta-

» gées, que par le fol orgueil de vous distinguer;
» enfin on s'en prendra à votre âge avancé, et
» l'on soutiendra qu'il vous a rendu dévot outré
» et superstitieux.

— Ces épreuves sont pénibles, ai-je répondu
» à ces entremetteurs timides et officieux; mais
» je prierai Dieu de me donner la force de les
» supporter. La vie du chrétien n'est qu'un per-
» pétuel sacrifice. Si je suis lâche et complaisant,
» si de vils intérêts me prescrivent le silence, je
» trahirai la vérité, je serai coupable et malheu-
» reux. Non, non; j'ai appris dans l'Évangile
» qu'il ne faut pas redouter la haine du monde,
» les sarcasmes de l'impiété, les calomnies de la
» malveillance; et l'intime persuasion qu'on a
» rempli son devoir, qu'on s'est acquitté de l'o-
» bligation la plus impérieuse, celle de contribuer
« au bonheur de son prochain, doit nous rendre
» fermes, calmes et impassibles, quand nous
» sommes méconnus, haïs, calomniés en faisant
» le bien; il faut tout braver enfin, jusqu'au mé-
» pris des hommes, pour l'amour de Dieu. Sans
» cet amour, il n'est point de vie véritable, et
» l'on est d'avance dans la mort. »

S. Grégoire le Grand avait coutume de dire:
« Quand il s'agit de rendre hommage à la vérité,

» il faut compter pour rien le scandale qui peut » en naître. C'est un scandale pris, et non pas un » scandale donné. » Je suivrai cette maxime avec confiance, autant que je le pourrai sans blesser la charité; et je suis convaincu que je commettrais une grande injustice, si je supprimais, relativement à l'Église chrétienne, des faits, des observations et des principes auxquels le public a des droits imprescriptibles. Je les exposerai donc avec sincérité, en les appuyant, non sur des bruits vagues, sur de simples présomptions, mais sur des documents authentiques, indépendamment de ce que j'ai moi-même vu et entendu.

Au reste, je déclare ici formellement qu'entièrement convaincu de l'inconvenance, des ennuis et de l'inutilité d'une guerre de plume, que ma santé, mon âge et mon caractère m'interdisent également, je ne répondrai à aucune brochure dirigée contre moi, à aucune lettre anonyme ou signée de qui que ce soit; que je ne repousserai point moi-même les attaques de la malveillance. L'évidence de la vérité suffira pour défendre mon ouvrage.

Si d'ailleurs des hommes malintentionnés se permettaient d'astucieuses récriminations, ou s'ils avaient recours à la calomnie pour me décréditer,

je remettrais aux magistrats des lettres autographes et des papiers authentiques, que je ne produirai cependant qu'à la dernière extrémité et que j'ai gardés soigneusement dans mon portefeuille, ne voulant point compromettre d'anciens amis, des personnes pour qui mon affection ne finira qu'avec ma vie.

Second motif. Une raison plus particulière m'a porté à publier ces lettres : c'est le désir ardent d'unir de nouveau les Catholiques et les Protestants par le doux lien d'une même foi et d'une même espérance, qui rallumeraient réciproquement dans leur cœur le feu céleste de la charité. J'ai jeté, il y a longtemps, des regards attentifs sur l'état actuel du protestantisme; et j'ai vu avec une profonde douleur que les nombreuses communions dont il se compose sont plus divisées que jamais. On ne peut plus se dissimuler que les doctrines de Luther et de Calvin ne se soient dissoutes sur le continent en socinianisme, en un déisme subtil, en rationalisme; et c'est ici la plus grande plaie qui puisse affliger une multitude de personnes pieuses qui ont été élevées dans les principes de l'un ou de l'autre de ces deux hérésiarques. Naguère encore plusieurs da-

mes protestantes me l'ont avoué elles-mêmes : elles ne savent plus où se rattacher. Plus d'uniformité dans leurs croyances respectives ; plus de formule de confession. L'exégèse, une métaphysique incompréhensible, ont envahi le domaine de la religion ; et ce n'est plus que par la différence de leurs cultes, par l'absence des dogmes ou des articles de foi, que ces communions dissidentes peuvent se distinguer de l'Église catholique, qui est inséparable de l'unité, qui se repose sur elle-même et se meut à jamais dans un centre commun. Mais le cœur de l'homme n'est point fait pour le doute ; il est encore moins fait pour le néant ; et il n'y a plus que négation dans le protestantisme, du moins sur le continent.

Quant à l'Angleterre, le caractère du peuple aujourd'hui est bien loin du scepticisme ; il a de l'horreur pour l'incrédulité : l'enthousiasme religieux l'anime, et l'on peut compter presque autant de sectes différentes que de familles dans la nation. Si des îles britanniques je passe dans l'Allemagne protestante, je trouve peut-être autant d'opinions diverses sur les dogmes et sur le culte qu'il y a de consistoires, de paroisses et de pasteurs.

Qu'elle serait heureuse la mission de l'homme de paix à qui il serait donné de ramener ses core-

ligionnaires à l'unité de la foi! il renouerait ainsi la chaîne des temps apostoliques, que de fatales divisions rompirent au XVIe siècle pour tant de peuples. Combien surtout elle serait avantageuse à la nation française, cette réunion des esprits et des cœurs! elle raffermirait le sol de la France, trop longtemps ébranlé; elle rendrait à tous ses habitants la douce concorde, les sentiments d'une réciproque affection, la pratique de ces anciennes vertus qui ne faisaient de tous les Français qu'une seule famille. Enfin avec quelle rapidité le règne de Dieu serait avancé par la réunion des membres dispersés de l'Église apostolique! Heureuse réconciliation, si conforme aux intentions de son divin fondateur! En effet, Dieu, étant la sagesse infinie, l'éternelle vérité, ne peut avoir révélé aux hommes des doctrines opposées et contradictoires. Il est le Dieu de paix; il n'a donc point voulu établir un royaume qui, divisé en deux partis contraires, ne pourrait longtemps subsister : nous en avons pour gage sa déclaration expresse, dans l'Évangile selon S. Jean (chap. x, v. 16), où, se représentant comme le bon pasteur, il dit à ses apôtres: « J'ai encore « d'autres brebis qui ne sont pas de cette ber- « gerie; elles entendront ma voix, car il faut aussi

» que je les amène ; et il n'y aura plus qu'un trou» peau et qu'un seul pasteur. » — « Celui qui ne » rassemble point avec moi, disperse, » déclare t-il ailleurs. Et dans le chapitre XVII du même Évangile, v. 20 et 21, Jésus-Christ dit : « Mon Père, » je vous prie pour tous ceux qui croiront en » moi, afin qu'ils soient un tous ensemble, comme » vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous. »

Presque octogénaire, je n'ose espérer d'être le témoin d'une réunion si désirable : j'aurai du moins donné la première impulsion à des écrivains plus jeunes, plus éloquents, plus favorisés que moi, dont la Providence bénira le travail, la ferveur et le zèle.

Troisième motif. Cependant le besoin urgent de ramener aux autels ceux des Catholiques qui les ont abandonnés, a été l'une des raisons principales qui m'ont engagé à composer cet ouvrage. Depuis les événements imprévus, les violentes secousses et les catastrophes étranges qui remuèrent les esprits au commencement du XIXe siècle, j'ai étudié le caractère du temps et les dispositions des habitants de la France relativement à la religion. J'ai reconnu qu'ils pouvaient être répartis en trois classes distinctes. La première

renferme tous les Français qui, parmi les tourmentes révolutionnaires, sont restés constamment fidèles à leur Dieu comme à leur roi, et qui, profondément convaincus de la vérité des dogmes catholiques, touchés de leur salutaire influence et des vertus qu'ils inspirent, bravent hautement le respect humain, et, triomphant de tous les scandales, s'attachent de plus en plus à la foi de leurs pères.

Je ne ferai sur les individus nombreux que j'ai rangés dans la seconde classe de la nation qu'une observation succincte : c'est qu'ils n'ont ni haine ni prévention contre la religion, qui est simplement tombée chez eux dans une totale désuétude, et ce profond oubli est aggravé sans cesse par la cessation de toute pratique pieuse. Il est facile de prouver que les personnes de ce caractère n'ont aucune aversion pour les exercices religieux, quoiqu'elles les négligent habituellement : il suffit de les inviter par quelque grande solennité à rendre à Dieu le culte qui lui est dû, elles courent à l'église.

Il n'en est pas de même d'une multitude de gens, parvenus la plupart à l'âge viril, dont se compose la troisième classe. Ceux-ci n'ont jamais connu les divines vérités, qui leur ont été pré-

sentées sous un faux jour par les implacables ennemis du sacerdoce. Les auteurs de leurs jours, uniquement occupés de l'instruction, donnèrent tout à la science, aux talents, rien à l'éducation chrétienne : ils mirent entre les mains de leurs fils les ouvrages des prétendus esprits forts, des philosophes du XVIIIe siècle. Est-il surprenant que les semences de l'impiété, jetées avec profusion dans de jeunes esprits, admirateurs passionnés de la gloire littéraire, aient germé rapidement, et qu'elles produisent aujourd'hui des fruits d'amertume?

Un grand nombre d'entre eux néanmoins, étant encore susceptibles de l'amour du beau et de l'honnête, sont dégoûtés du matérialisme stupide et abject que professaient leurs premiers instituteurs, et qui est si peu en harmonie avec la dignité de notre nature. Ils ont conservé des mœurs : mais, comme ils n'ont jamais étudié les saintes croyances contre lesquelles on leur a inspiré des préventions, c'est sans aucun examen qu'ils les ont rejetées; et j'ai droit de penser qu'une discussion réfléchie pourrait les y ramener. La vraie religion est si belle, qu'il suffirait peut-être de la leur montrer telle qu'elle est, pour qu'elle obtînt tôt ou tard leurs suffrages. D'autres écrivains,

sans doute, feront mieux que moi; car mes faibles talents ne s'élèvent point à la hauteur de cette tâche sublime : j'aurai seulement défriché une partie du sol où repoussaient à chaque instant les germes d'une funeste incrédulité.

Hélas! pourquoi faut-il qu'un obstacle presque insurmontable suspende le cours de mes espérances! D'où viennent ees nuages ténébreux qui obscurcissent l'éclat de la vérité et paraissent éloigner la douce perspective de son triomphe? Je vais m'efforcer, en gardant tous les ménagements qu'exige l'esprit de conciliation, de répondre à cette question difficile : je n'ai dessein d'offenser qui que ce soit; c'est l'erreur seule et la malveillance que j'attaque.

Je dirai d'abord qu'à mon retour d'Italie j'ai trouvé en France, comme partout ailleurs, des esprits inquiets, avides de troubles et affamés de révolutions : mais, disséminés dans les autres États de l'Europe, ils sont arrêtés dans l'exécution de leurs projets subversifs, et ne peuvent faire prévaloir leurs opinions dangereuses; tandis que, dans ce pays, ils ont établi une quantité innombrable d'ateliers où se fabriquent ces brochures antichrétiennes que ces écrivains, fertiles en expédients, répandent avec profu-

sion dans la capitale et dans les provinces.

J'emprunterai, pour être mieux compris et pour m'appuyer sur l'autorité la plus respectable, les énergiques paroles d'un illustre orateur: « Il » existe en France, dit le célèbre auteur des » *Conférences sur la religion*, un peuple de beaux » esprits, irréligieux, criant au fanatisme au mi» lieu des glaces de l'indifférence : pour mieux » assurer leur domination, ils mettent hardiment » leurs imprudents systèmes à la place de l'expé» rience de tous les siècles. » Cependant l'auteur du *Vicaire savoyard*, appelé en témoignage contre ces novateurs par le même éloquent dialecticien que je me plais encore à citer, a fait cet aveu fort remarquable; lorsqu'il fut guéri, du moins en partie, de ses paradoxes, Jean-Jacques nous dit: « J'avais cru qu'on pouvait être ver» tueux sans religion; mais je suis bien détrompé » de cette erreur. »

Les créateurs de gouvernements imaginaires n'ont pas eu besoin de se détromper: ils ont lu Plutarque, sans doute; et ce moraliste favori de Rousseau nous a laissé ce grand axiome: « On » bâtirait plutôt une ville sans soleil, qu'on ne » fonderait une société politique sans la Divinité, » sans cet Esprit éternel et souverain de qui seul

» émanent la justice, la législation et la morale » des peuples. »

Ce n'est donc point par ignorance, mais bien le sachant et le voulant, que les prétendus régénérateurs de la société ont fait fausse route. Convaincus, maintenant, que leurs prosélytes ingénus ne sont point encore mûrs pour l'athéisme, ils tâchent de leur persuader de se ranger dans une secte quelconque, celle de Luther, de Zwingle, de Calvin, ou même de Westley; n'importe, pourvu que ce ne soit point la religion catholique, pourvu que ce soit une religion moins parfaite, plus commode surtout, et plus facile à détruire, quand sera accompli le temps de la grande perfectibilité, cette utopie rêvée par les adeptes du libéralisme et attendue par eux si impatiemment.

Illusion trompeuse! vaines espérances! *O cæcas hominum mentes!* Le protestantisme, sous quelque forme que ce soit, ne pourra jamais s'acclimater sur le sol de la France, dont les habitants aiment un culte à la fois sensible et spirituel, accompagné de ces pratiques pieuses, de ces actes touchants de dévotion, qui entretiennent la ferveur des âmes tendres et parlent en même temps à la raison et au cœur. Un culte tout intellec-

tuel, tout métaphysique, qui n'offre rien à l'imagination, ne peut convenir qu'aux nations hyperborées, ou à certains peuples qui ne s'occupent que du matériel de la vie, du trafic, de l'industrie, de moyens quelconques d'acquérir de l'or, et qui disent, comme les Romains au temps d'Horace: *Virtus post nummos.*

Quant à l'athéisme de système ou d'opinion, le plus grand égarement de la raison humaine, il est un tel fléau pour la société, qu'il ne pourra jamais s'établir nulle part. Des âmes basses, des esprits faux, des cœurs endurcis et idolâtres d'eux-mêmes, sont seuls capables de l'adopter; il serait permis de douter qu'il y eût de véritables athées, si l'on n'avait eu le malheur d'en voir, et s'ils n'avaient eux-mêmes publié leur exécrable principe.

Il existe néanmoins beaucoup de gens qui vivent habituellement dans l'athéisme pratique: ils savent qu'il est un Dieu; mais ils ne désirent point le connaître; mais ils ne gardent point ses commandements; mais ils lui refusent tout culte, toute adoration, toute prière; ils ne l'aiment point! Telle est la conséquence nécessaire de la cessation réfléchie de tout exercice de piété, et c'est précisément la déplorable situation dans laquelle les soi-disant réformateurs de la vieille

Europe veulent plonger toujours davantage leurs aveugles zélateurs. Ils ne désirent rien tant que de jeter ces crédules disciples, de peur qu'ils ne viennent à se réveiller, dans un état de décrépitude morale, dans une totale apathie pour le véritable et unique bien, pour ce bien suprême et infini, sans la possession duquel l'âme ne peut être qu'infiniment malheureuse, et que perdront, hélas! sans retour, ceux qui auront obstinément négligé de les chercher, avant que la journée de leur vie soit parvenue à sa fin.

Fin épouvantable! fin pleine de remords et de désespoir, suivie d'une nuit plus horrible encore! Néanmoins, ni ces docteurs de mensonge, ni leurs initiés, ne reculent devant elle : ils ne croient nullement; ils ont matérialisé leurs pensées, et le monde présent occasionne seul leurs agitations, leurs murmures, leurs alarmes, qui vont quelquefois jusqu'au délire. En effet, rien ne marche actuellement au gré de leurs désirs. Déjà ils pressentent le déclin de leur empire éphémère; ils voient déjà renaître de toutes parts l'esprit religieux : aussi ces irréconciliables ennemis de l'Église chrétienne redoublent d'efforts pour prévenir une chute inévitable, pour en retarder du moins le moment fatal; et, s'ils prêchent main-

tenant avec plus d'audace que jamais leurs doctrines prétendues libérales, mais vraiment liberticides, c'est qu'ils ont reconnu à des signes certains que leur règne va finir, et que le bon sens de la nation française ne lui permet pas d'essayer une seconde fois de leurs jongleries : le premier essai lui a coûté trop cher.

Quatrième motif. Il est enfin une raison puissante qui m'a imposé la tâche difficile que je désire accomplir : c'est le devoir impérieux de marcher sur les traces des personnes pieuses qui m'ont précédé dans la même carrière, et dont quelques-unes ont tout quitté pour parvenir à l'unité de la foi. J'ai reconnu avec elles que la révolution religieuse du XVIe siècle est la cause principale du bouleversement politique qui a éclaté en 1789 : je me suis convaincu, en un mot, que l'esprit du protestantisme, essentiellement ami des nouveautés, de l'indépendance et de la liberté des opinions en matière de foi et de gouvernement, a produit la révolution française, le plus vaste système de destruction de l'ordre social qui ait été offert au monde épouvanté, et dont un concours inouï de conjonctures, sur lequel est empreint le doigt de Dieu, a pu seul nous délivrer.

J'ai dit que *l'esprit du protestantisme* a occasionné la révolution : à Dieu ne plaise que les Protestants se persuadent que je les accuse de l'avoir favorisée ! la plupart d'entre eux en avaient horreur ; et plusieurs de mes parents et de mes amis de la communion protestante ont été victimes de la tyrannie révolutionnaire. J'ai voulu, comme mes vertueux devanciers, associer de nouveau l'Église chrétienne au maintien des États et des gouvernements. Persuadé que la religion est vraiment l'âme, le principe vital de la société, j'ai cru que rien n'était plus propre à augmenter son heureuse influence, que de rassembler en un même et unique faisceau les différentes communions qui, telles que des branches éparses, se sont détachées de la tige maternelle dont elles recevaient la vie : de plus, j'ai pensé que cette admirable réunion, ne fût-ce que d'un petit nombre de Protestants, disposerait à se rattacher à l'Église catholique ceux de ses enfants que l'esprit de scepticisme pourrait égarer et précipiter dans l'hérésie.

Je ne nommerai que quelques-uns des écrivains dont l'exemple m'a encouragé à me charger, tout faible que je suis, de cet important travail ; et je me croirais indigne d'appartenir à cette classe

respectable par la conformité de circonstances qui nous sont communes, si je ne me proposais fermement de suivre, autant qu'il est en moi, la ligne de conduite qu'ils m'ont tracée.

Ici, c'est le comte Frédéric-Léopold de Stolberg, littérateur célèbre, frère de la comtesse d'Albany, qui, après avoir étudié à fond les plus habiles controversistes des communions dissidentes, publia quatre volumes en allemand, sous le titre *d'Histoire de la religion de Jésus-Christ*; cet ouvrage précieux, où il expose les motifs de son retour à l'Église catholique, est lu avec le plus vif intérêt par les Luthériens et les Calvinistes. J'apprends aujourd'hui qu'il vient d'être imprimé à Rome, traduit en italien. Là, c'est le prince Ulric de Brunswick, qui, en 1798, consigna les motifs de son abjuration dans un écrit admirable, digne d'être répandu, et qui est intitulé : *Mes cinquante raisons pour retourner à la religion de mes ancêtres*. Plus près de nous se présente le savant baron de Starke, conseiller d'État, et président du consistoire luthérien de Hesse-Darmstadt, qui fit paraître une défense du catholicisme, ouvrage fort estimé, qui est entre les mains d'une multitude de Protestants. Il aurait probablement fait une profession solennelle de la

foi apostolique, s'il n'eût été prévenu par la mort. Enfin, dans la capitale de la France, qui peut connaître l'excellent M. de Haller sans être pénétré d'une profonde estime pour ce digne héritier des vertus de son aïeul, l'immortel baron de Haller, qui fut à la fois grand poëte, philosophe chrétien, et savant physiologiste? Son petit-fils, n'écoutant que la voix de sa conscience et de l'honneur, n'hésita pas à abjurer les erreurs de Calvin, quoiqu'il dût perdre par là le titre et le traitement de sénateur membre du conseil souverain de Berne, et qu'il n'eût d'ailleurs aucune fortune pour soutenir sa famille. Il vient de traduire lui-même de l'allemand en français son grand et bel ouvrage, intitulé : *Restauration de la science politique*. C'est là qu'il établit ce principe évident, nié par les sophistes : *que tout pouvoir légitime vient de Dieu*.

En voyant tant de personnages illustres, distingués par le rang qu'ils tiennent dans la société, autant que par leur génie, leurs vertus et leurs écrits, abandonner les sectes de Luther et de Calvin pour embrasser le catholicisme, je l'avouerai, je suis tenté d'adresser aux Protestants sincères et judicieux ces paroles énergiques par lesquelles l'éloquent Tertullien reprochait aux philosophes

de l'antiquité païenne leur mépris et leur aversion pour le christianisme : « Comment, dirai-je aux » prétendus réformés, les grands exemples que » je viens de vous offrir, et tant d'autres encore, » ne vous persuadent-ils pas de les imiter, de » vous réunir incessamment à l'Église catholique ? » Comment ne concluez-vous pas de tant de fer- » veur et de tant de sacrifices, qu'il y a quelque » bien infini caché dans cette religion ? Serait-ce » dans cette occasion seule que votre curiosité » serait morte ? ou vous plairiez-vous à ignorer, » parce que c'est pour vous un parti pris de haïr ? » Cependant que d'illustres transfuges de la prétendue réformation ! où sont ceux du catholicisme ? et qui sont-ils (1) ?

Moyen. L'amour de l'Église a été mon unique passion, si je puis désigner ainsi une affection

(1) Je n'ai parlé ci-dessus que de quatre Protestants célèbres qui ont justifié leur retour à la religion de leurs aïeux par des ouvrages qu'on ne peut lire sans en recueillir des fruits précieux. Combien d'autres conversions récentes je pourrais citer ! Je me bornerai à un petit nombre d'exemples, entre lesquels il en est deux qui ne peuvent être expliqués que par l'heureux ascendant que la religion catholique prendra toujours

élevée au-dessus de toutes les choses terrestres.

Du plus loin qu'il m'en souvienne, j'ai toujours

---

sur quelques êtres privilégiés. — L'un des plus grands auteurs dramatiques de l'Allemagne, Werner, qui est pour la scène germanique ce que Racine sera toujours pour le théâtre français, et qui fut couronné plusieurs fois des lauriers de Melpomène, donna sa fameuse tragédie de *Luther*, où cet hérésiarque est offert à l'admiration publique comme un second S. Paul, comme le régénérateur héroïque du christianisme. On ne saurait exprimer combien fut applaudie cette pièce lorsqu'elle fut représentée à Berlin; l'enthousiasme du peuple allait jusqu'à l'ivresse. Peu de temps après, Werner, plus ferme que jamais dans ses principes protestants, se rendit à Vienne, capitale de l'Autriche; le culte catholique romain lui était entièrement inconnu. Des circonstances toutes divines, où l'intention de Werner n'était pour rien; le sacrifice auguste de la messe, dont il fut témoin; un sermon pathétique, mais fort simple, que le poëte luthérien entendit; des litanies plaintives et le chant mélodieux du *Credo*, tels furent les moyens qu'employa la sagesse adorable de la Providence pour le convertir. Il se hâta d'embrasser le catholicisme; et voulant expier non-seulement une trop longue erreur, mais surtout le succès fatal de sa tragédie, qui servait toujours plus à propager le mensonge, Werner résolut de se consacrer au service des autels; il vécut trois ans dans l'ermitage de Pausilype, où l'esprit de renoncement, de pénitence et de mortification, le silence et les austérités de la vie ascétique, le préparèrent à la sainte ordination qui lui fut conférée à son retour. J'ap-

été surpris de la fatale désunion qui sépare les Catholiques des Protestants, et bien plus affligé

---

prends que naguère encore il prêchait à Vienne. — Le second exemple est bien près de moi; c'est d'un de mes compatriotes, fort estimé de tous les gens de bien, que je vais parler. M. Chevalay, maintenant un des élèves de chirurgie à l'Hôtel-Dieu de Paris, venait d'achever dans l'Académie de Lausanne ses cours d'humanités et de philosophie, lorsque la lettre touchante où M. de Haller motivait sa conversion souleva tous les ministres et même les sénateurs protestants contre cet excellent homme. Incapables de réfuter ses arguments d'une manière victorieuse, ses ennemis crurent le terrasser en réimprimant la *méchante* lettre du marquis de Langallerie, écrite en haine du catholicisme. Le jeune Chevalay, indigné que les professeurs et les pasteurs protestants ne pussent écrire une réfutation meilleure, entreprit de répondre lui seul à M. de Haller : il étudia donc la controverse et instruisit le procès. O puissance admirable des saintes croyances! l'incrédulité elle-même ne peut résister à la profonde conviction de la vérité ; M. Chevalay cède à la secrète impulsion qui le dirige, comme irrésistiblement, vers un but directement contraire à celui qu'il s'était proposé, et d'adversaire qu'il était de l'Eglise catholique, il en devient le plus zélé défenseur : il se soustrait aux poursuites de sa famille irritée, qui voulait le priver de sa liberté, et va faire abjuration de l'hérésie de Calvin dans un canton catholique, d'où, animé de la première ferveur d'un nouveau converti, il se retire dans une communauté religieuse de l'ordre de La Trappe, non loin de Laval;

encore de rencontrer une multitude de personnes, d'ailleurs pleines de sens et d'instruction, qui ne

---

c'est là que, partageant l'emploi de son temps entre l'étude de la chirurgie, de saintes pratiques de dévotion, et les austères abstinences d'un cénobite, il a trouvé le repos, la paix de l'âme et l'affermissement de sa foi. — M. Tilt, prêtre anglican, témoin oculaire de plusieurs miracles opérés par le prince de Hohenlohe, s'est converti au catholicisme ; madame son épouse l'avait précédé dans cette sainte profession. Cet estimable ecclésiastique, bien qu'il eût trois fils à peine adolescents, n'a point hésité à renoncer à la cure lucrative qu'il occupait à Londres, où il est fort regretté de ses paroissiens. Il est maintenant à Paris, professeur de la langue hébraïque. — Le savant et ingénieux Schlegel, qui a fait d'excellentes traductions des meilleures pièces de Lopès de Vega, de Calderone, et d'autres ouvrages espagnols, est devenu Catholique de Luthérien qu'il était. — J'ai eu l'honneur de voir à Paris M. le comte de Senfft, d'une des premières familles de l'Allemagne, Madame la comtesse son épouse et leur fille ; ils ont naguère aussi renoncé à la communion de Luther. — J'ai prié Dieu à Rome, en 1817, auprès du duc de Saxe-Gotha, proche parent du roi d'Angleterre ; c'était dans la chapelle irlandaise de Saint-Patrice. Le prince, converti peu auparavant, bel homme et jeune encore, édifiait à la fois les Catholiques et les Protestants. — Enfin j'ai sous les yeux l'acte de l'abjuration faite par M. Paul Latour, pasteur de l'église protestante des Bordes, président de l'église consistoriale du Mas d'A-

tenaient à aucune religion quelconque (1). En recherchant avec soin la cause de ce phénomène

---

zil, et qui avait fondé à Toulouse la première église protestante. Il a abjuré l'hérésie de Calvin, en 1822, entre les mains du cardinal de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse.

J'avais oublié de dire, en parlant des Protestants d'Allemagne, que la princesse luthérienne de Wolfenbuttel, destinée à épouser l'empereur Charles VI, fit demander à la Faculté protestante d'Helmstadt si elle pouvait, en sûreté de conscience, abjurer le protestantisme, qui était sa communion. La Faculté se décida pour l'affirmative : elle fit plus : elle avoua ingénuement que l'Église catholique n'avait jamais cessé d'être la véritable Eglise. Fondée sur cette respectable autorité, la princesse revint à la véritable foi. Mais le vacillant et politique Leibnitz, tout en reconnaissant qu'on peut se sauver dans l'Eglise romaine, voulut qu'on supprimât avec grand soin cette salutaire vérité, vu que tous les droits de la maison de Hanovre sur l'empire britannique sont uniquement fondés sur la prédominance du culte anglican et sur l'exclusion de l'Eglise romaine.

(1) Parmi les écrivains nombreux qui, dès l'année 1760, dirigèrent leurs attaques envenimées contre le saint Siége, je me contenterai de citer ceux qui ambitionnèrent le premier rang. A leur tête s'avance le trop fameux Gorani, comte vénitien, qui publia plusieurs volumes pleins de déclamations haineuses contre les papes et contre l'Eglise romaine ; il persista jus-

moral, j'ai cru la trouver dans les libelles impies que les sophistes du XVIII[e] siècle avaient répan-

---

qu'a sa mort dans cet odieux système de dénigrement. A la suite de cet audacieux chef de file s'élancèrent Dupuis et Volney, les plus dangereux zélateurs de l'athéisme : ils furent suivis d'une multitude de folliculaires éhontés qui insultèrent aux vénérables pontifes Pie VI et Pie VII, dans les jours de cette captivité cruelle où leur persévérance et leur résignation devaient leur mériter de justes éloges au lieu d'injures. Je ne nommerai point ces lâches ennemis : ils n'ont pas rougi de porter le dernier coup de pied au lion, qu'ils croyaient follement ne pouvoir survivre à tant de blessures. Tous ces suppôts de l'irréligion, cherchant à s'immortaliser par d'illustres inimitiés [*illustribus clarescere inimicitiis*], n'ont tenu aucun compte de la vérité; ils semblent avoir pris pour leur devise cette maxime exécrable de Voltaire, leur maître : « Le men-» songe est une très-grande vertu, quand il fait du » bien. Il faut mentir, non pas timidement, non pas » pour un temps, mais hardiment et toujours. Mentez, » je vous le rendrai dans l'occasion. » C'est ainsi que le coryphée des incrédules, sans le vouloir, nous a laissé par écrit le mot d'ordre de toute la secte : *Mentez.*

J'avais écrit cet ouvrage lorsque mes amis m'engagèrent à lire *Rome ou l'Italie,* par lady Morgan; je m'empressai d'autant plus à me procurer cet ouvrage, que j'en avais déjà lu deux de cet auteur, *le Missionnaire*, *des Indes* et *Florence Maccarthy*, dans lesquels

dus contre le clergé, surtout contre les successeurs de S. Pierre, contre le culte romain, les cénobites d'Italie et l'ordre sacerdotal. C'est par

---

une morale constamment pure et toute la magie du sentiment charment le lecteur. Quel fut l'excès de ma surprise quand je vis que cette jeune dame, oubliant que *rien n'est beau que le vrai*, et méconnaissant les sources de sa gloire littéraire, avait cru que son talent, pour briller davantage, avait besoin de se couvrir de la livrée d'un parti! et de quel parti, encore? de celui des plus forcenés contempteurs de la religion. Lady Morgan s'est permis d'écrire de violentes diatribes contre l'Eglise chrétienne, contre le souverain pontife, contre les ministres des autels: bien plus, elle attaque toutes les communions dissidentes, celle de Henri VIII surtout, à laquelle elle appartient, et qu'elle appelle *la papauté du protestantisme*. Celles de Luther, de Zwingle et de Calvin, ne sont pas mieux traitées par cette imprudente lady, qui manifeste à tout propos la plus violente antipathie contre les institutions religieuses. On s'attend si peu à voir une dame jeune, charmante et spirituelle se répandre en discours pleins de fiel contre le christianisme, auquel les femmes sont redevables de leur affranchissement, de leur félicité domestique, et de l'ascendant qu'elles ont obtenu dans l'ordre social, qu'il n'est aucune personne sensible et judicieuse qui ne partage l'étonnement que j'éprouvai en lisant *l'Italie* de lady Morgan; ouvrage dont la lecture est rendue pénible par des sarcasmes perpétuels, par les traits insipides et envenimés de l'épigramme et

le centre même de la catholicité que ces esprits menteurs commencèrent leur œuvre de ténèbres. D'infidèles voyageurs travestirent les ministres des autels : les pontifes les plus dignes de vénération, Pie VI et Pie VII, ne furent point à l'abri de leurs calomnies. Ils n'ignoraient pas, ces hommes pervers, qu'en infectant de leur venin contagieux les sources pures d'où la religion se répand dans les âmes, ils inspiraient pour elle de l'indifférence ou de l'aversion. La plupart des relations de voyages en Italie qu'ils publièrent, fourmillent de mensonges; elles ne furent faites

---

de la satire, qui déparent au dernier point cette production.

Certes, ce n'est pas tant le charme attrayant du style de *Corinne*, la correction et le pittoresque de ses dessins, ni son imagination brillante, qui lui méritent la célébrité dont elle jouit, que ses inspirations sublimes, son ardent enthousiasme pour la piété, l'esprit d'adoration et de prière, qui respirent presque partout dans cet ouvrage enchanteur. Non-seulement madame de Staël a tracé la description la plus fidèle de l'Italie, mais encore elle a fait une peinture admirable de la majesté du culte divin. Son tableau de l'église de Saint-Pierre est d'une beauté inimitable. Madame de Staël avait un goût trop sûr, un sentiment trop exquis des convenances, pour ne pas voir cette région, si favorisée de la nature, sous le point de vue essentiellement reli-

que pour avilir les prêtres, pour tourner les ordres monastiques en dérision, pour représenter comme des habitudes puériles et superstitieuses les saintes pratiques qui alimentent la dévotion : ces écrits impies et calomnieux ne peuvent plaire qu'à des esprits faux, à des hommes dénués de tout principe moral, à des matérialistes et à des athées.

Je me suis donc proposé de démentir ces perfides rapports, d'offrir au lecteur chrétien la ville éternelle, le siége visible de l'Église de Jésus-Christ, sous son véritable point de vue. J'ai considéré de plus que cette antique reine de l'univers,

---

gieux qui la distingue de toutes les autres contrées ; et c'est l'excellence de son cœur, c'est surtout le tact dont elle était douée, qui lui ont fait comprendre, aimer et peindre, le noble caractère du culte romain.

J'ai reconnu moi-même avec une telle évidence cette physionomie morale, particulière à la belle Italie, que je déclare expressément ici que toute personne qui se propose de séjourner dans cette *terre classique du christianisme*, et qui ne voit en elle que le berceau des beaux arts, l'aura parcourue inutilement; qu'un tel voyageur doit surtout s'abstenir d'écrire les choses qu'il y aura vues et entendues, parce qu'il n'aura pu en juger sainement, et que le cœur fidèle peut seul sentir et décrire ce qui appartient à la religion.

portant l'ineffaçable empreinte de l'esprit de piété, un caractère ecclésiastique, grave et religieux, pourrait devenir un lieu de ralliement pour tous les membres de la grande association spirituelle, s'ils la connaissaient telle qu'elle est réellement; et j'ai voulu exposer le noble tableau de Rome dans un jour plus favorable et plus vrai que celui sous lequel les adeptes du libéralisme se plaisent à le montrer.

Pour exécuter cette entreprise avec autant de promptitude que de fidélité, je résolus de faire sans délai un voyage en Italie; et je m'y déterminai d'autant plus volontiers, que je regardais ce voyage comme le meilleur moyen d'acquérir des connaissances qui me missent en état d'étendre toujours plus l'influence de l'Église catholique, de lui ramener les prétendus esprits forts, mais surtout d'atteindre le grand but de toute mon existence, l'objet de mes travaux les plus constants, le retour des communions dissidentes à l'unité de la foi (1).

La divine Providence, qui ne m'a jamais aban-

(1) Je dois avertir ici le lecteur que, des engagements particuliers ne me permettant pas de faire connaître mon compagnon de voyage, j'ai voulu dérouter toute

donné, m'offrit, pour m'aider à accomplir ce dessein, un étudiant de l'université d'Oxford, appartenant à une famille très-distinguée, et possesseur d'une grande fortune. Milord consentit d'autant plus facilement à faire ce voyage avec moi, que depuis longtemps il se sentait disposé

---

conjecture relativement à lui. Pour laisser entièrement ignorer sa famille et celle du correspondant que j'ai dû lui supposer, j'ai pris des noms historiques, et l'on chercherait vainement en Angleterre le comte de Moreland, ainsi que don Eusèbe d'Adhémar dans le prieuré de Notre-Dame de Sainte-Hermance. On se tromperait aussi en attribuant à tel individu de Londres ou d'Oxford les opinions catholiques du comte de Moreland. J'ai promis solennellement à mon élève, qui est mon ami, de ne point le nommer, de ne point parler de lui, en écrivant la relation de ce voyage ; d'éviter soigneusement tout ce qui pourrait donner le moindre indice à son égard. Aussi, pour suivre l'analogie, ai-je pris moi-même dans cette correspondance un nom sous lequel je ne suis pas connu, mais qui servait à distinguer mes ancêtres ; ils le tenaient d'un bien patrimonial dont je conserve le titre, *de La Chapelle-Rambaud*. Quant à mon véritable nom, j'ai dû le placer en tête de cet ouvrage pour en garantir l'authenticité, suivant une maxime exprimée dans des vers de Gresset, auxquels je fais ici un léger changement :

Un anonyme écrit n'est pas d'un honnête homme ;
Quand j'attaque l'erreur, je le dois, et me nomme.

à visiter l'Italie, et qu'une correspondance aussi instructive que pieuse l'avait préparé à embrasser intérieurement le culte catholique.

L'hiver de 1816 était avancé; le Mont-Cenis venait de se couvrir de neiges épaisses: mais rien ne nous arrêta, et nous partîmes.

J'ai toujours remarqué que tout voyage, pour être instructif, a besoin d'une pensée presque unique qui nous dirige, qui nous fasse rechercher de préférence les objets que nous nous proposons d'observer, et auxquels se rattachent toutes nos vues, tous nos intérêts.

La seule idée qui me poursuivait sans cesse était celle d'observer les mœurs, les costumes, la discipline du clergé régulier, ses traditions, ses usages; d'étudier ensuite les sentiments, le caractère et la conduite morale des prêtres séculiers; de converser avec quelques dignitaires de l'Église, auxquels mon compagnon de voyage était spécialement recommandé; d'assister enfin aux solennités saintes, et de m'acquitter, soit dans les temples, soit dans les chapelles et dans les couvents, des devoirs journaliers de prière, de culte et d'adoration, que la foi catholique prescrit à tous les chrétiens. Je voulais surprendre *oculairement* tous les faits qui pouvaient diriger mes

recherches, à cet égard, sur cette terre essentiellement religieuse. Mes efforts ont été couronnés du succès. L'Église n'a point dérobé à mes yeux ses vénérables mystères. Je retrace fidèlement ce que j'ai moi-même vu et entendu; et le *laisser aller* de mes récits, s'il n'a point le charme d'une diction brillante, aura du moins le mérite de la sincérité (1).

Je puis dire avec vérité que j'ai écrit cet ouvrage en présence de Dieu et de ma conscience. J'ai tenu registre de tous les événements relatifs à mon objet, j'ai pris chaque jour des notes exactes. Quant aux discussions auxquelles je me suis livré, j'ai pris soin de rassembler et de coordonner une infinité de matériaux épars, et de transcrire dans les ouvrages originaux les divers pas-

---

(1) J'ajouterai que, désirant répandre quelque agrément au milieu de controverses dont la lecture fatiguerait bien des personnes, j'ai emprunté aux poëtes français les plus distingués, ainsi qu'aux auteurs classiques, des vers expressifs, que j'ai placés comme épigraphe au commencement de chaque lettre, afin d'en indiquer le sujet.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci (1).

(1) C'est doublement réussir, que de joindre l'agrément à l'utilité.

sages que j'avais choisis avec un discernement impartial.

J'ai aussi crayonné les portraits de quelques pontifes. Enfin j'ai exposé succinctement les dogmes de l'Église catholique : je me suis attaché à démontrer qu'ils souffrent l'examen sévère de la raison, qu'ils ne redoutent point la lumière, et que tout homme de bon sens peut en juger.

Il est cependant un sujet auquel j'ai accordé un grand nombre de pages ; c'est celui qui nous dévoile tout ce que la mort cache de mystérieux. J'ai embrassé dans mon plan l'ensemble des destinées de l'homme : j'ai contemplé de l'œil de la foi les martyrs, les justes et les saints, dans les régions du ciel ; j'ai suivi les âmes décédées en état de grâce, mais d'imperfection, dans ces ténébreuses solitudes où elles se purifient par le feu de l'amour divin, par les prières qui sont offertes pour elles, et par les salutaires componctions de la pénitence, jusqu'à ce qu'elles soient trouvées dignes d'être admises dans la cité de Dieu.

Si l'on me demande pourquoi, dans un ouvrage destiné à décrire les habitudes et les dispositions morales du clergé d'Italie, les augustes et pompeuses solennités du culte romain, je me suis permis de traiter un sujet aussi difficile à péné-

trer, aussi abstrus et aussi sévère, je répondrai que, si j'ai parlé explicitement de l'état intermédiaire après la mort, ou de la purification des âmes après cette vie, c'est que cette solide et incontestable vérité fut le prétexte ou l'occasion du schisme le plus funeste qui ait désolé le monde dans les jours de discorde et d'irritation, et que j'ai pensé ne pouvoir mieux accélérer pour les bons esprits le terme d'une séparation aussi douloureuse, qu'en établissant ce dogme sacré sur l'autorité de Dieu, sur le consentement unanime de tous les peuples, et sur les bases mêmes de la raison.

Cependant j'avais besoin de réunir des matières différentes et d'en former un ensemble, de classer analogiquement toutes mes observations; et, bien que les faits essentiels fussent fidèlement gravés dans ma mémoire, il me fallait mettre de l'ordre dans mes souvenirs : tel est le travail indispensable auquel j'ai consacré mes heures de loisir, pendant le long et ennuyeux intervalle de sept ans qui s'écoulèrent pour moi en Écosse depuis mon retour d'Italie.

Je le sens aujourd'hui avec une vive reconnaissance, il ne fallait rien moins qu'une aussi agréable occupation, qui me rappelait cette con-

trée riante où j'avais passé tant de jours heureux, pour rallumer mon imagination, que les glaces éternelles et le climat nébuleux de la Calédonie tendaient à éteindre. Au milieu des brouillards et des neiges de l'Athènes du nord, je voyais par la pensée le beau ciel de Rome; et, enveloppé d'éternels frimas, dans un pays rapproché du pôle arctique, j'habitais, par la puissance du souvenir, en composant mon ouvrage, la plus belle région de l'univers.

Italie! Italie! terre des inspirations sublimes! tu sembles avoir épuisé l'admiration, bien moins par les dons de cette exquise beauté que te prodigua le bienfaisant auteur de la nature, que par le charme touchant et irrésistible de la religion. Et toi, Rome, qui en es le siége auguste, c'est toi surtout qui excites mon étonnement. Tu combattais naguère; aujourd'hui tu pries, et les dominations d'ici-bas s'inclinent devant la sagesse qui vient d'en-haut. Après avoir régné par la science de la politique et par l'intrépidité de ton courage, après avoir triomphé par ta législation, que l'on salue du nom de *raison écrite,* c'est par la divine révélation que tu t'attaches de nouveau les cœurs.

Certes, l'esprit le plus sceptique est forcé de

l'avouer, il y a quelque chose de frappant, d'étrange, de merveilleux, dans la durée de ce culte si sévère et si tendre que Rome apostolique transmit aux nations, et dont on peut dire qu'à l'instar de la sagesse infinie dont il émane, il ne connaît *aucune ombre de variation*. Autour de ce culte majestueux se modifient les empires et les gouvernements; les dynasties effacées de dessus la terre sont remplacées par d'autres; les langages changent; les mœurs s'épurent ou empirent suivant les diverses administrations, et le despotisme ou la liberté les altère ou les perfectionne: tout périt, et la figure de ce monde passe comme une ombre. Il n'est pas jusqu'à la prétendue réformation opérée différemment par Luther et par Calvin, qui ne tende à se dissoudre; et le protestantisme, altéré dès le principe par cette bifurcation originelle, a éprouvé tant de modifications depuis moins d'un siècle, qu'on peut assurer avec vérité qu'il n'existe plus qu'en négation.

L'Église catholique seule est indéfectible; son immutabilité atteste la sainteté de son origine; elle possède cet attribut distinctif en commun avec son fondateur tout-puissant, ainsi que l'unité, qui est le type de la Divinité même : comme

il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir qu'une Église.

Cette grande vérité est d'une telle évidence, que je n'en aurais point consigné l'expression dans mon avant-propos, si elle ne m'avait conduit à faire une observation particulière qui vient ici confirmer mon opinion, et prouver que la vraie cause de la domination de l'ancienne Rome se trouve dans le grand principe de l'unité. On ne peut lire attentivement l'histoire de cette république conquérante, sans y reconnaître partout et sans cesse l'action manifeste de ce principe de réunion, sans se convaincre que l'empire romain formait un ensemble que soutenait l'idée toute-puissante de l'unité des nations identifiées et confondues en un seul et même peuple, et ramenées au pied du Capitole, comme à un point central de législation. Eh bien! la sublime institution du christianisme reproduisit dans toute sa pureté ce que l'unité politique avait de vaste et de social. Lorsque l'Europe fut abâtardie, quand la corruption extrême des mœurs eut occasionné l'envahissement du territoire italien, et que le nord, encore sauvage et barbare, se fut précipité sur le midi, le saint Siége, héritier de la grandeur morale et non de la décrépitude de Rome païenne,

s'allia aux peuples septentrionaux, qui, embrassant eux-mêmes les saintes croyances, devinrent bientôt les plus zélés, les plus sincères et les plus fermes défenseurs de la foi.

C'est ainsi que le règne du christianisme s'étendit avec une heureuse rapidité : les nations victorieuses, douées d'énergie et d'intrépidité, prêtèrent aux peuples de l'Occident dégénéré des forces nouvelles; les vainqueurs et les vaincus marchèrent ensemble sous l'étendard de la croix. C'est encore ainsi que des soldats farouches, dont la force avait été jusqu'alors l'unique loi, entrant dans le sein de l'Église universelle, en revêtirent l'esprit, en adoptèrent la loi divine, celle de la charité, et virent aussitôt leurs ambitions rivales se confondre dans un centre commun d'intérêts supérieurs, pacifiques et religieux. Enfin c'est ainsi que se prouve la vérité de l'observation que j'ai faite ci-dessus : que l'unité de la puissance spirituelle peut seule expliquer sa longue durée; qu'elle est, en un mot, la vraie cause de sa perpétuité.

N'ayant eu d'autre but, en écrivant cet ouvrage, que de ramener les sceptiques et les Protestants à l'unité du culte chrétien, c'était par un exposé succinct de ce dogme fondamental de l'Église

catholique que je me proposais de terminer cet avant-propos.

Néanmoins, considérant que la connaissance des principaux événements de ma vie peut contribuer au succès d'un ouvrage qui n'en aurait aucun si son auteur n'inspirait une juste confiance, je vais ajouter ici quelques détails qui me sont personnels : si le lecteur veut bien les parcourir avec indulgence, non-seulement il me pardonnera la liberté que je prends de l'entretenir de ce qui me regarde, mais encore il sera persuadé que, sans le besoin que j'ai de mériter son estime pour obtenir son suffrage, je n'aurais jamais pu me résoudre à lui parler de moi.

Je naquis, en 1752, dans une petite ville au pied des Alpes, qu'il est fort inutile de nommer. Mon père avait une famille nombreuse, à laquelle il était fort attaché ; il menait une vie retirée, et prit soin de me former lui-même à ces habitudes de vertu dont il me donnait à la fois le précepte et l'exemple. Ce fut cependant ma mère qui eut le plus d'influence sur mes sentiments : elle était Française et d'une bonne famille de la ville de Nîmes ; bien qu'elle fût douée d'esprit et de beauté, idolâtrée de ses parents qui vivaient dans une hon-

nête aisance, et qu'elle eût été élevée dans le culte protestant, elle n'aimait pas le monde, et lui préférait une vie retirée. L'*Imitation de Jésus-Christ*, l'*Introduction à la vie dévote* de S. François de Sales, les œuvres spirituelles de Fénelon, étaient ses lectures favorites. La prière faisait aussi sa plus douce occupation, elle y vaquait quelquefois en ma présence, et l'improvisait toujours. Cette excellente mère se chargea de l'éducation de mon enfance; et la première histoire qu'elle me fit étudier fut celle des Juifs et des vénérables chefs des tribus israélites. Combien je me plaisais à suivre le pieux Jacob dans ses pèlerinages! Tantôt je croyais voir en songe les anges de Dieu descendre des lieux célestes pour veiller sur ce saint homme dans la solitude périlleuse du désert; tantôt, en lisant la Genèse, il me semblait rencontrer ces esprits bienheureux campés dans les plaines de Mahanaïm, pour défendre le vertueux patriarche contre les poursuites et la haine d'Ésaü. De quelles douces larmes n'ai-je point mille fois mouillé les pages qui retraçaient à mon esprit les épreuves et la merveilleuse délivrance de Joseph, ainsi que le pardon généreux qu'il accorde à ses frères! En un mot, toute la vie du peuple hébreu, la seule histoire qui m'ait intéressé dans mes

le *Dictionnaire des origines latines ;* je travaillai de plus avec lui aux *Origines grecques*, ainsi qu'à l'*Histoire de la parole*. Je fus depuis chargé spécialement, par l'université, des fonctions importantes de directeur en chef du second collége du département du Léman, alors soumis à la France; et je m'en suis acquitté, pendant quatorze ans, avec l'approbation des inspecteurs des études. Je ne quittai cette place lucrative que pour occuper celle de président du consistoire réuni de la Loire-Inférieure et de la Vendée, que je remplis pendant onze ans et demi : je ne résignai ce poste, qui ne pouvait plus me convenir, vu que les fonctions publiques qu'il m'imposait étaient contraires à ma foi, que pour parvenir au grade éminent de recteur de l'université de Brême, auquel venait de me nommer le grand-maître M. le marquis de Fontanes, qui n'ignorait pas mes opinions

Je crois avoir distingué ma présidence par un ouvrage religieux, que je publiai avec succès en 1803 sous le titre de *Prédication du christianisme*, en quatre volumes *in*-8° : cette production, dont il s'est vendu plusieurs milliers d'exemplaires, fut analysée favorablement par un zélé défenseur de l'Église, le célèbre abbé Gérard

auteur du livre intitulé *le Comte de Valmont, ou les Égarements de la raison.* Ce fut le 3 avril 1804 qu'un prêtre catholique rendit, dans le *Journal des débats*, dit autrement alors le *Journal de l'Empire*, un compte avantageux d'un ouvrage composé par un ecclésiastique protestant.

Je fus aussi obligé, en ma qualité de pasteur-président, de faire des discours de *Te Deum*, comme tous mes collègues : ces sermons officiels, imprimés aux frais de mon consistoire, furent achetés et réimprimés par MM. Gautier et Bretin, alors chefs associés de la librairie protestante. C'est toute la part que j'ai eue à cette publication.

Après la restauration, en 1815, je fus invité par le ministre des cultes à prononcer l'oraison funèbre de Louis XVI. Ce discours, qui fit une vive sensation sur les protestants et sur les auditeurs catholiques de l'assemblée, émus d'une profonde compassion pour la royale victime, fut adressé au roi Louis XVIII. Plusieurs ministres d'état m'en témoignèrent leur approbation dans les lettres qu'ils voulurent bien m'écrire à ce sujet.

Les événements de 1813 firent perdre à la France les cités anséatiques, et me privèrent de l'honorable dignité de recteur de l'université de Brême.

Quoique j'eusse donné officiellement ma résignation de la présidence consistoriale, comme je n'étais point encore remplacé, je continuai à l'occuper jusqu'à la fin de 1815, époque où mon successeur fut appelé, et où je partis pour l'Italie.

J'ai exposé ci-dessus les motifs qui me déterminèrent à faire ce voyage, que je regardais comme le moyen le plus sûr pour m'éclairer moi-même sur la perfection du culte catholique, et pour me mettre en état de composer un ouvrage propre à ramener mes coreligionnaires à l'unité de la foi, dans le cas où je serais entièrement converti par l'évidence de la vérité.

Je ne quittai le centre de la chrétienté que pour passer dans celui du calvinisme, dans les pays où règne la discipline farouche de Knox : dès lors j'ai séjourné plusieurs années en Écosse, où j'étais professeur de langues anciennes dans l'institut de Dollar près de Stirling. J'ai trouvé les Écossais fort éclairés, aimables et spirituels, cultivant avec passion les sciences naturelles et les beaux-arts, mais surtout le commerce et la navigation, qui les ont enrichis. Je les ai vus, ces peuples si intéressants par leurs vertus, mais, hélas! encore détachés de l'unité chrétienne, adorateurs d'un Dieu sans autel, sans sacrifice, sans culte sensible.

Ils ne peuvent ranimer leur piété (et il est parmi eux bien des âmes pieuses) que par une continuelle abstraction. Je respirais dans leur pays, ainsi que je crois l'avoir déjà remarqué, au moral et au physique, une atmosphère glacée; car raisonner quand il faut sentir, accorder à l'intelligence et à la sagesse humaine ce qui appartient à l'esprit d'adoration, d'amour et de prière, parler sans cesse à l'entendement et jamais au cœur, c'est vivre dans les nuages.

Telle est, en général, la disposition des familles protestantes, que je désire vivement rapprocher de l'ordre spirituel par la publication de cet ouvrage, composé pour un jeune Anglais d'un rang distingué, à qui il fut profitable au plus haut degré.

Après avoir moi-même connu par une heureuse expérience, sous un climat différent, l'empire des signes, des symboles et des rites qui représentent les croyances salutaires; après avoir été profondément ému, entraîné, ébloui, à la vue de ces emblèmes majestueux qui ouvrent le cœur à la dévotion; après avoir entendu dans les temples d'Italie une musique céleste, le chant de la louange de Dieu, et ces hymnes ravissantes élevées jusqu'au ciel par des voies mélodieuses,

je me suis convaincu de l'indispensable nécessité d'arriver à l'âme par les sens, de parler aux yeux des peuples, d'offrir, en un mot, l'homme tout entier, corps et âme, à l'Éternel, *en sacrifice vivant et saint;* et c'est au développement de cette pensée que j'ai consacré plusieurs de ces feuilles.

Je sens que c'est un tribut bien faible et bien léger que je viens payer à l'Église chrétienne; et, sans doute, plus d'un Esdras, plus d'un Éliasib, plus d'un Néhémie, lui offriront à l'envi de plus puissants secours. Ils accourront de toutes parts pour réparer les brèches, pour rehausser les remparts et réédifier les murs de la cité sainte.

Quant à moi, simple lévite et n'ayant aucune mission, je n'apporte qu'une pierre pour la reconstruction du temple; un peu tard même, il est vrai, et presque au terme de ma vie : mais je sers un maître miséricordieux, qui n'accorde pas un moindre salaire à l'ouvrier venant à la onzième heure qu'à ceux qui ont travaillé dès le matin.

J'ai l'humble assurance que cet Esprit souverain qui lit dans ma pensée bénira le projet que lui seul put m'inspirer, celui de contribuer par cet ouvrage à réunir tôt ou tard tous les chrétiens dans le lien de la paix. Je ne verrai point,

parvenu que je suis à la vieillesse, l'accomplissement de mes espérances et de mes désirs. Puisse néanmoins chacun de mes jours m'apprendre qu'une des brebis que le bon Pasteur est venu chercher dans ce monde, est rentrée dans le bercail! Puissent quelques-uns de ceux qui liront ces lignes, jouir de l'indicible consolation de voir assis autour de la même table tous les enfants de cette grande famille dont Jésus-Christ est le chef!

—

LETTRES
SUR L'ITALIE,
CONSIDÉRÉE
SOUS LE RAPPORT DE LA RELIGION.

LETTRE PREMIÈRE.

De Turin, le 12 décembre 1816.

A Dom ADHÉMAR, prieur de l'abbaye de Sainte-Hermance en Chablais.

Though now this grained face of mine lie hid
In sap consuming winter's drizzled snow,
Yet hath my night of life some memory,
My wasting lamp some fading glimmering yet,
To show me the right way (1).

SHAKESPEARE.

ESTIMABLE ADHÉMAR,

C'est à vous que je dois ma première lettre, à vous qui avez partagé avec moi les soins touchants de l'éducation de mademoiselle de Saint-Albe, de

(1) Quoique aujourd'hui mon visage, sillonné de rides, soit enseveli sous les neiges accumulées des hivers qui ont consumé la sève de mon printemps, néanmoins,

son frère Amédée, ainsi que de celle de Jules de Courtenay, le jeune compagnon de mon voyage en Italie. Chargé par Jules de vous transmettre l'expression du regret qu'il a de vous quitter, et du tendre souvenir qu'il conservera toujours pour les bontés dont vous avez daigné le combler, j'éprouve un vrai plaisir à m'acquitter de cette commission d'un cœur plein de reconnaissance ; et je ne doute pas que la sincère affection que vous portez à ce jeune homme ne vous fasse accueillir avec bienveillance l'hommage d'aussi honorables sentiments. Encouragé moi-même par une amitié dont j'ai reçu des preuves multipliées, je réclame de vous avec confiance une faveur signalée : je viens exercer votre zèle non moins éclairé que charitable ; je viens mettre en œuvre votre habileté à traiter, avec des personnes d'une communion différente, ces points délicats dont la discussion exige tant de ménagements, mais dans l'explication desquels vous savez mettre tant de sagesse et de raison, que les hommes le moins favorablement disposés finissent par être convaincus, et franchissent les barrières qui les séparaient encore de la véritable Eglise.

---

dans la nuit de ma vie, il me reste de la mémoire et des souvenirs : la lampe de mes jours, près de s'éteindre, jette encore quelques lueurs et des clartés mourantes qui m'aident à marcher dans la bonne route.

L'objet de la grâce que je sollicite de vous est digne que vous la lui accordiez; vous le connaissez déjà de réputation : c'est l'intime ami de Jules, ci-devant sir Edouard Clinton, et maintenant comte de Moreland, qui a longtemps étudié avec notre élève commun, à Heydesheim en Allemagne. Il désire rejoindre le jeune de Courtenay, parcourir avec lui et avec moi la belle Italie, y observer avec attention tout ce qu'elle offre de remarquable sous le rapport des beaux-arts, des fêtes sacrées et des antiquités. Mais quelques difficultés extérieures suspendent son voyage, et il m'a chargé de m'adresser à vous, afin de vous prier de les lever.

Le comte est attaché à la religion de sa patrie, au culte anglican : accoutumé dès son enfance à célébrer dans les temples le jour du Seigneur, il ignore s'il peut, en toute sûreté de conscience, assister aux cérémonies de l'Eglise romaine. Il souhaite ardemment que vous puissiez dissiper les préjugés dont il a été imbu dans son pays contre vos rites religieux, éclairer sa conscience timorée, vaincre les scrupules alarmants qu'on a su lui inspirer, accorder, en un mot, dans son esprit, les principes de votre Eglise et ceux de la sienne.

Je ne connais personne qui soit plus propre que vous, mon cher Adhémar, à tranquilliser sur ces points controversés une âme profondément reli-

gieuse; et je ne doute point que vous ne vous empressiez de correspondre avec le noble et vertueux ami de Jules, à qui il deviendra doublement cher, lorsqu'aux sentiments qui les unissent, ils joindront l'avantage inestimable de prier ensemble, et que le même esprit de dévotion resserrera plus étroitement encore les liens qui les attachent l'un à l'autre. Je me repose donc sur ce zèle ardent, sage, infatigable, dont je fus moi-même l'heureux objet, et je me flatte que vous ne tarderez pas à remplir mon attente.

Mais admirez de quels imperceptibles anneaux se compose la chaîne des événements dont le résultat inévitable s'étend sur nos destinées. Lorsque je me proposais de vivre obscur et d'achever ma carrière dans le pays de Vaud, quand je me félicitais de passer auprès de vous, à Notre-Dame de Sainte-Hermance, les premières semaines du printemps, une puissance supérieure, contrariant mes projets de retraite et mes faibles combinaisons, me rejette sur les bords de l'antique Ausonie, et je suis agréablement forcé d'avouer que ce que la plupart des hommes attribuent au hasard, l'Être suprême en pouvoir, en sagesse et en bonté, l'a ordonné dans sa miséricorde. Oui, il ne fallait rien moins que la mort prématurée d'Amédée et de sa mère, le rétablissement du marquis de Courtenay dans ses immenses propriétés, le

projet d'unir Jules et Eléonore par l'hyménée, après qu'ils auront été séparés pendant un an entier, intervalle que mademoiselle de Saint-Albe veut consacrer sans distraction au deuil d'une tendre mère et d'un frère chéri, dont la perte déplorable lui cause de justes regrets; il ne fallait rien moins, dis-je, que cette suite d'accidents étranges et imprévus pour me faire secouer les chaînes de la pesante vieillesse, pour m'engager à parcourir la terre classique avec un jeune écolier, enfin pour me mettre à portée de juger par mes propres yeux de la solidité des bases sur lesquelles repose la métropole du monde chrétien : but de la plus haute importance, auquel aspiraient d'autant plus vivement tous mes désirs, que je regrettais amèrement de l'avoir manqué dans un précédent voyage.

Ce n'est donc pas sans une profonde satisfaction que je vois se rouvrir pour moi les portes de l'Italie, que j'avais traversée à grands frais, mais infructueusement, en 1773, avec lord et lady Allen; passant le jour entier dans la compagnie de seigneurs anglais et de leurs familles, qui, suivant leur usage habituel, ne se mêlaient point avec les étrangers. Depuis le Mont-Cenis jusqu'au Vésuve, je n'avais point cessé de vivre en Angleterre, dont l'idiome et les mœurs étaient devenus les miens. J'outrais même, s'il se peut, la fierté na-

tionale, les injustes préventions, les préjugés ridicules qui accompagnent ordinairement ces nobles insulaires et travestissent à leurs yeux tous les objets, depuis l'instant où ils perdent de vue la rade de Douvres, jusqu'au moment où, de retour dans le port de Calais, ils saluent avec des larmes de joie la terre promise, après laquelle ils ont tant de fois soupiré, déplorant sans cesse le trop long exil auquel ils s'étaient follement condamnés, affectant de qualifier la belle Rome de Babylone moderne, et paraissant enfin ne pas faire plus de cas des diverses nations que, pour suivre la mode ou pour tuer le temps, ils avaient visitées, que jadis les Israélites, revenus de leurs émigrations, n'en faisaient des Philistins ou des Amalécites.

Hélas ! pourquoi faut-il que cet esprit national qui distingue nos voisins d'outre-mer n'ait pu se conserver que par la plus épaisse enveloppe de notions fausses et bizarres sur le gouvernement, les usages et les rites des peuples *continentaux* ? Je ne voudrais d'autre preuve de l'imperfection de l'espèce humaine que celle que fournissent les Anglais eux-mêmes : le bon sens de ce peuple n'a jamais pu suffire à l'éclairer sur les qualités aimables, sur les vertus, sur le culte sublime et le tranquille bonheur que possèdent d'autres nations plus généreuses et plus équitables, chez lesquelles les fils d'Albion ne viennent habiter que pour jouir

de la beauté de climat, des riches productions du sol, pour se guérir enfin du *spleen* ou de l'ennui, et pour user la vie.

Cependant l'ictère dont étaient travaillés les yeux de mes illustres protecteurs avait infecté les miens : car la jaunisse morale est aussi contagieuse et ne décolore pas moins les objets que celle qui ternit l'organe physique de la vue; et, quoique brillant de santé, de jeunesse et de vigueur, de même que mes opulents compagnons de voyage, qui manquaient de facultés pour sentir et admirer, j'étais insensible aux beautés de l'art et de la nature que présente l'Italie; le voile épais de l'anglomanie en obscurcissait l'éclat à mes yeux : au milieu de scènes ravissantes qui devaient le plus intéresser mes affections, dissiper mon humeur sombre et enchanter mes regards par leur charme irrésistible (passez-moi cette expression du style familier et proverbial, mais qui n'en est que plus propre à peindre la disposition de mon esprit), *je ne voyais pas couleur de rose*. Certes, je me reproche bien justement aujourd'hui de si graves erreurs. En effet, à peine j'avais quitté des sociétés du meilleur ton, pleines de franchise et de bonhomie, où les Italiens de l'un et de l'autre sexe nous avaient comblés d'attentions, que je ne rougissais pas de pousser la plaisanterie, le blâme et la dérision,

Adieu, mon cher Adhémar : le motif de mon excuse est si supérieur à toutes les conventions établies, que vous me pardonnerez de n'avoir pas tenu notre engagement : vous ferez plus encore; en répondant aux objections du comte de Moreland, en levant toutes les difficultés qui le retiennent encore sur le seuil des églises catholiques, vous adresserez au ciel de sincères vœux pour le succès de l'entreprise de votre fidèle ami

DE LA CHAPELLE.

LETTRE II.

De l'abbaye de Notre-Dame de Sainte-Hermance,
le 14 décembre 1816.

Dom ADHÉMAR à lord Édouard CLINTON, comte de MORELAND, résidant à Oxford.

Oh! comme avec transport le pieux voyageur
Cherche le temple saint qu'habite le Seigneur!
Sa prière se mêle à la voix des cantiques
Que la religion chante sous ses portiques.

SOUMET.

MILORD,

Notre ami commun, M. de La Chapelle, m'a fait connaître le désir ardent que vous avez d'obtenir de moi une explication satisfaisante, relativement à quelques difficultés qu'élève contre le culte romain la communion dans laquelle vous avez été élevé. Si la solution que vous me demandez par son organe, et qui doit déterminer votre prochain départ, vous paraît complète, lui avez-vous dit, elle vous décidera, pendant l'année de séjour que vous devez faire en Italie, à suivre régulièrement le service divin. Vous n'ignorez pas que, d'après de funestes préjugés, la

plupart de vos compatriotes, lorsqu'ils voyagent dans la belle péninsule, s'abstiennent de toute participation aux prières publiques. Cet éloignement de tout acte de religion occasionne pour eux d'irréparables malheurs, tels que la perte des habitudes religieuses; la dépravation des mœurs qui en est la suite; une passion désordonnée pour les spectacles profanes, les jeux, les courses et les voluptés, qui néanmoins ne peuvent dissiper la mélancolie qui les consume; cet ennui mortel qui résulte nécessairement de l'oubli volontaire du premier et du plus grand commandement imposé à tout homme, celui d'adorer son Créateur, de lui offrir le service raisonnable qu'il exige, le culte public, évangélique et solennel qu'il a consacré pour le salut du monde lorsque, prêt à monter au ciel, il établit une Eglise visible sur la terre, un sacerdoce spirituel, et, pour l'exercer, des ministres qui doivent célébrer jusqu'à la fin son grand sacrifice, et au milieu desquels il a promis d'être sans cesse présent.

Ces conséquences, aussi tristes qu'inévitables, qu'entraînera toujours la négligence habituelle du devoir le plus sacré, vous effraient justement, Monsieur le Comte; et vous aimeriez mieux rester dans votre pays que de courir de pareils risques. Oui, j'aime à le croire, puisque vous me faites l'honneur de me consulter à cet égard, ce n'est

pas tant pour prendre les dimensions du plus beau des temples, pour y admirer les incomparables tableaux de Raphaël, pour y contempler ce dôme céleste que Michel-Ange Buonarotti plaça dans les nues, que vous allez visiter la métropole du monde chrétien : vous vous proposez dans ce voyage des vues plus nobles. L'œil, en effet, se lasse bientôt de voir les merveilleux chefs-d'œuvre de l'art; l'oreille est bientôt fatiguée d'entendre, dans la langue la plus harmonieuse qui fut jamais, les voix les plus belles et la mélodie la plus touchante. La contemplation des monuments de l'antiquité n'occupera pas toutes vos pensées; vous chercherez aussi à contenter cet ardent désir que vous avez de connaître davantage, d'admirer, de servir, d'aimer de toute votre âme celui qui vous a racheté au prix de sa vie, et qui vous demande le don de votre cœur pour en satisfaire les désirs.

Ce n'est pas que les grandes satisfactions que procurent les recherches intéressantes auxquelles vous allez vous livrer, ne puissent se concilier avec des jouissances plus sublimes. Oui, l'antiquité, si vous savez la consulter avec les connaissances classiques que vous avez acquises et de sages intentions, répondra à vos demandes : elle vous parlera de ces Romains, de ce peuple héroïque par qui l'univers fut civilisé, et qui ne parut

destiné à le conquérir que pour préparer les nations réunies à recevoir celui qui devait les renouveler, réparer leurs déplorables ruines, repeupler le monde pacifié d'une génération envoyée des cieux, rendre le bonheur à la terre consolée, et lui faire revoir l'âge d'or après des siècles de fer et de barbarie.

Il y a plus, Monsieur le Comte : si vous quittez les fables éloquentes de Tite-Live ; si vous comparez les rapports des historiens grecs, de Plutarque, de Polybe, de Diodore, de Denys d'Halicarnasse avec mille et mille vestiges qu'ont laissés, ineffacablement empreints sur le sol de l'Hespérie, les populations d'autrefois, antérieures aux temps historiques ; si vous considérez attentivement les murs cyclopéens, les vases étrusques, la *cloaca maxima*, les augustes colonnades de *Posidonia ;* si vous examinez d'un œil impartial ces témoignages frappants d'un ordre de choses plus ancien, si vous les pesez dans la balance d'une critique éclairée, dès lors l'antiquité, bien interrogée, vous découvrira des peuples inconnus jusqu'à présent : elle vous dira quels furent les premiers habitants de l'Italie ; elle vous fera connaître ces hommes du Nord, ces hordes scythiques ou caucasiennes, qui, refoulées comme les flots de la mer depuis le Thibet et le Pont-Euxin jusqu'aux Alpes, pénétrèrent par le Grand-Saint-Bernard, par le Mont-

Cenis et le Simplon, dans le magnifique bassin de la Lombardie; défrichèrent pour la première fois le sol le plus riche et le plus fécond; y introduisirent les mœurs agricoles et pastorales, jusqu'à ce que survinrent d'outre-mer d'innombrables conquérants: c'étaient les tribus cananéennes, d'abord bannies du Delta et poursuivies par les monarques de la haute Egypte, l'an 1728 avant la naissance de Notre-Seigneur; elles traversèrent la Méditerranée, abordèrent sur les rives de l'Arno, et y fondèrent le premier royaume étrusque ou cananéen.

Nous lisons, au livre de la Genèse, chap. XLIII, v. 32, que, lorsque Joseph reçut ses frères, *ils furent servis à part, ainsi que lui-même, parce que les Égyptiens ont en abomination les pasteurs*. Comment cela serait-il remarqué dans l'histoire sainte, si les Cananéens, qui étaient pasteurs, n'avaient pas vécu en Egypte avant que les Hébreux y fussent descendus? Nous savons, en effet, qu'avant la descente d'Israël en Egypte, les Cananéens, qui sacrifiaient des victimes humaines, avaient régné dans Mitzraïm, qui est le Delta ou la basse Egypte; que les rois de la Thébaïde les en avaient expulsés; que ces bandes vagabondes se réfugièrent avec d'immenses trésors en Toscane, où elles furent connues sous les noms de *Tyrrhéniens* ou d'*Etrusques*, et fondèrent ce

royaume puissant que l'on a nommé *la première Étrurie*.

Quatre cents ans après, d'autres Cananéens, fuyant de la Terre-Sainte, échappés au glaive exterminateur de Josué fils de Nun, se répandirent non-seulement en Afrique, où ils bâtirent Carthage ; en Espagne, où ils s'établirent à Cadix ; mais entrèrent encore dans la mer Adriatique, à l'extrémité de laquelle ils construisirent la ville commerçante d'*Adria* ou *Hadria*, dont tout le golfe emprunta son nom. Comme leurs forces étaient supérieures à celles des anciens habitants de l'*Ombrie*, ceux-ci se virent repoussés vers les sommités des Apennins, tandis que ces conquérants, riches de tous les biens précieux qu'ils avaient emportés de la Palestine et qu'ils avaient pu soustraire aux Hébreux, fondèrent *la seconde Étrurie*, où ils dominèrent jusqu'à l'époque où les belliqueux Ombriens, aidés par la république romaine, redescendirent des hauteurs où ils s'étaient multipliés, et subjuguèrent à leur tour cette colonie asiatique, qui a laissé dans les *Fosse Filistine* un monument de son habileté dans l'art des constructions.

Cependant, les armées israélites, sous le commandement du prophète Samuel et du roi David, ayant achevé de vaincre toutes les populations cananéennes, celles-ci cherchèrent un refuge fra-

ternel dans cette même Italie où avaient prospéré les deux premières émigrations venues de Canaan : elles s'établirent dans la *Campanie*, où elles élevèrent un monument qui porte le caractère de l'architecture phénicienne, dont l'origine est antérieure à l'invention du premier ordre dorique, le magnifique temple de *Pœstum* ou *Posidonia*, construit par les architectes tyriens qui travaillèrent au temple de Salomon ; alors elles fondèrent *la troisième Étrurie*.

Douze gouverneurs, dont le premier était qualifié roi ou souverain, exerçaient la suprême magistrature dans chacune des Etruries ; on les nommait *lucumons* : il y en avait trente-six, nombre qui était celui des provinces ou des principautés dont se composait la triple confédération étrusque, c'est-à-dire la confédération de la Toscane, de l'Ombrie et de la Campanie. Ainsi les Cananéens conservèrent leur nombre favori de trente-six ou de trois fois douze ; nombre qu'ils avaient mystérieusement consacré, lorsqu'ayant conquis le Delta ils divisèrent la basse Egypte en trente-six nomes.

Voilà, Milord, ce que M. de La Chapelle m'a appris, et ce qu'il vous expliquera avec toutes les preuves ou plutôt tous les indices que nous pouvons désirer sur des opinions conjecturales pour bien des lecteurs, mais qui paraissent s'accorder

avec les nouvelles découvertes, et répondre victorieusement à de puissantes objections, tenues pour insolubles jusqu'à présent.

Comme il s'est voué depuis beaucoup d'années à l'étude des antiquités, des langues savantes et des historiens grecs, vous l'entendrez reculer bien au delà des temps de Romulus la naissance de cette ville célèbre à laquelle il a été donné de régner deux fois sur le genre humain : et par ses armées victorieuses, par ses lois, par ses mœurs et son gouvernement ; et par une conquête infiniment plus durable et plus sublime, celle de la religion, celle du divin sacerdoce et de la foi. Il vous dira enfin quels furent les fondateurs de la cité éternelle.

Mais quoi ! Monsieur le Comte, serait-ce à ces savantes spéculations que se borneraient vos vœux, vos études et vos travaux ! n'est-ce que pour savoir ce qui fut, et non pas ce que vous êtes, ce que vous devez un jour devenir, que vous franchirez les hautes Alpes, et que vous vous transporterez au centre auguste de la chrétienté, devant le trône du pontife, et dans le plus beau temple de l'univers ? Ne serais-je pas dès lors en droit de vous dire, comme autrefois le poëte Horace au philosophe Archytas : « De quoi vous aura t-il » servi d'avoir parcouru le globe depuis un pôle » jusqu'à l'autre pôle, à vous qui devez mou-

» rir (1)? » Ce sont de meilleures choses, Milord, que j'ai lieu d'attendre de votre voyage; et, tout en cultivant les beaux-arts, les sciences humaines et les monuments de l'antiquité, vous pourrez, sans compromettre les intérêts de votre conscience, et comme vous l'avez manifesté à mon ami M. de La Chapelle, satisfaire le désir ardent que vous avez d'assister aux cérémonies du culte de la seconde Jérusalem, de mêler votre voix aux hymnes saintes offertes par l'Eglise, d'élever sur l'autel des parfums l'encens de votre amour.

Déjà ma pensée devance vos premiers pas dans le sanctuaire tranquille, le plus somptueux, le plus vaste qui ait été consacré à l'adoration du Dieu de l'univers. Je crois vous voir prosterné dans une des ailes solitaires de l'église, priant dans la simplicité de votre cœur, environné de la présence du Tout Puissant : vous adorez dans un silence profond;.... un bien-être inexprimable se répand dans vos pensées, naguère inquiètes; vous goûtez un repos que rien ne saurait troubler, parce qu'il a sa source dans le fond le plus intime de votre âme, parce que votre cœur, désormais satisfait,

---

(1) Nec quicquam tibi prodest
Aërias tentasse domos, animoque rotundum
Percurrisse polum, morituro!

HORAT., Od. 28, lib. I.

s'est abandonné sans réserve à ce Dieu essentiellement bon, qui s'unit par des moyens mystérieux aux esprits dociles à ses impressions.

C'est ce qu'éprouva Jean-Jacques lui-même. Il se promenait un jour, avec le compagnon de ses courses champêtres, sur le mont Valérien : ils entrent dans la chapelle des ermites; ils joignent leurs prières à celles des assistants, comme on récitait les litanies de la Providence. L'office terminé, Rousseau se relève tout attendri, ému jusqu'aux larmes : « Mon ami, dit-il, il y a ici un » sentiment de paix et de bonheur qui pénètre » mon âme. J'éprouve en ce moment ce que nous » dit le Seigneur : *Lorsque plusieurs disciples se-* » *ront assemblés en mon nom, je me trouverai au* » *milieu d'eux.* » Mystère admirable, mais non incompréhensible! Cet Être infini, que ne saurait comprendre notre faible intelligence, se laisse trouver par ceux qui le cherchent avec le cœur.

Et pourquoi, Milord, vous refuseriez-vous à faire une expérience pareille à celle qui émut si vivement le sophiste? Sous les voûtes du premier temple du monde chrétien, vous trouverez ce recueillement de l'esprit et de l'âme que trouva Rousseau dans la chapelle des ermites, et le mont Vatican sera pour vous ce que le mont Valérien fut pour lui. En imprimant vos pas sur le sol classique, oublierez-vous qu'il est aussi le sol de

la religion, la terre sacrée où reposent les martyrs? et, quand vous vous promènerez sous ces nobles portiques où s'entretenaient les Scipions, les Paul-Émile, les Hortensius et les Cicéron, n'entendrez-vous pas la voix plus éloquente de S. Pierre et de S. Paul vous parler encore du fond de la voûte sépulcrale où ils sont renfermés? Ah! vous le reconnaissez sans doute, Milord, avec le célèbre Pascal : « Toutes les sciences mon- » daines et tout le savoir humain ne valent pas » une heure de peine, si nous négligeons la science » du salut, la seule qui soit vraiment nécessaire; » si nous ne choisissons *la bonne part*, celle qui » ne nous sera jamais ôtée. »

Certes, ce n'est pas sans une direction secrète du ciel que vous retournez en Italie, et que, sans alarmer votre conscience vous désirez pouvoir prendre part aux cérémonies du culte de l'Eglise romaine, culte qui l'emporte infiniment sur celui de l'Eglise anglicane en spiritualité, en ancienneté d'origine, en magnificence, et même en popularité : car c'est là seulement que le riche et le pauvre se rencontrent; c'est là seulement que j'ai vu les rois, agenouillés sur le marbre, prier confondus avec l'indigent couvert de lambeaux; c'est là seulement que, depuis l'aurore jusqu'au soleil couchant, les temples sont ouverts aux supplications de l'humanité souffrante, et que l'hymne

tions. Je ferai donc parler ici ceux-là même dont vous reconnaissez la doctrine : leur témoignage ne vous sera point suspect. Je les chargerai de résoudre les objections que les Eglises dissidentes élèvent contre les rites de l'Eglise catholique. Dans ma lettre suivante, ce seront eux seuls qui rendront hommage à la vérité.

Je vous prie de pardonner à la longueur de cette lettre : je tâcherai, à l'avenir, d'être plus succinct ; et je renverrai, s'il le faut, à plusieurs courriers les réponses et les éclaircissements que je me propose de vous donner.

Recevez les affectueuses salutations de votre très-dévoué serviteur,

ADHÉMAR.

LETTRE III.

De l'abbaye de Notre-Dame de Sainte-Hermance,
le 16 décembre 1816.

A milord EDOUARD CLINTON, comte de MORELAND,
à Oxford.

Movesi 'l vechierel canuto e bianco
Dal dolce loco ov 'ha sua età fornita,
E dalla famigliuola sbigottita
Che vede 'l caro padre venir manco!

Indi traendo poi l'antico fianco,
Per l'estreme giornate di sua vita,
Quanto può col buon voler s' aita,
Rotto dagli anni e dal cammino stanco;

E viene a Roma, seguendo 'l desio,
Per mirar la sembianza di colui
Ch' ancor lassù nel ciel veder spera (1)

PETRARCA.

MONSIEUR LE COMTE,

Vous savez que mon savant ami, le précepteur de Jules et bientôt le vôtre, a coutume, à l'exemple du Spectateur anglais, de mettre en tête de

(1) Le vieillard blanchi par les années quitte l'heureux séjour où il a fourni sa carrière; il abandonne sa

chacune de ses lettres une épigraphe en vers, dans l'intention de plaire à ses élèves et de leur indiquer le sujet qu'il va traiter. Le prologue poétique que vous venez de lire n'a aucun rapport avec les objets sérieux dont je dois maintenant vous entretenir; il concerne uniquement M. de La Chapelle, votre aimable maître, dont je ne puis trop admirer l'intrépidité, le zèle et l'esprit laborieux. Ce n'est pas assez pour ce vieillard infatigable d'avoir consacré ses jours à la recherche de la vérité : aujourd'hui qu'il semblerait avoir fourni sa carrière, et, courbé sous les travaux et blanchi par les ans, avoir acquis le droit de se reposer après avoir accompli son quatorzième lustre, il s'arrache à ses enfants, à une famille qu'il aime avec une tendresse infinie et qui le chérit également, pour suivre votre jeune ami en Italie : tout en achevant l'éducation d'un élève aussi intéressant, il se propose encore de se rendre à Rome;

---

famille, consternée de se voir tout à coup privée d'un père chéri.

Touchant presque à ses derniers jours, il s'éloigne; il marche tout haletant, harassé du chemin, brisé par les ans : son courage seul le soutient.

Ses désirs le portaient vers Rome; il entre pour voir l'image vivante de celui qu'il espère contempler dans les cieux.

d'y assister aux *oratorio* spirituels, aux grandes fêtes de Pâques; d'y recevoir la solennelle bénédiction qu'y donne Sa Sainteté. J'ai donc, avant de vous écrire, relu Pétrarque, son poëte favori, et j'en ai extrait ces trois stances d'un sonnet qui me retrace le voyage du bon La Chapelle. Après lui avoir payé ce léger tribut d'une inviolable amitié, je vais, Milord, m'acquitter de la promesse que je lui ai faite à son départ, et continuer avec vous ma correspondance.

Comme j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer dans ma dernière lettre, j'éviterai avec vous les controverses, ces armes usées, qui le plus souvent ne font que provoquer la contradiction : inutiles défenses pour ceux qui croient, elles ne font qu'exaspérer les dissidents; et les blessures qu'elles font à l'amour-propre les aigrissent davantage. Non; je ne veux point, Monsieur le Comte, combattre avec vous sur mon propre terrain; c'est dans l'arène des protestants que je vais descendre : vos défenseurs les plus distingués, les premiers écrivains de l'Eglise anglicane, de l'Eglise d'Allemagne et de celle de Hollande, me prêteront le bouclier avec lequel je repousserai les traits que lancent de nos jours contre le culte romain les zélés partisans de la réforme, et ce sont eux-mêmes que je chargerai du soin de se réfuter. J'ai choisi vos propres champions pour juges dans

cette grande querelle; récusez-les, Milord, si leur témoignage vous paraît suspect.

Je prends au hasard les écrivains protestants dont j'invoque ici l'autorité. Je les somme, par les ouvrages qu'ils ont publiés, de détruire les préventions qu'on a jetées dans votre esprit contre l'Eglise romaine. C'est le savant évêque Warburton; c'est le célèbre Maclaine; c'est le sage et judicieux docteur Roscoe; c'est l'impartial Mosheim, l'auteur estimé de l'*Histoire ecclésiastique;* c'est Grotius, plus illustre qu'aucun d'eux. Je les citerai successivement à mesure que je reprendrai les diverses objections que je trouve dans votre lettre. D'abord, c'est le *système exclusif*, c'est l'intolérance, que vous nous reprochez. — Que direz-vous, Monsieur le Comte, et quel ne sera pas votre étonnement, quand vous verrez les coryphées de la réforme se montrer les plus fougueux exclusifs; *prêchant la tolérance, et fort intolérants?*

« L'inflexibilité de Luther, dit Mosheim, et » la manière rigoureuse dont il traita ceux qui » avaient le malheur de croire plus que lui sur un » point et moins sur un autre, qui ne suivaient » pas exactement toutes ses opinions, ou qui s'é- » cartaient de la ligne étroite qu'il avait tracée, » occasionnèrent sur le continent européen, du- » rant la plus grande partie du XVI[e] siècle, d'hor-

» ribles calamités; et des milliers d'innocents pé-
» rirent pour avoir professé une autre doctrine
» que la sienne.

» Après avoir sacrifié son repos, consacré sa
» vie entière à établir le principe erroné, que
» chacun a droit d'interpréter à son gré l'Ecriture
» sainte et de suivre son propre jugement en ma-
» tière de foi, Luther voulut que tous ceux qui
» embrasseraient sa cause se soumissent sans res-
» triction au système immoral et dangereux qu'il
» créa sur le fatalisme, *la prédestination, et l'effi-*
» *cacité de la foi sans les œuvres.* Il porta l'aveu-
» glement, la violence et l'obstination, à cet égard,
» jusqu'à rejeter sur ce point si important l'auto-
» rité des Pères de l'Eglise, celle des conciles uni-
» versels, et, bien plus encore, le témoignage
» exprès de l'un des apôtres, qui s'élève contre
» cette pernicieuse opinion; il poussa l'opiniâ-
» treté, l'extravagance et l'impiété jusqu'à décla-
» rer que l'épître de S. Jacques, où il est dit posi-
» tivement, où il est démontré d'une manière
» admirable, que les bonnes œuvres doivent être
» unies à la foi, et que celles-ci ne sont rien sans
» elle, *n'est qu'un livre de paille!* »

C'est surtout le sage Maclaine qu'il faut écouter
à ce sujet : « Certes, nous dit-il avec une impar-
» tialité digne de servir d'exemple, Luther et ses
» sectateurs, *en prescrivant les articles de leur nou-*

» *velle croyance*, ont fait voir un esprit effrayant
» d'intolérance et de despotisme, un manque total
» de charité, qu'on leur a reprochés avec autant
» de justice que d'indignation. Luther traita de
» vipère furieuse et d'orgueilleux animal le grand
» Érasme, non moins éloquent littérateur qu'é-
» crivain aimable et chrétien de bonne foi. Il per-
» sécuta Carlostadt, son plus zélé disciple, avec
» une inflexible dureté, parce que celui-ci diffé-
» rait de lui sur le sacrement de l'eucharistie; il
» employa contre lui la plus grande rigueur :
» invoquant l'autorité civile, il obtint le bannis-
» sement de son ami, lui fit interdire la prédica-
» tion de la réforme, et le contraignit à vivre
» péniblement d'un travail journalier. Luther, en
» un mot, aima mieux s'exposer à une défection
» générale que de vaincre son ressentiment, et de
» recevoir dans l'Eglise qu'il avait imaginée ceux
» qui ne pensaient pas littéralement comme lui
» sur chaque article de foi. »

Mais admirez ici, Milord, les voies de la sagesse divine, qui, connaissant les bornes de l'esprit humain, son amour extrême de l'indépendance, et les folles inspirations de l'orgueil, lui a donné, et sous la législation de Moïse, qui était un ministère de rigueur et de crainte, et sous celle de grâce et d'amour, qui nous est venue par l'*Homme Dieu*, une religion positive, un code sacré, dont

l'Eglise catholique ou universelle est l'interprète, et qui ne reconnaît, ainsi que son auteur suprême, aucune variation.

Il est si vrai que l'*autorité de Dieu*, son autorité seule, est la base unique des croyances religieuses, que, tout en rejetant cette autorité céleste, les sectaires de tous les temps se sont faits eux-mêmes *autorité;* tant ils sentaient qu'il ne peut exister sans autorité aucune doctrine fixe et durable. Et, puisque l'orgueilleuse raison doit se soumettre, qui pourrait dès lors hésiter dans son choix entre les décisions incertaines de ces nouveaux chefs et les préceptes du chef éternel et souverain de cette Eglise sainte, l'imposante et invariable doctrine des apôtres, des confesseurs de la foi, des martyrs et des conciles, l'autorité de l'Eglise enfin, seule établie par son divin fondateur pour être l'interprète de l'Évangile, qu'elle-même nous a transmis comme le gage de notre immortalité, et dont elle seule est garante et dépositaire?

Je reviens à Luther. Certes, son inconséquence suffit pour démontrer l'impossibilité de ne pas s'égarer, en s'écartant de *la royale voie*, hors de laquelle il n'y a point de salut. Tandis que Luther combattait avec fureur l'Eglise de Rome, il soutint, avec la confiance d'un martyr, que chacun, relativement aux dogmes, avait le droit de ne s'en rapporter qu'à sa propre raison; que tout

homme, quel qu'il fût, devait être maître d'interpréter à son gré les livres saints : mais il n'eut pas plutôt détaché ses crédules sectateurs de la domination pontificale, qu'il les contraignit d'adopter ses opinions et leur forgea des chaînes bien plus pesantes.

Ce fut alors que ces ardents réformateurs se divisèrent entre eux; Zwingle, Calvin, Bucer, et bien d'autres, refusèrent de soumettre leur conscience et leur foi à cet ex-religieux, qui s'arrogeait le droit exclusif d'interpréter l'Écriture sainte, après avoir prétendu que ce droit appartenait à tous : alors enfin les réformés se partagèrent en plusieurs sectes qui luttèrent l'une contre l'autre avec un acharnement poussé jusqu'à la fureur; chacune d'elles réduisant à son tour au silence ceux qui s'étaient imprudemment soustraits à l'ancienne discipline et à la croyance de leurs pères, et les contraignant d'embrasser sans restriction, et même sous peine d'encourir les rigueurs de la justice, les systèmes différens que leurs divers chefs venaient de créer.

Oserai-je vous le recommander, Monsieur le Comte? relisez, à cet égard, Warburton. Avec quelle candeur ce savant prélat de l'Eglise anglicane reconnaît le caractère d'emportement et de violence qui animait les premiers réformateurs! « Ils étaient si étrangers aux préceptes de la mo-

» rale évangélique, nous dit-il en parlant de
» Luther et de Calvin, ils savaient si peu en quoi
» consiste la charité chrétienne, qu'ils apportèrent
» avec eux, dans les Églises qu'ils réformèrent,
» l'esprit de persécution qui les avait fait exclure
» de l'Eglise catholique, et qu'ils communiquèrent
» à leurs partisans les plus modérés. » — On sait que Mélanchthon lui-même, cet homme si débonnaire, et le doux Bullinger, à son exemple, n'hésitèrent point à approuver l'atroce exécution de Servet, cette victime infortunée de la fureur des sectaires. « On ne saurait lire sans frémir,
» s'écrie le célèbre Roscoe, que le haineux Cal-
» vin, craignant que l'objet déplorable de son
» intolérance sanguinaire ne fût considéré comme
» un martyr, crut nécessaire de le diffamer; qu'il
» ne se fit aucun scrupule d'écrire que Servet
» n'avait point de religion, parce qu'il n'avait pu
» souffrir, sans se plaindre, les tourments les plus
» cruels. » On voit avec horreur, dans les lettres de Calvin, que ce réformateur porta la haine et l'excès de l'inhumanité jusqu'à traiter de stupidité brutale cette expression naturelle de la frayeur que le malheureux Servet éprouva à l'aspect du supplice horrible auquel il allait être livré; qu'il lui reproche, avec une amère ironie, d'avoir crié à diverses fois, *miséricorde*, lorsqu'il était lentement dévoré par les flammes; et qu'enfin, comme

on peut s'en assurer en lisant les trois épîtres que Calvin écrivit immédiatement après cette catastrophe lamentable, le réformateur insulte aux derniers soupirs de celui dont il causa la mort. « Tels furent, ajoute le sage et impartial docteur » anglican, tels furent les premiers fruits de cette » réforme, qui soutenait que la raison, quant aux » opinions religieuses, est indépendante de l'au- » torité, et qu'en matière de dogme, l'exercice du » jugement doit être libre; de cette réforme qui » devait éclairer tous les peuples, leur inspirer » plus de modération, plus de bienveillance et » plus de douceur. »

Après ce trait caractéristique, vous sentez, Milord, qu'il est superflu d'en citer d'autres; et vous savez comme moi que, lorsque Jean de Leyde et les Anabaptistes se mêlèrent d'interpréter l'Écriture sainte, leur savante manière de l'expliquer produisit des maux sans nombre, couvrit la Westphalie d'échafauds, de ruines et de sang, et menaça d'une subversion totale l'empire germanique (1).

Je n'ignore pas, néanmoins, que la plupart des auteurs qui, de nos jours, ont l'orgueilleuse pré-

---

(1) *Ab uno Disce omnes.*

Æneid. lib. II, v. 65 et 66.

Et qu'un seul vous apprenne à les connaître tous.

DELILLE.

tention de mesurer sur la règle incertaine de la raison les articles de la foi chrétienne, sont animés du motif plausible et spécieux de perfectionner l'état de la société : hélas! ils sont bien loin de prévoir les conséquences dangereuses de leur système; et l'expérience des malheurs qu'il a produits n'a pu suffire encore à les désabuser. Ils ont dernièrement inventé le *perfectibilisme*. Pardonnez-moi, Milord, ce terme, aussi nouveau que le système qu'il exprime. Ils supposent que les apôtres et leurs successeurs ne virent les célestes vérités qu'à travers un voile, qu'il était donné à la sagesse humaine de soulever : ils croient que les lumières de la philosophie épurent et perfectionnent la foi; qu'elles donnent la vraie interprétation de l'Écriture sainte, qui ne saurait être expliquée sans les recherches laborieuses des savants : ils assurent enfin qu'elle ne devient claire, intelligible, et digne de la raison, qu'après avoir subi l'examen sévère de la critique, ou de ce qu'ils appellent *l'exégèse*, de laquelle ils font dépendre *l'amendement continuel de la religion*. Système absurde, enfanté par la réforme, et qui n'est pas moins pernicieux, quoique heureusement le vulgaire ne puisse ni le comprendre ni l'adopter! Système aussi perfide qu'il est erroné! il sape sourdement et ruine les bases mêmes du christianisme; car les vérités de la religion ne peuvent

jamais faire de progrès : elles ne peuvent être sujettes à aucune variation; elles ne sauraient atteindre l'âge viril; elles n'ont jamais eu d'enfance ni de jeunesse. Claires comme le flambeau du jour pour les cœurs dociles, pour les yeux que n'offusquent point les vapeurs de l'orgueil, elles donnent la sagesse aux simples; immuables à jamais, comme l'esprit souverain dont elles émanent, elles ont eu d'abord et entièrement toute la perfection qui leur convenait. Parler, en un mot, de la perfectibilité des dogmes d'une religion révélée, c'est méconnaître absolument le caractère de la révélation.

Je vous le demande, Milord : si, d'après les nouveaux exégètes, un seul passage de l'Ancien ou du Nouveau Testament, quelque clair qu'il paraisse, peut devenir l'objet de quatre-vingts à cent cinquante interprétations diverses, que sera-ce des passages difficiles? Comment fixer la croyance des chrétiens, si l'Eglise n'a pas prononcé d'une manière authentique sur les objets de la foi? Si l'on ne veut pas enfin que l'Écriture sainte, interprétée par les passions, par le scepticisme ou par la mysticité, devienne inutile ou même dangereuse, si elle doit être une règle inébranlable de croyance et de mœurs, ne faut-il pas, suivant le langage de tous les Pères, que l'infaillible autorité de l'Eglise ait exposé le sens des

passages sur lesquels il pouvait s'élever des questions?

C'est ce que je suis encore en droit de conclure d'après le chapitre VIII des *Actes des Apôtres*. » Croyez-vous comprendre ce que vous lisez? » dit l'apôtre Philippe au trésorier de Candace, reine d'Éthiopie, qui s'était rendu à Jérusalem pour adorer, et qui, s'en retournant assis dans son char, lisait attentivement le prophète Isaïe. « Comment pourrais-je comprendre ce livre divin, » si quelqu'un ne me l'explique? » répond avec autant de sincérité que de modestie cet homme pieux. Alors Philippe, que l'ange du Seigneur avait envoyé à ce dessein, monta dans le char de l'officier de Candace, qui le pria de s'asseoir auprès de lui; il lui annonça le Sauveur du monde, son abaissement, sa mort et sa résurrection. L'Éthiopien sincère reçut le témoignage de l'apôtre; il crut de tout son cœur sur l'autorité du ministre de Jésus-Christ, et fut admis au baptême.

C'est ainsi que, d'âge en âge, s'est perpétuée la foi parmi les chrétiens. Oui, ce fut d'abord par les apôtres et leurs successeurs, par les évêques, par leurs pasteurs respectifs et légitimes, que furent transmis aux diverses nations l'intelligence, le sens, l'interprétation positive et invariable des livres sacrés.

Et, puisque je ne veux point ici, Milord, sui-

LETTRE IV.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Savoie,
le 17 décembre 1816.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à lord ÉDOUARD CLINTON,
comte DE MORELAND, à Oxford.

Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré
Ce livre par le Ciel aux Hébreux inspiré?
Là du monde naissant vous suivez les vestiges,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges:
Dieu parle, l'homme naît. Après un court sommeil
Sa modeste compagne enchante son réveil.
Déjà fuit son bonheur avec son innocence...
Le premier juste expire... O terreur! ô vengeance!
Un déluge engloutit le monde criminel;
Seule, et se confiant à l'œil de l'Eternel,
L'arche domine en paix les flots du gouffre immense,
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.
O Joseph, que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs!...
Ranimant de Sion la lumière obscurcie,
Mon œil s'arrête enfin au berceau du Messie.

FONTANES.

MILORD,

Vous vous plaignez que l'Église romaine ait interdit dans ses temples la lecture de la Bible; et c'est pour la justifier à cet égard que j'ai mis en

tête de cette lettre, destinée à son apologie, ces beaux vers, formant un prologue un peu long sans doute; je n'ai pu me résoudre à en supprimer un seul.

Je vais rapporter ici le témoignage d'un prêtre de votre culte, de l'aimable P. C., membre de l'université de Cambridge, ainsi que de la Société biblique, dont il était alors président : « La lec-
» ture des Livres saints, me disait-il dernièrement,
» est non-seulement permise dans tous les temples
» de l'Italie, mais elle y est encore prescrite ex-
» pressément : ce ne sont point un chapitre ou
» deux qui se lisent en chaire pendant une demi-
» heure, comme cela se pratique chez nous ; mais
» deux heures consécutives y sont destinées à cette
» œuvre salutaire, qui précède toujours, dans les
» fêtes de Noël et de Pâques, les catéchismes pu-
» blics, les paraphrases et les homélies, auxquels
» des personnes des deux sexes, de tout rang et
» de tout âge, accourent avec une telle régularité
» et en si grande foule, qu'à Milan, à Florence,
» à Rome et à Naples même, j'étais obligé de m'y
» trouver une heure avant le prédicateur, afin
» d'y obtenir une place où je pusse être assis et
» entendre plus facilement. C'est la Vulgate, il est
» vrai, qui est seule admise; mais, ajouta-t-il
» avec une sincérité qui me toucha, S. Jérôme,
» qui avait séjourné longtemps à dessein près du

» Calvaire, pour étudier l'hébreu sous la direction
» de savants anachorètes qui parlaient habituelle-
» ment cette langue sacrée, la possédait vraisem-
» blablement bien mieux que ni Luther ni Cal-
» vin ; et la traduction italienne qui se lit dans le
» service divin, et qui se trouve dans la plupart
» des familles, est tellement fidèle, le style en est
» si pur, qu'il n'est pas surprenant qu'on ne favo-
» rise point à Rome l'introduction de nos bibles
» protestantes. »

Mais supposons, ce qui n'est nullement constaté, que l'autorité apostolique les interdise, et que la seule version de la Bible qui ait mérité son approbation soit la Vulgate, dont l'usage est consacré dans le rituel romain : l'Église universelle n'a-t-elle pas le droit de reconnaître pour seule authentique la traduction de l'Ancien et du Nouveau Testament que, dès les premiers siècles du christianisme, S. Jérôme lui a transmise en latin ; cette traduction exacte et surtout pieuse, que l'autorité des conciles a sanctionnée, et dont divers passages ont servi et servent encore de texte aux prédicateurs catholiques ?

D'ailleurs, Milord, il ne faut pas confondre la religion chrétienne avec la Bible, comme s'il n'y avait pas eu de chrétiens avant l'existence de celle-ci : ce n'est qu'au IVe siècle qu'on a pu songer à un Nouveau Testament complet ; mais, avant cette

époque, on a vu le christianisme s'accroître sans cesse, briller du plus grand éclat, se répandre dans toutes les provinces de l'Empire, prêché d'une extrémité du monde connu jusqu'à l'autre extrémité par les plus fidèles disciples de Jésus-Christ, parce que l'autorité ecclésiastique, et non le libre arbitre de chacun, était l'unique règle de la foi chrétienne.

Prenez-y garde, Milord, le divin auteur de la plus noble des institutions était bien le maître d'écrire lui-même, et cependant il ne l'a point fait. Les évangiles, postérieurs à l'établissement du christianisme, nous présentent une narration authentique des préceptes d'une morale divine, de pressantes exhortations; mais ils ne nous offrent nulle part un recueil de dogmes énoncés dans la forme impérative. « Il faut remarquer, dit le » docteur Mill, quoique protestant, que les évan» gélistes n'écrivirent que fort tard, et principa» lement pour contredire des histoires fausses, » publiées de leur temps; les épîtres canoniques » naquirent aussi de causes accidentelles, et ja» mais, ajoute-t-il, jamais l'écriture n'entra dans » le plan primitif des fondateurs. Si le dogme, » néanmoins, se présente sous la plume de l'histo» rien sacré, il l'énonce simplement comme une » vérité antérieurement connue. Et quant aux » symboles plus ou moins développés qui parurent

» ensuite, continue l'illustre docteur, ce sont » des professions de foi pour se reconnaître, ou » pour réfuter les erreurs du moment : ce sont de » véritables prières, des formules de soumission, » de confiance et de foi, adressées à Dieu, et non » pas des ordonnances adressées aux hommes. » L'Église du Seigneur est seule la colonne de la » vérité ; c'est elle uniquement qui en est à la fois » la dépositaire et l'interprète : Jésus-Christ a dé- » claré qu'il serait avec elle jusqu'à la fin, et que » les portes de l'enfer ne prévaudraient point » contre elle. » C'est à elle donc, c'est à l'Église universelle qu'il faut s'en rapporter sur les articles de foi ; et *jamais il n'y eut d'idée plus creuse que de chercher ailleurs la totalité des dogmes chrétiens*. Je rapporte ici littéralement les expressions d'un auteur célèbre. Mais écoutez surtout, à cet égard, le plus éloquent des Pères grecs, que les chrétiens de toute dénomination estiment, vénèrent, étudient : « Il eût été bien à désirer, » s'écrie S. Jean-Chrysostôme, que nous n'eussions jamais eu besoin de l'écriture, et que les » préceptes divins ne fussent écrits que dans nos » cœurs par l'Esprit divin, comme ils le sont par » l'encre dans nos livres. Saisissons-nous, néan- » moins, de cette planche au lieu du vaisseau, » puisque nous avons perdu cette grâce intérieure » par notre faute ; mais n'oublions pas la supério-

» rité du premier état. Dieu ne révéla jamais rien
» par écrit aux élus de la première alliance; tou-
» jours il leur parla directement, parce qu'il voyait
» la pureté de leur âme. La même marche s'est
» renouvelée sous l'empire de la nouvelle révéla-
» tion; car le Christ n'a pas laissé un seul écrit à
» ses apôtres, lorsqu'il leur dit, avant de monter
» au ciel : *Allez, et enseignez toutes les nations.*
» Et lorsqu'il établit sur la terre cette Église sainte
» au milieu de laquelle il déclara qu'il serait tou-
» jours présent, sont-ce des livres qu'il légua à ses
» disciples? Non, non : il leur promit le Saint-
» Esprit : *c'est lui*, ajouta-t-il, *qui vous inspirera*
» *ce que vous aurez à dire.* Mais parce que, dans
» la suite des temps, continue S. Chrysostôme,
» des hommes coupables et insensés se révoltèrent
» contre les dogmes et contre la morale de Jésus-
» Christ, il fallut bien en venir aux livres. »

Il est donc vrai, Monsieur le Comte, que l'Église et ses institutions ont précédé l'Evangile; que c'est elle qui nous en a transmis à la fois la lettre et le sens, pour servir de base à la croyance et à l'édification domestique. Il est vrai, par conséquent, que c'est l'Eglise universelle, et non chaque individu, qui est l'interprète perpétuel de l'Ecriture sainte; que c'est l'Eglise enfin qui, dans le service liturgique, doit régler l'emploi des textes sacrés selon les circonstances, les solennités et

les actes divers du culte public. Mais ici je suis forcé de terminer ma lettre.

Agréez, Milord, mes très-humbles salutations.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

—

LETTRE V.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Savoie, le 18 décembre 1816.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à lord EDOUARD CLITON, Comte DE MORELAND, à Oxford.

In mare irato, in subita procella,
Invoco te, nostra benigna stella.
Vivo in acerba pena, in mesto orrore,
Quando te non imploro, in te non spero,
Purissima Maria, et in sincero
Te non adoro, et in divino ardore.
Et, ô vita beata, et anni, et ore
Quando, contra me armato odio severo
Te, Maria, amo, et in gaudio vero
Vivere spero ardendo in vivo amore.
Non amo te, regina augusta, quando
Non vivo in pace et in silentio fido;
Non amo te, quando non vivo amando.
In te sola, ô Maria, in te confido,
In tua materna cura respirando,
Quasi columba in suo beato nido (1).

Je reprends aujourd'hui, Milord, le sujet que j'avais interrompu, et je continuerai à justifier le service fait en latin.

---

(1) Sur cette mer irritée, au milieu des tempêtes, je

L'Eglise romaine a arrêté qu'une partie du culte se ferait dans une langue étrangère au peuple. « C'est là, dites-vous, mon cher Edouard, » une des grandes objections que vous élevez » contre notre rituel, et vous la regardez comme » insoluble. » Ce n'est pas moi qui la résoudrai, Milord ; c'est aux ecclésiastiques protestants que je m'en rapporte : j'invoque ici le témoignage de tous les voyageurs de votre nation, et spécialement celui du même ministre de l'Eglise anglicane que j'ai déjà cité. « Il n'est aucun livre de » prières, me disait-il à son retour d'Italie,

---

vous invoque, ô vous qui êtes pour les malheureux un astre favorable. Quand je cesse, ô très-pure Marie, d'implorer votre secours, de mettre en vous mon espérance, de vous offrir les hommages d'un cœur sincère et brûlant d'amour, dès-lors ma vie n'est plus que douleur et amertume. Au contraire, quand je vous aime, ô Vierge source de la vie et du bonheur, tout en craignant le juge sévère irrité contre moi, je conçois l'espoir de goûter les délices éternelles dans les ardeurs de la divine charité. Je ne puis dire que je vous aime, auguste Reine des cieux, quand je ne vis pas pour vous plaire dans le recueillement et le silence. Je ne puis dire que je vous aime, quand ma vie n'est pas tout entière consacrée à votre amour. Oui, c'est en vous, ô Marie, c'est en vous seule que je mets ma confiance; vos soins maternels sont mon unique appui ; c'est dans votre cœur que mon âme repose, comme la colombe dans son nid.

» aucun psautier latin, aucun recueil d'hymnes » et de cantiques, qui n'ait en regard la traduction en italien, le plus souvent d'un style si mélodieux, si simple et si énergique, qu'on ne » peut, à cette lecture, s'empêcher d'être attendri. » Chaque soir, lorsque j'assistais aux vêpres, je » me sentais pénétré d'un sentiment irrésistible » de reconnaissance envers la Divinité; à mon lever, je sentais le besoin d'aller aux matines renouveler en moi cette heureuse impression qui » me rendait supérieur aux chagrins le reste de » la journée. A Milan, à Naples, à Vérone, lorsque je n'avais pas sur moi mes *heures*, je parcourais le livre de prières des personnes assises » auprès de moi; j'avais la consolation de suivre » les paroles saintes, mises sous mes yeux en pur » italien. Je voyais couler de bien douces larmes » lorsque l'hymne harmonieuse s'élevait au ciel, » et je goûtais le bonheur d'en répandre. Je me » sentais entraîné, je respirais une atmosphère » céleste, et toutes mes préventions, tous les préjugés de mon éducation protestante, cédaient à » l'ascendant supérieur de la charité, de la miséricorde et de l'amour. »

Milord, vous aimez à lire les éloquents sermons du célèbre père Segneri, le Massillon de l'Italie, écrits en pur toscan; mais vous ignorez, peut-être, que tous les discours de doctrine et de

morale se prêchent dans l'idiome que parlent les auditeurs, en bergamasque à Bergame, et en sicilien à Palerme. « Tout ministre calviniste que » je suis, me disait mon voyageur de Cam» bridge, combien de fois, privé du culte établi » par notre Eglise, je me suis réfugié près de ces » angles consolateurs, de ces humbles chapelles » que la religion a élevées dans la campagne pour » l'obscur cultivateur! Combien de fois j'y ai en» tendu de pieux cénobites, retirés du monde et » de ses illusions, et, quoique éclairés dans les » sciences et dans la littérature, ayant renoncé à » toute propriété ici-bas pour conquérir le ciel, » parler à ces hommes rudes et grossiers le lan» gage des anges, les rapprocher de la félicité au » milieu de leur pénible vie, leur inspirer avec » la piété le repos de l'esprit et du cœur! C'est » en leur donnant l'exemple des vertus austères, » de l'esprit de pauvreté, du renoncement au » monde, qu'ils civilisaient les sauvages habitants » des Alpes et de l'Apennin, qu'ils en faisaient des » sages, des chrétiens, des adorateurs de Dieu. Ils » peignaient avec des traits si touchants les per» fections de la morale divine, que j'aurais voulu » les entendre toujours, que je n'aspirais plus qu'à » imiter le grand modèle dont ils m'offraient en » eux la vive ressemblance. Je sentais que c'est » ainsi que l'Evangile doit être prêché, et que, si

» l'on ne consent à éteindre en soi les fausses lu-
» mières, à devenir sincèrement l'un des pauvres
» en esprit dont le Seigneur annonce la béati-
» tude, on ne saurait dès à présent entrer dans le
» royaume des cieux... Mes pensées inquiètes et
» orgueilleuses étaient devenues obéissantes et
» captives : ces prédicateurs évangéliques éle-
» vaient mon âme au-dessus des sens; ils la dis-
» posaient insensiblement à cette dévotion simple,
» épurée, et cependant magnifique, qui porte
» l'empreinte de l'éternelle beauté qui en est
» l'objet. »

Eh bien! dans quelle langue ces prudents et zélés missionnaires prêchent-ils à leurs auditeurs illettrés ces vérités sublimes? Ils se gardent bien de parler le langage des grammairiens, quelque savants qu'ils soient eux-mêmes; ils échangent sans regret le bel idiome de la Toscane contre celui des paysans. Dans les campagnes de Naples, c'est le napolitain, le dialecte le plus rude qu'il y ait en Italie, et que comprennent seuls les pauvres lazzaronis, qui sert de véhicule à ces orateurs habiles et pieux pour communiquer au peuple ignorant les divines vérités. Dans la Calabre et à Venise, ce n'est jamais en pur italien, c'est en calabrois, dialecte formé de celui des colonies grecques qui habitèrent la Campanie, c'est en vénitien, langage encore plus doux, que sont articulés

respectivement tous les prônes, toutes les exhortations du prédicateur.

Vous savez, Monsieur le Comte, que l'idiome de l'antique Latium et celui de l'Italie moderne réunissent à un tel point tous les caractères de l'identité, que l'académie renommée *della Crusca*, qui possède en Italie la même autorité que l'Académie française en France, vient d'accorder le droit de bourgeoisie à tous les mots latins, pourvu que la désinence les naturalise. Vous savez, de plus, que Muratori, Boccace et Pétrarque, non-seulement appellent l'idiome italien *le latin vulgaire*, mais qu'ils prétendent aussi qu'il était, à quelque différence près, le langage populaire des anciens Romains. J'en appelle enfin au prologue de la lettre actuelle; le père jésuite Tornielli, homme d'une grande réputation dans les lettres, a voulu prouver par ces vers que l'italien et le latin ne sont qu'une même langue, et il a complétement réussi. Dans ce petit poëme, il n'est pas une tournure, par une phrase, pas un mot, qui n'appartiennent indifféremment à l'un ou à l'autre idiome; au point qu'en Italie plus d'une femme pieuse, plus d'un jeune écolier, s'en servent dans leurs prières, croyant prononcer une hymne en italien : elle est adressée à la mère bienheureuse du Sauveur du monde, dont les matelots invoquent l'assistance à l'heure du péril. Quoi qu'il

en puisse être, l'analogie entre l'une et l'autre langue du Latium est si frappante, que, lorsque quelquefois on prononçait des discours latins dans les églises de Florence et de Rome, j'ai vu des dames de qualité, et même des femmes de la classe la moins relevée, comprendre presque entièrement l'orateur et faire une analyse plus ou moins exacte de sa harangue.

Qu'importe donc, Milord, je vous le demande, que les litanies, les antiennes, les répons, contenus dans le Bréviaire romain, et qui, traduits fidèlement en anglais, ont été conservés dans la liturgie anglicane, soient lus suivant les formes usitées dans votre Église, sous les voûtes gothiques des temples d'York et de Cantorbéry, ou qu'ils soient chantés dans les nobles et immortels accents du siècle d'Auguste, avec toute la pompe des cérémonies romaines ou du rit Ambroisien, sous le dôme magnifique de Saint-Pierre ou dans l'antique cathédrale de Milan? C'est toujours et partout la même voix suppliante, élevée par la souffrante humanité jusqu'au pied du trône éternel du Monarque suprême... C'est toujours et partout également la nouvelle joyeuse du salut; *c'est le cri de l'âme*, qui n'en monte pas moins vers le ciel du fond de nos abîmes, soit qu'il soit articulé dans nos dialectes imparfaits, variables et familiers, soit qu'il soit chanté dans le plus bel idiome de la terre.

du service divin faite dans une langue étrangère; je passerai dans ma prochaine lettre à une plus grave objection.

Agréez mes salutations les plus sincères.

ADHÉMAR.

» langue énergique commande encore dans les livres » de ceux qui la parlèrent. C'est la langue des conqué- » rants romains et celle des missionnaires de l'Eglise » romaine : les premiers s'en servirent pour asservir; » les seconds, pour éclairer, pour rassainir et sauver. » Elle s'est fait entendre aux Indes, à la Chine, au Ja- » pon. Elle a spiritualisé les idiomes grossiers de l'Eu- » rope. Tous les monuments parlent latin. Seule de » toutes les langues, étant ressuscitée, comme celui » qu'elle célèbre, elle ne meurt plus.

» Les protestants n'ont que la prédication en langue » vulgaire : à quoi leur servirait le langage universel? » Leurs opinions varient incessamment; et quant au » sacrifice, qui est seul le véritable culte, ils ne l'ont » pas.

» Fénelon disait qu'il aimerait mieux faire apprendre » le latin aux dames pour lire l'office divin, que la lan- » gue italienne pour lire des poésies amoureuses. — » D'ailleurs on a pourvu aux besoins des ignorants par » des traductions de toutes les prières, où le sens et les » mots sont fidèlement représentés.

» Enfin l'on peut assurer que toute langue chan- » geante, ce qui est vrai des langues vivantes, convient » peu à une religion immuable. La corruption des mœurs » gâte les mots pour se divertir; et, sous tous les rap- » ports imaginables, on peut assurer que la langue re- » ligieuse doit être mise hors du domaine de l'homme.»

LETTRE VI.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Savoie,
le 20 décembre 1816.

EUSÈBE D'ADHÉMAR au comte DE MORELAND, à Oxford.

Quel pouvoir inconnu, malgré moi, m'intéresse?
C'est la religion! Oui, cette enchanteresse
Se plaît à nous unir d'un nœud mystérieux
A tous les monuments consacrés par les cieux.
Croix modeste, quel est ton ineffable empire!
Tes muettes leçons aux mortels semblent dire :
Un Dieu périt pour vous, n'oubliez point ses lois.
Ton aspect imprévu rendit plus d'une fois
La paix au repentir, des pleurs à la souffrance,
Au crime le remords, au malheur l'espérance.

SOUMET.

Il est, dites-vous, Milord, un obstacle insurmontable qu'aucun protestant ne saurait franchir, ces images, ces crucifix, ces statues qui s'offrent de toutes parts dans les temples de l'Église universelle..... N'achevez pas, mon cher Moreland, je comprends votre méprise ; elle appartient à toutes les communions qui se sont séparées de l'unité, et M. de La Chapelle l'a bien longtemps partagée. Vous pensez que les ouvrages de l'art exposés dans les églises sont un signe de superstition,

que Dieu a condamné d'une manière expresse ; et voici quelle fut la cause de leur erreur. Le zèle irréfléchi de quelques adhérents fougueux de la réforme se méprit à la fois sur le but et le sens du second commandement, que nous ne regardons que comme la suite et le développement du premier : ils ne virent donc dans les chefs-d'œuvre que la religion fit produire aux artistes sur les objets les plus élevés, les plus nobles et les plus édifiants, que *des emblèmes d'idolâtrie*.

Dans les accès d'un enthousiasme furieux, Carlostadt, disciple de Luther, ordonna de détruire toutes les figures saintes, toutes les représentations qui ornaient l'église de Wittenberg. Ces traits de vandalisme et d'une aveugle brutalité, qui se sont naguère renouvelés en France, non-seulement firent aux beaux-arts, au goût, aux talents, un tort irréparable, mais ils privèrent encore le peuple d'un genre d'instruction qui n'est pas moins propre à le porter à la piété et à la vertu que la parole des ministres.

Il y a plus, Milord : des hommes éclairés, des femmes pieuses et distinguées par leur esprit autant que par leur rang élevé, regrettèrent vivement la présence de ces objets religieux et sensibles propres à rappeler au souvenir ces faits merveilleux, ces prodiges d'amour et de miséricorde que Dieu fit autrefois en faveur des mortels.

La sensibilité émue profondément réveille la pensée, bannit les distractions, rappelle à son intérieur l'âme trop fortement préoccupée par les soucis et les inquiétudes de la vie ; le sentiment fait l'essentiel de la piété ; et, à cet égard, les personnes les plus sages et les plus instruites appartiennent au vulgaire. On a dit, bien justement, que toute assemblée nombreuse, ne fût-elle composée que d'hommes instruits, devient peuple ; tant il est vrai que les sens de l'ouïe et de la vue, frappés par des sons harmonieux, par la peinture ravissante d'objets spirituels et invisibles, réagissent sur le cœur, raniment la foi, la confiance dans les miséricordes infinies, et l'amour divin que tant de passions rivales cherchent à éteindre.

Luther voulait conserver aux temples leur majesté ; sitôt qu'il eut appris leur dévastation, il en fut sensiblement affligé ; et, jugeant que ses aveugles sectateurs, comme il arrive toujours dans les révolutions, avaient été plus loin qu'il ne convenait, il sortit enfin de l'asile profond où il se tenait caché ; mais en vain courut-il suspendre du moins, s'il ne pouvait plus les empêcher, ces odieuses destructions, dignes des siècles de barbarie ; hélas! il était trop tard ; l'influence du fanatisme populaire est si contagieuse, elle se répand avec tant de rapidité, il est si facile aux ignorants de détruire, que les images des saints, des martyrs, un

grand nombre de tableaux historiques et religieux, eurent le sort de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, et que des *Omar* nouveaux anéantirent, non comme inutiles, suivant l'expression de l'imbécile calife, mais comme dangereux, comme profanes, les plus estimables dons que les pinceaux et le ciseau d'artistes habiles eussent faits à la société.

Alors tombèrent sous le tranchant de la hache les vénérables portraits des apôtres et de leurs successeurs; alors furent livrées aux flammes dévastatrices la touchante représentation des événements rapportés dans l'histoire sacrée des patriarches ; celle de ces grands miracles de charité, des souffrances, de la sanglante mort et de la résurrection de notre divin Sauveur; celle enfin des plus beaux sujets de la morale chrétienne.

Cependant les scènes orageuses de Wittenberg se répétèrent dans toutes les autres villes de la réforme avec cette fureur, avec cette démence et ces ravages qu'occasionne presque toujours la lutte violente de partis opposés. Les disciples ardents du réformateur outrèrent sa doctrine; toute la prudence de Luther, qui jugeait que les images devaient être tolérées dans les temples, comme il paraît d'après sa conduite et ses écrits, ne put empêcher que les tableaux religieux ne fussent bannis en grande partie des églises réformées.

Néanmoins beaucoup de consistoires en Suède, ainsi que plusieurs autres dans le nord de l'Allemagne, ont conservé ces symboles représentatifs; et j'en ai pour preuve le témoignage d'un prélat que j'ai toujours révéré ; je veux parler de l'évêque de Nantes, le célèbre Duvoisin. « Forcé d'é-
» migrer en 1794, pour me soustraire à la persé-
» cution qui désolait l'Église, comme je désirais
» faire mes dévotions, me dit-il, j'entrai un jour
» dans le premier temple qui m'offrait les emblè-
» mes de la catholicité ; j'y fis mes prières, pro-
» sterné devant la croix, environné des saintes
» images, au pied de l'autel où étaient allumés les
» candélabres et où brûlait l'encens ; et je ne sus
» que le temple où j'avais invoqué appartenait
» à Luther qu'au sortir de l'église, quand le per-
» sonnage qui m'avait accompagné, sans se met-
» tre en peine de ma méprise, me la fit aper-
» cevoir un peu tard. »

Ajouterai-je, Milord, qu'il est peu de ministres calvinistes, à Berne, à Bâle ou dans le Haut-Rhin, qui n'aient un crucifix d'ivoire, d'ébène ou d'un métal précieux, dans leur oratoire domestique, auprès duquel ils font leurs dévotions? C'est, du moins, ce que je puis assurer avec certitude de plusieurs d'entre eux, pour en avoir été le témoin oculaire.

Ici, permettez, Monsieur le Comte, que je tire

une conséquence directe de ces allégations. Si Luther lui-même pensait que les plus distingués des beaux-arts, la peinture et la sculpture, peuvent s'associer utilement aux idées religieuses; s'il a blâmé expressément les Carlostadiens, ces furibonds iconoclastes, dont il finit par se séparer; si des écrivains judicieux de l'Eglise anglicane, et dernièrement le sage Roscoe, ont exprimé le regret de ne plus voir les nobles chefs-d'œuvre des artistes employés à de pieuses fins; s'ils ne pensent pas que l'on doive exclure les tableaux religieux des lieux augustes réservés à l'exercice du culte, c'est très-certainement parce qu'ils les regardent comme de puissants moyens d'honorer davantage la Divinité; c'est tout au moins parce qu'ils croient que les images sacrées ne sont nullement interdites par elle; c'est, Milord, je le dirai franchement, c'est parce que ces illustres écrivains de l'Eglise anglicane, ainsi que le réformateur qui les précéda, rapportèrent la défense formelle et comminatoire qui suit le premier commandement, aux simulacres criminels de l'idolâtrie; c'est enfin parce qu'ils étaient convaincus, comme je le suis moi-même, que cette formidable prohibition concerne uniquement les images des faux dieux, devant lesquelles se prosternaient les Amalécites, les Cananéens, les habitants corrompus de la Chaldée et de la Phénicie.

Là, chez les peuples philistins, c'était le hideux Dagon, qui se brisa devant l'arche sainte; là se voyait Moloch, encore plus affreux, devant la statue monstrueuse duquel, dans les vallées de la Géhenne et de Tophet, les Israélites, pervertis et idolâtres, immolèrent tant de fois leurs enfants; là s'adoraient les simulacres de Baal ou du Soleil, d'Astarté ou de la Lune, enfin de toute l'armée des cieux, c'est-à-dire des étoiles objets du culte insensé d'Achab et de Jézabel.

Ici s'élevaient les idoles brutales de l'Égypte : le bœuf Apis, honoré par ce peuple agriculteur, représenté ensuite dans le désert et à Samarie sous la forme du veau d'or, ainsi que sous celle des deux taureaux du même métal, devant lesquels Jéroboam fit prosterner les dix tribus révoltées.

Ailleurs, chez les Syriens, dans la Cyrénaïque, et, plus tard, à Naples, au pied du Vésuve, c'était Sérapis ou Pluton, monarque des régions ténébreuses; c'était Osiris, autrement dit *Thammuz* ou *Adonis*, dont les dames de Judée, devenues infidèles, déploraient annuellement la mort avec des cris lamentables, des sanglots et des gémissements.

Plus loin étaient adorés, dans les temples, des reptiles venimeux : l'effroyable crocodile, servi par les prêtres de la Thébaïde; des esprits infernaux sous des formes diaboliques, Belphégor,

Bélial, Béelzébub, et d'autres simulacres exécrables, qu'Ezéchiel vit passer sous ses yeux contre les murailles du sanctuaire, tandis que le pontife qui avait abandonné la cause du vrai Dieu offrait à ces abominables idoles un sacrilége encens, comme le saint prophète le rapporte nommément au chapitre VIII de son livre.

Tels sont, Milord, tels sont les objets d'un culte coupable, d'autant plus sévèrement proscrit, qu'il ne rendait pas seulement à d'autres qu'à Dieu les honneurs suprêmes, mais qu'il corrompait entièrement les mœurs; qu'il ne s'accomplissait que par de criminels sacrifices, contraires à la vertu, à l'innocence, à l'humanité, comme Horace et Juvénal nous le font assez comprendre en décrivant la turpitude des fêtes de Cotytto.

Mais de ce que le Dieu infiniment saint voulut préserver les Juifs de ce culte abominable auquel, à l'exemple des nations voisines, ils n'étaient que trop enclins, de ce qu'il prohiba formellement ces horribles représentations, devons-nous conclure, avec les barbares Musulmans, qu'il ait eu l'intention de défendre à l'incomparable Raphaël, aux Carrache, au Guide et à Michel Ange, de nous édifier par les pieuses et nobles conceptions que retrace leur pinceau? Pouvons-nous croire que le Créateur infiniment sage, qui doua quelques mortels d'admirables talents pour imiter cette

belle nature où brillent, comme à l'œil, ses adorables perfections, nous ait spécialement refusé, dans les justes hommages que nous venons lui offrir, l'exercice de ces précieuses facultés qui nous rendent sa présence plus sensible, *qui nous la font toucher comme de la main*, suivant l'expression de saint Luc? Non, Monsieur le Comte, ni vous ni moi ne saurions nous le persuader; et, puisque l'Eternel avait voulu que des *formes angéliques* fissent le plus bel ornement du *lieu très-saint*, et certes il n'aurait pas tenté les Israélites, il n'a pu vouloir nous interdire, à nous qui devons être ses imitateurs, de graver, de peindre, de sculpter, pour nos temples, les mêmes objets.

Enfin, lorsque le Seigneur du ciel et de la terre enjoignit aux Hébreux, sur le mont Sinaï, *de ne se faire aucune image taillée*, est-il raisonnable de supposer qu'il eût alors en vue les saints, les martyrs, les apôtres et la bienheureuse Vierge, qui n'existaient point encore ici-bas, et qui sont postérieurs à Moïse de plus de quinze cents ans? Et, quant à lui-même, le Verbe éternel n'ayant point encore pris notre faible humanité, ni revêtu la forme qui nous est propre, il est évident qu'on ne pouvait alors se faire de sa personne divine aucune représentation, quelle qu'elle fût, ainsi qu'il le dit lui-même : *Quelle ressemblance me donneriez-vous?*

quefois plus d'effet dans l'âme que le discours prononcé par le plus éloquent des orateurs, l'Église chrétienne n'emploiera-t-elle pas avec avantage ce moyen de rendre son service aussi aimable, aussi attrayant qu'il est possible, et de *sensibiliser* les objets invisibles de la foi?

D'ailleurs, quel plus bel usage pouvons-nous faire de la noble faculté de produire des chefs-d'œuvre qu'en la consacrant à la gloire de l'auteur d'un si grand bienfait? Certes, Milord, l'homme, pauvre par lui-même, s'enrichit de tout ce qu'il donne à son Créateur; il s'appauvrit de tout ce qu'il lui refuse; et s'il offre en tribut d'admiration à celui qui est sa cause première et sa fin dernière, les dons précieux qu'il a reçus de lui, l'esprit, les lumières, le génie et les beaux-arts, il les perfectionne davantage; il agrandit encore ses conceptions; il se rend plus digne de mériter de nouvelles grâces, parce qu'il a glorifié par cette légitime offrande de ses talents le Dieu dont ils émanent.

Je croyais avoir épuisé cet intéressant sujet; mais il m'entraîne,.... il me montre, au delà, de grands motifs à développer : il me conduit à prouver une vérité bien importante, c'est que le culte public exige l'emploi des moyens sensibles et matériels, c'est que l'esprit céleste du christianisme, si simple et si pur, doit, en quelque sorte,

se *corporiser* afin de nous atteindre. Je ne saurais néanmoins suffire aujourd'hui à ce travail; mes yeux se fatiguent et se refusent à diriger ma main : je reprendrai cette tâche agréable à la poste prochaine. En attendant, recevez, Milord, mes affectueuses salutations.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

LETTRE VII.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Savoie,
le 22 décembre 1816.

Dom EUSÈBE D'ADHÉMAR à lord ÉDOUARD CLINTON, comte DE MORELAND, à Oxford.

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré :
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques ;
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.
Dieu descend et revient habiter parmi nous :
Terre, frémis d'allégresse et de crainte ;
Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous.

RACINE, *Esther*.

C'est par ces vers enchanteurs du plus parfait de nos poëtes que j'introduis mes observations sur la grandeur et la dignité du culte romain ; les sublimes images de Racine me prêteront leurs traits et leurs couleurs pour vous dépeindre la splendeur primitive et la touchante beauté du service consacré à l'Éternel dans la reine des cités.

Je commencerai par remarquer que depuis le temple de Salomon jusqu'à celui de Saint-Pierre,

et depuis les apôtres jusqu'à leurs successeurs actuels, toutes nos institutions religieuses sont revêtues de formes extérieures qui correspondent à nos sens, qui les ennoblissent, et qui se marient à nos affections. Composés que nous sommes d'un corps et d'un esprit, nous ne pouvons librement déployer l'exercice de notre pensée, nous élever à la contemplation d'objets spirituels, qu'à l'aide de moyens qui aient une consistance matérielle. S'il est vrai que notre âme, contenue et comme entravée par les organes corporels à qui elle communique son empreinte, ne saurait sans leur secours manifester ses perceptions, il est aussi vrai qu'elle ne peut recevoir auprès des autels des impressions profondes, et qu'elle ne parvient à être émue salutairement par les divers actes de la religion, qu'autant que ces actes prennent une forme physique et sensible, qu'autant que les choses invisibles de Dieu peuvent se *corporiser*.

Les voies admirables de la Divinité ne sont pas toujours imperceptibles; elles se découvrent à l'œil attentif, dans les rites majestueux qu'elle a prescrits à ses adorateurs; et ce n'est jamais sans attirer vivement les âmes les plus glacées, sans ranimer en elles l'instinct divin, sans les rappeler au souvenir de leur noble origine, que les ministres fidèles du Seigneur, même en la présence des incrédules, s'acquittent des fonctions extérieures

du culte sacré. Dans ce que ces derniers se plaisent à nommer la religion des cérémonies, je reconnais surtout visiblement les vestiges adorables de l'Etre infini, qui est *amour*. Il sait que *l'âme est proprement ce qui, en nous, a besoin de Dieu*, et, comme il l'a créée pour être heureuse, comme notre félicité est entrée dans son plan éternel, il s'est proportionné à notre mesure, afin non-seulement *de n'être pas loin de chacun de nous*, mais encore *d'être plus près de nous que nous-mêmes ;* et, se rapprochant de notre cœur, sous les formes d'un culte mystérieux, à la fois spirituel et visible, il nous crée de nouveau par son esprit, il nous rend participants de la nature divine, et fait arriver au-dedans de nous *le règne de Dieu*, que, dans l'Oraison dominicale, il veut que nous demandions chaque jour.

En effet, l'homme devenu terre, l'homme animal, ne pouvait plus entendre celui qui est la vie et la vérité ; il ne pouvait plus voir celui qui habite encore pour nous dans une lumière inaccessible. Mais y aurait-il rien d'impossible à la charité? Comme aucun objet ne peut entrer dans notre intelligence, qu'il n'ait traversé préalablement un ordre sensible ; sous l'apparence consacrée des éléments, la parole créatrice descend jusqu'à nous, elle ranime notre argile, elle nous donne un cœur pour l'aimer : nous devenons ainsi de

nouvelles créatures, nous renaissons au bonheur.

Mais vous ne l'ignorez pas, Monsieur le Comte, pour obtenir une si heureuse fin, il s'agit de vaincre la volonté; et il est peu de personnes, surtout à l'aurore ou au midi de la vie, qui se souviennent de leur Créateur : il en est bien peu qui veuillent entendre la voix de cet esprit souverain qui les appelle dans les solitudes de leur âme, et qui leur crie, comme autrefois au premier Adam : *O homme, où es-tu?* La plupart, éblouies par les prestiges d'une philosophie mensongère, par les illusions des sens et de l'imagination, se promènent *parmi ce qui n'a que l'apparence;* elles prêtent l'oreille à la voix séduisante des passions, de la volupté, de l'avarice, de l'ambition et de la gloire du monde; elles marchent, conduites par la vanité de leurs désirs et par l'incrédulité, dans la voie large et spacieuse qui mène à la perdition.

C'est pour prévenir leur ruine éternelle, c'est pour les rappeler à leur intérieur, que l'Eglise chrétienne emploie tout ce que les beaux-arts ont de plus parfait; c'est pour opposer un contrepoids à des charmes perfides et corrupteurs, qu'elle ajoute à la voix éloquente des prédicateurs et des missionnaires les sons mélodieux de la lyre du prophète-roi, les accents sévères et plaintifs de la musique sacrée, ainsi que les nobles composi-

tions du Poussin, de Michel-Ange et de Raphaël.

Et ne vous étonnez pas, mon cher Comte, que la sainte religion adopte les tableaux religieux pour représenter aux yeux et à l'esprit de l'homme du monde les divines vérités. Qui ne sait que le langage et les livres ne sont que des images qui servent de véhicule ou de réflecteur pour nous transmettre, par les organes de l'ouïe et de la vue, les opinions et les sentiments? On a dit qu'il n'y a que le géomètre et le sot qui parlent sans figures. Eh bien, s'il est incontestablement vrai que les lettres et les mots écrits ne sont que la *peinture* de nos idées; s'il est certain que les sons articulés de la voix ne sont que le *tableau* de nos sentiments, sans le secours desquels nous ne pourrions communiquer les uns avec les autres, pourquoi nous refuser tout moyen de nous entretenir avec le ciel? pourquoi fermer aux mortels qui veulent s'élever jusqu'à Dieu, une voie infiniment plus prompte, plus sûre, et non moins agréable, que le langage persuasif d'un éloquent orateur, ou la lecture du meilleur des livres? pourquoi, en un mot, bannir des temples du Seigneur tous les grands miracles des anciens jours, les images sacrées qui retracent à l'esprit les objets invisibles et merveilleux de la foi, la présence de l'Homme-Dieu, venu pour sauver la terre? Oui, Milord,

les chefs-d'œuvre de la sculpture et les tableaux religieux sont un langage muet, touchant et rapide, qui ne parle pas moins à notre cœur que les livres et les sons articulés qui viennent nous transmettre la pensée et les opinions de nos semblables, mais avec bien plus de lenteur, plus de fatigue et plus de difficulté.

Relisez attentivement, sous ce rapport, l'histoire ecclésiastique : vous y verrez, Milord, que l'habitude d'honorer les traits vénérables des martyrs, les statues des saints personnages, avait été, dès les premiers temps, contractée chez tous les peuples chrétiens ; qu'elle était regardée alors, ou comme une disposition pieuse, ou comme un moyen d'édification, ou tout au moins comme une chose arbitraire. Mais ce fut dans l'Occident surtout que les tableaux de l'histoire sainte furent d'un admirable secours pour inspirer de la dévotion à des hommes barbares, qui n'avaient point appris à penser, et qui étaient même si peu instruits, qu'ils ne savaient pas lire. Certes, sans l'impéritie de Léon l'Isaurien, empereur d'Orient, qui s'avisa de défendre à ceux qui professaien les beaux-arts, d'exposer aux yeux aucune peinture sacrée, d'élever aucun monument à la gloire de la religion ; sans cette interdiction, aussi impolitique qu'elle était nuisible aux progrès de la piété, et qui occasionna les fureurs sanglantes des

iconoclastes ou briseurs d'images, jamais une question aussi oiseuse n'aurait occupé les esprits et déchiré le sein de l'Eglise.

A cette occasion, Monsieur le Comte, je ne puis m'empêcher de vous faire connaître l'heureux effet que produisit un tableau : je ne parlerai que d'un seul, ayant réservé la description d'autres chefs-d'œuvre de ce genre pour les *Soirées napolitaines*. On voit dans celui-ci le pape Léon, personnage sublime donné par l'histoire. Ce pontife pieux, porté sur un brancard, et précédé du signe auguste de la foi chrétienne, somme, au nom de Dieu, le féroce Attila de ne point entrer dans la ville éternelle. Soit que ce conquérant sanguinaire fût frappé de la ressemblance qu'il crut trouver entre le visage respectable du souverain pontife et les traits de l'apôtre S. Pierre, représenté dans un tableau placé sur l'un des nombreux autels qu'il avait renversés ; soit, comme d'autres le rapportent, que ce pape lui eût apparu en songe avec ses ornements apostoliques et pontificaux, le roi des Huns fut interdit à son approche ; il crut voir dans le ciel S. Pierre lui-même, qui, d'un regard menaçant, l'épée nue, lui défendait d'avancer. Ce guerrier, jusqu'alors invincible, et qui, dans son orgueil, se faisait appeler *le fléau de Dieu*, ressent tout à coup une terreur religieuse que son âme n'avait jamais éprouvée. Tandis qu'une douce sé-

rénité et le plus grand calme règnent sur la figure du saint vieillard, qui se confie en la protection du Seigneur, le monarque farouche baisse les yeux devant les cheveux blancs de cet homme auguste et vénérable, il recule à l'aspect des faibles remparts de la métropole de l'univers, et Rome est sauvée. Cette scène, où contrastent l'audace guerrière d'Attila et la pieuse humilité, l'inébranlable confiance du souverain pontife, est le sujet d'un admirable tableau de Raphaël. Qui ne sent combien l'événement mémorable qu'il retrace, et qui suppose nécessairement l'intervention miraculeuse du ciel, est propre à réveiller des sentiments d'espérance, de foi et de piété, dans l'âme de ceux qui contemplent cette production merveilleuse de l'art de peindre, rappelé à sa véritable destination ?

Prenez-y garde néanmoins, Monsieur le Comte : si je loue si vivement les sculpteurs et les peintres d'avoir employé leurs talents à la gloire de Dieu, d'avoir par leur habile ciseau rendu la vie aux confesseurs de la foi, d'avoir reproduit sous leur pinceau créateur les merveilles de l'histoire sainte, n'allez pas supposer que je regarde ces nobles accessoires comme l'essentiel de la religion; non, certes : c'est la croyance aux saintes vérités, c'est la doctrine évangélique, c'est l'exercice de toutes les vertus, qui constituent chez nous,

indépendamment des pratiques religieuses, la foi du catholique romain. Dès les temps apostoliques, l'Eglise universelle a posé des principes évidents, fixes, invariables, comme des phares brillants au milieu de l'obscurité des siècles; ces dogmes fondamentaux sont, pour ceux qui cheminent dans la carrière du salut, comme des jalons qui ne leur permettent pas de s'égarer : ce sont les points cardinaux de la pensée. En les suivant, il est impossible de s'écarter de la route de la vérité. Ceux-là seuls qui s'en éloignent peuvent dévier du droit chemin, et finissent par se perdre dans un dédale de conjectures.

Mais, pour perpétuer de siècle en siècle cette unité précieuse de la foi, il a fallu des formes conservatrices, des cérémonies déterminées, une discipline sévère, un rituel constamment observé, propres à rendre la piété plus sensible, à inspirer un profond recueillement au pied des autels, à exprimer la dignité des choses sacrées. Naguère quelques évêques italiens me disaient que le trop indulgent Ganganelli (1) avait trop méconnu la puissance des cérémonies; qu'il avait laissé pratiquer négligemment certains rites extérieurs, et qu'il en était résulté dans la discipline un relâchement plus ou moins fâcheux, toujours nuisible

(1) Clément XIV.

sous tous les rapports : tant il est vrai que les fidèles ne sauraient être des observateurs trop scrupuleux des rites consacrés, et que, bien que le peuple puisse avoir perdu la signification de quelques cérémonies anciennes et symboliques, il n'en est cependant aucune qu'il ne doive respecter; tant il est vrai encore que l'adorateur de Dieu mettra toujours aux pratiques extérieures de l'Église une grande importance, les regardant comme les appuis du culte intérieur, comme les supports indispensables de ce grand édifice, dont l'erreur, l'esprit d'indépendance et d'infidélité saperaient bientôt les augustes fondements, si la sévérité de la discipline, si des actes journaliers de dévotion, animés par tout ce que la majesté du culte le plus imposant peut avoir de sensible, de propre à intéresser les yeux, l'oreille et le cœur, ne soutenaient cet édifice divin, et ne l'empêchaient de tomber en ruine.

J'atteste ici, Milord, relativement à tout ce que je dis sur la nécessité des cérémonies en matière d'édification, les milliers de protestants, presque tous Anglais, qui se trouvaient avec moi, il y a quelques années, aux solennités de Pâques. Jamais, me disaient-ils, des spectateurs réunis de toutes les nations, pris dans tous les ordres de la société et dans les deux sexes, n'ont été plus vivement émus; jamais aussi aucune cérémonie reli-

gieuse n'a *été* plus propre à frapper les sens, à remuer l'âme, à imposer à l'esprit le plus indépendant, que celle où le souverain pontife, élevant les mains au ciel, ouvrant les bras vers le peuple qui priait et adorait en silence, invoqua le Très-Haut avec tant de ferveur et d'humilité en faveur de Rome et de l'univers, prononçant à haute voix cette énergique et ancienne prière, *urbi et orbi;* donnant ensuite la bénédiction, du haut du balcon de l'église de Saint-Pierre, à la multitude immense qui remplissait cette spacieuse et magnifique enceinte. Le pape laissa, même dans les cœurs les plus indifférents, les plus prévenus d'opinions défavorables au culte catholique, une impression profonde de piété, une émotion douce et religieuse, et une telle admiration pour un culte si majestueux, qu'il n'y avait pas jusqu'aux penseurs libres, ou prétendus esprits forts, qui ne dissent alors, comme disait autrefois Hérode à S. Paul : *Tu me persuaderais presque d'être chrétien*

Tel fut, Monsieur le Comte, dans cet anniversaire solennel, tel sera toujours l'heureux résultat des cérémonies saintes, pratiquées dans leur touchante simplicité, avec l'esprit de confiance, de soumission et d'humilité, qui les rend efficaces. Pour vous convaincre de la vérité de cette assertion, relisez l'histoire des trois derniers siècles de

l'Eglise : vous reconnaîtrez alors la cause déplorable du démembrement qui a déchiré son sein; vous verrez l'esprit d'indépendance et d'innovation détruire les formes conservatrices, supprimer le rituel sacré, briser les images saintes, imposer silence aux instruments harmonieux et à la voix des lévites qui chantaient les louanges du Seigneur, abolir enfin les cérémonies spirituelles dont l'institution remontait aux premiers siècles du christianisme.

Alors s'ouvrirent pour les tribus séparées deux abîmes, l'un et l'autre également terribles : alors s'élevèrent aussi deux écueils perfides contre lesquels elles heurtèrent; et chaque jour voit les naufrages se multiplier. — D'un côté, plusieurs sectes soi-disant chrétiennes, à force d'avoir voulu simplifier la religion, sont devenues déistes; ce qui veut dire, *des athées déguisés*. Jésus Christ est la vie et la lumière du monde, nul ne vient au Père que par lui. Mais *l'esprit raisonneur* ou philosophique, introduit dans le domaine sacré de la foi, *y a pris poste*, non pour *attester*, mais pour *protester*; il s'est ouvert dès lors une carrière immense, illimitée, au scepticisme, au doute, à l'irréligion. — D'un autre côté, des sectaires plus modestes, des hommes contemplatifs, les Piétistes, les Quakers ou les Trembleurs; des puritains rigides, sous les diverses dénominations d'*Illuminés*,

d'*Anabaptistes*, de *frères Moraves* et de *Méthodistes*, prirent le chemin qui conduit à la mysticité : quelques-uns d'entre eux, oubliant que l'homme est composé d'un corps et d'une âme, crurent pouvoir se passer des sens, et renoncèrent au culte extérieur et visible ; et maintenant les Quakers n'ont plus de temples, plus d'autels, plus de prêtres, plus de sacrements, ni aucun service liturgique ; et, contre la défense expresse de S. Paul, les femmes exercent parmi eux la prédication.

Triste mais inévitable conséquence du refus de se soumettre à l'autorité des conciles universels ; de l'imprudence de se séparer de la grande société spirituelle, de l'Eglise du Seigneur, seul juge infaillible des doctrines religieuses ; de la témérité de se soustraire à ses lois, à ses interprètes, à l'enseignement invariable et perpétuel des pasteurs, qui, tels que des pilotes habiles, sont établis par leur chef suprême pour diriger le vaisseau de son Eglise sainte entre les abîmes et les écueils qui menacent de le submerger !

Quel est donc le moyen de réparer tant de pertes ; de conserver, du moins, purs, irrépréhensibles et fidèles, ceux que l'orgueil et l'esprit de révolte n'ont point corrompus ; de les affermir dans leur croyance ; de les empêcher enfin de faire naufrage, quant à la foi ? Il n'en est point d'autre que l'ob-

servation exacte des lois de l'Église, des cérémonies saintes et des pratiques de piété, dont l'oubli funeste a causé tant de ruines. Non, il n'est pas d'autre moyen de réédifier le temple du Seigneur, que l'exercice journalier et solennel du culte public, célébré dans tous les siècles du christianisme, avant le schisme de Luther et de Calvin, d'une manière uniforme, et sans interruption.

Culte sévère! culte éternel! culte majestueux, et non indigne de la Divinité! Dans des temples d'une noble architecture s'offrent aux regards, avec un appareil aussi simple qu'imposant, tous les objets qui peuvent attirer la vénération, attendrir l'âme, émouvoir le cœur. Là, s'élèvent ces autels parés de sculptures angéliques, ces dais somptueux, ces coupoles aériennes, d'où paraissent descendre des esprits adorateurs et des formes glorieuses, dont le seul aspect imprime un saisissement religieux; au-dessous, je vois les images de ces hommes illustres, de ces confesseurs, de ces martyrs, dont la constance héroïque a su conquérir l'immortalité. Ici, surtout, s'offre à mes yeux la représentation du Seigneur lui-même, du Roi des rois : tantôt resplendissant, sur le mont Thabor, de tout l'éclat de la majesté divine; tantôt humilié, couronné d'épines, portant, au lieu du sceptre suprême, un fragile roseau, expirant pour le salut d'un monde coupable sur une sanglante

croix; tantôt brisant de sa main toute-puissante les barrières de la tombe, triomphant du péché, du sépulcre et de la mort, suivi de la multitude des âmes captives qu'il a rendues au bonheur, à l'innocence, à la vie éternelle. Non loin de lui, j'admire cet objet auguste et touchant dont aucun autre culte n'offre la pensée; placée près de Dieu, *celle que tous les siècles appelleront bienheureuse*, Marie, en un mot, cette vierge modèle de toutes les mères, prodige d'humilité, de pureté et d'amour, contemplation de toutes les âmes pieuses.

Partout enfin, dans les temples catholiques, se voient les nobles créations de cet art ami du beau idéal, riche conception d'une nature perfectionnée et qui se complaît uniquement dans le ciel : les chefs-d'œuvre de Paul Véronèse, du Dominiquin, du Guide, de Raphaël, des Carrache et de Salvator-Rosa, appendus dans les nefs, dans les chapelles et dans les sacristies, semblent les peupler d'êtres surnaturels, de myriades d'anges, d'esprits glorifiés, et de ces personnages vertueux de l'histoire sainte, avec lesquels nous sommes familiarisés dès nos premiers ans; tandis que les ravissantes mélodies de Cimarosa, les hymnes harmonieuses de Pergolèse et de Paësiello, font descendre le firmament sur la terre, et semblent inviter les faibles humains à y prendre place, même avant la mort.

Vous l'avouerai-je, Milord? les moments les plus heureux de ma vie et que je me rappelle toujours avec le plus de satisfaction, ce sont ceux où, solitaire, éprouvant un vide intérieur, lassé de moi-même et de la vanité des choses du monde, je me réfugiais dans un de ces asiles pieux, vers lequel la cloche des vêpres, dont le son était impatiemment attendu, dirigeait mes pas. Là, je perdais le souvenir de mes peines, je me réconciliais avec la vie et avec moi; j'oubliais les injustices que l'on m'avait faites; je souffrais patiemment ce que Dieu permet; je déplorais mes erreurs et celles de mes semblables; je n'avais plus d'ennemis : je sentais que Dieu m'avait pardonné à moi-même : il m'était si doux de pardonner, d'avoir quelque sacrifice à offrir à celui qui s'était lui-même immolé pour moi! Mais comment s'opéra cette révolution soudaine de mes pensées? Naguère encore je me sentais travaillé de mes passions, mécontent des autres, à charge à moi-même... ; et tout à coup mon deuil est changé en joie, une lumière pure a dissipé l'épaisseur de mes ténèbres, et mes ennuis sont passés! C'est la vue de la croix resplendissante qui a opéré en moi ce prodige. Je voyais devant elle les fidèles prosternés : le soleil allait finir sa carrière et m'offrait l'image de ma fin; un autre soleil se levait sur mon âme, un soleil qui ne se couche jamais! Vous le dirai-je?

un soir surtout, que je priais dans un monastère de Naples (celui des Célestins), mon âme abattue et languissante se ranima aux accords d'une musique céleste et des cantiques sacrés. Une illusion ravissante fit cesser mes inquiétudes, et me laissa dans un saisissement de surprise et de bonheur, dont je ressens encore les profondes atteintes. Comme j'élevais mon cœur et mes yeux pour adorer celui dont la majesté remplissait la solitude du temple, je vis, ou je crus voir, chacune des épines qui formaient une couronne sanglante sur le front de l'Homme-Dieu, se changer en une étoile, en un astre étincelant de clartés éblouissantes, dont je ne pus soutenir l'éclat. En même temps il me sembla que j'entendais une voix d'amour et de miséricorde qui me parlait de pardon ; qui me disait que toutes mes offenses étaient mises en oubli ; que le fardeau énorme de mes péchés tombait de dessus mon âme, allait s'abîmer, se perdre à jamais sous cette croix au pied de laquelle je m'étais agenouillé. Dans aucun temps de ma vie je n'oublierai cet heureux effet de l'invocation. En consacrant à l'auteur adorable de mon être les prémices et la fin du jour, je m'efforce de renouveler en moi les impressions consolantes que j'ai reçues dans cet acte propice de dévotion.

Ainsi, Milord, le feu de l'amour divin s'ali-

mente par le culte. C'est ainsi que, par les pratiques habituelles de la religion, les flammes presque mourantes de la piété se rallument et s'accroissent; tandis qu'elles s'éteignent entièrement, si l'on cesse d'invoquer, et dans la retraite, et près des autels. Je puis vous certifier, d'après des témoignages sincères et confidentiels, que des âmes fidèles, bien plus favorisées que moi, éprouvent quelquefois, en s'approchant de Dieu par l'oraison, ces ravissements extatiques que chantait sur sa lyre le prophète-roi; qu'elles puisent dans cette source divine ces délices pures que ne peuvent point goûter les cœurs indifférents, insatiables d'or, altérés des jouissances du luxe, ou brûlant de la soif des voluptés. Croiriez-vous, Milord, que j'exagère? Seriez-vous étonné des inexprimables consolations qui se trouvent dans les exercices spirituels? l'Écriture sainte en confirme la réalité : elle nous dit expressément que *le cœur du juste est un festin continuel;* elle nous le représente comme s'élançant par la pensée dans un meilleur monde, et prenant d'avance sa place dans l'assemblée des saints qui sont parvenus à la perfection.

Mais pour finir cette lettre, peut-être trop longue, par le même sujet qui en fait le commencement, je dois vous assurer que ce que je vous ai rapporté de tel monastère ou de tel temple de

l'Église catholique, peut s'appliquer à tous les lieux consacrés à l'édification; et qu'il n'est pas jusqu'aux plus simples oratoires, aux chapelles et aux nombreux couvents, qui, toujours ouverts à la prière, et décorés de tableaux édifiants, ne rivalisent d'efforts avec la métropole, avec les grandes cités de Venise, de Florence et de Milan, pour encourager l'esprit de dévotion, pour captiver toutes les puissances de l'âme, pour parler aux affligés de confiance et d'espoir (1).

J'ajouterai, pour conclure, comme je me l'étais

---

(1) Le sage Horace a eu raison de dire :

Ut pictura poësis erit.

Les vers et les tableaux ont de la ressemblance.

C'est la profondeur des conceptions, c'est l'âme divine, qui placent au même rang Racine et Raphaël. L'un et l'autre excitent au plus haut degré cette sensibilité morale qui veut être satisfaite, et ils la dirigent vers le vrai beau. Tous deux agrandissent nos idées, forment notre goût et ennoblissent notre âme, à la vue d'une perfection que n'offre nulle part la simple nature; et l'on peut dire, en général, qu'*un beau tableau n'est autre chose qu'une belle poésie rendue sensible à l'œil.* Le même charme, ce charme magique et indéfinissable qui m'entraîne et me ravit à la lecture d'*Athalie* et d'*Esther*, pénètre aussi mon cœur des plus vives émotions religieuses, à la vue de la Vierge sainte, le plus touchant chef-d'œuvre de Raphaël. Quand je contemple dans la galerie de Florence *la Madonna della seg-*

proposé, en vous exposant l'utilité de la peinture et de la mélodie dans les édifices consacrés au culte, que la poésie, l'éloquence et les beaux-arts, *popularisés* par leur alliance étroite avec la religion, se divinisent, en quelque sorte, en servant à louer le Roi immortel, à lui porter l'humble hommage de sa créature; et de même que dans l'antique temple de Jérusalem (1), où retentissait, depuis l'apparition de l'aurore jusqu'au lever de

---

giola, je sens mon âme disposée à la prière, à l'amour paternel, au pardon des injures, à l'humilité. La tendresse de la meilleure des mères pour son divin fils me fait comprendre, lorsque je l'admire en silence, que la divinité a pu s'humaniser dans son sein; et l'attitude, les traits, les regards de Marie, dans ce tableau d'une exquise et inimitable perfection, respirent tant de simplicité, de noblesse, de grâce et d'amour, qu'ils m'offrent l'idéal de la beauté céleste.

(1) Le Colisée (anciennement *Colossi*, ainsi appelé de l'immensité colossale de sa structure) fut construit par les empereurs Vespasien et Titus, qui, trouvant la maison dorée de Néron trop magnifique, même pour les souverains du monde, la firent démolir, et de ses superbes et presque indestructibles matériaux composèrent un cirque ou amphithéâtre qui porte leur nom. Jamais la puissance ni l'art de l'homme ne présentèrent à l'œil étonné du voyageur un édifice plus propre à saisir de surprise et d'admiration : ses arcades, son vaste contour, ses voûtes et ses siéges s'élèvent dans les airs; vus au clair de lune dans une belle nuit, ils offrent une telle image de magnificence et de dévastation, de gran-

l'étoile du soir, la voix de l'harmonie, et où des chérubins d'or, prosternés sur le propitiatoire, adoraient et priaient, ainsi, de nos jours, la musique sacrée, la peinture et la sculpture, rehaussant la dignité du pontificat spirituel, emploient à l'envi leur innocente et sublime magie pour reconquérir au Très-Haut des cœurs infidèles, trop

---

deur et de ruine, que l'âme s'émeut et que l'imagination s'exalte à l'aspect de cette merveille des anciens jours. Telle est la solidité de sa masse, que l'on y grava cette inscription, qui subsiste encore : *Tant que le Colisée sera debout, on verra subsister la puissante Rome : quand le Colisée s'écroulera, Rome sera renversée ; et l'écroulement de cette souveraine cité sera le signal de la fin du monde et de la chute de l'univers.*

Cependant les riches propriétaires et les princes romains faisaient secrètement enlever un grand nombre de colonnes, des entablements, des corniches, de ce superbe monument : pour en prévenir l'entière démolition, le pape Benoît XIV, connaissant l'empire des idées religieuses, convertit en un sanctuaire chrétien ce monument de Rome païenne : alors, au milieu de cette arène sanglante où des milliers de gladiateurs attendaient que, d'un signe de son doigt impérial, une vierge illustre ou une vestale leur donnât, de gaieté de cœur, l'ordre de mourir ; au sein de cet amphithéâtre homicide, abreuvé du sang de tant de martyrs, et encore blanchi de leurs cendres révérées, fut arboré l'étendard de la rédemption, qui consacra pour jamais à la vénération publique cet édifice majestueux. Tous les souvenirs consolateurs se rattachent maintenant au-

longtemps épris des illusions du siècle, et pour les désenchanter, si je puis parler ainsi, par un contre-charme d'une nature céleste.

Agréez, Milord, mes affectueuses salutations.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

---

tour de cette enceinte sacrée. On y voit étendus sur le lit de leurs tourments les corps inanimés des saints martyrs, qui, tandis que leur âme juste prenait son vol vers les cieux, paraissent attendre, de l'œil de la foi, que l'étincelle de l'immortalité vienne ranimer leur noble poussière. Vis-à-vis de la croix, cependant, s'élève une humble chapelle où l'on voit, plongée dans une indicible affliction, la Vierge divine... Aucune douleur n'est semblable à sa douleur : une épée a transpercé son âme! A ce touchant aspect, on est saisi, on frissonne, on s'attendrit; c'est une mère qui pleure son fils unique, le fils de Dieu! On n'est plus à Rome, ni dans le Colisée; on est transporté à Jérusalem, on est sur le Calvaire : quelques pleurs s'échappent des yeux du spectateur profondément ému; il prie, il fléchit le genou, il adore.

LETTRE VIII.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Savoie,
le 24 décembre 1816.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à lord ÉDOUARD CLINTON, comte DE MORELAND, à Oxford.

Et quel motif à Rome a donc pu t'attirer?
La liberté! Déjà je cessais d'espérer;
Mais j'ai vu, souriant à ma vieillesse oisive,
Descendre enfin vers moi la liberté tardive,
Lorsque déjà le temps blanchissait mes cheveux;
Ce fut dans cet instant qu'elle reçut mes vœux (1).

F. D.

Cette épigraphe, Milord, mise en tête de ma lettre, vous surprendra d'autant plus, que, suivant vos désirs, je dois répondre aujourd'hui à une objection grave que vous avez élevée contre l'Eglise romaine : vous l'accusez d'être contraire à la liberté, de favoriser le despotisme, d'exciter à la persécution ; et c'est la cause principale de l'éloignement que vous avez pour elle.

Ce sont les faits que je vais opposer à vos pré-

(1) Et quæ tanta fuit Romam tibi causa videndi?
Libertas : quæ, sera, tamen respexit inertem,
Candidior postquam tondenti barba cadebat ;
Respexit tamen, et longo post tempore venit.
VIRG., *Buccol.* I, v. 27.

jugés nationaux. Non, mon cher Comte, je n'invoquerai point ici la doctrine tolérante ni les préceptes moraux qui servent d'appui au gouvernement romain; je n'entreprendrai point de démontrer que, reposant sur la grande base de l'Evangile, *la loi de la charité,* mère unique de toutes les vertus, la religion catholique n'est nullement contraire à la liberté, comme le lui reprochent ceux qui la méconnaissent, et qui ne la haïssent si violemment peut-être que parce qu'ils ne sont pas plus chrétiens que ne l'était Jean-Jacques, qui termine son funeste *Contrat social* par déclarer que le christianisme est une religion d'esclaves.

Bien loin de croire au paradoxe du sophiste genevois, vous reconnaissez vous-même, Milord, ainsi que moi, que ceux-là seuls qui suivent de cœur les dogmes de cette religion divine, qui est la loi de la liberté, sont véritablement libres : c'est elle, en effet, qui les affranchit du joug honteux des passions; c'est elle qui rend ceux qui la professent fidèles au gouvernement, quel qu'il soit, sous lequel la divine Providence les fit naître; c'est par elle enfin que, soumis aux lois, dévoués à l'ordre, amis de la paix, les vrais chrétiens seuls sont les intrépides défenseurs de la monarchie ou de la république, d'après le poste différent qui leur fut assigné.

Mais, pour laisser une théorie qui vous est connue, venons aux faits ; c'est à ces preuves matérielles que je m'en rapporte. Votre sens est droit, Milord : par l'effet vous jugerez de la cause ; et, j'ose l'espérer, vous avouerez que les principes du catholicisme, bien entendus, exposés dans leur pureté originelle, ne sont point ennemis de la liberté ni des idées vraiment libérales.

J'en appelle aux historiens protestants les plus estimés. « Il faut déclarer, à l'honneur éternel de » l'Eglise de Rome, écrivait dernièrement l'un » d'eux (1), que les premiers qui se soulevèrent avec » autant de courage que de persévérance contre » l'inhumanité des conquérants du Mexique et du » Pérou, qui reprochèrent vivement aux Espa- » gnols l'atrocité avec laquelle ils traitaient les » malheureux indigènes de l'Amérique, ce furent » les missionnaires qui répandaient parmi ces » peuples infortunés les consolantes lumières de » la foi. Plaignant le sort de ces nations paisibles » et douces qu'ils voyaient détruire, et dont l'a- » néantissement était l'effet irrésistible d'un long » enchaînement de malheurs et l'excès de la souf- » france, ils élevèrent la voix contre ce système » d'extermination. »

(1) Le célèbre Robertson.

Ce furent les religieux de l'ordre de Saint-Dominique qui donnèrent ce noble exemple, et qui s'opposèrent aux cruautés d'un esprit persécuteur : ils représentèrent unanimement comme contraire au succès de leur prédication, comme absolument incompatible avec le caractère de douceur et de charité du christianisme, l'horrible coutume de se saisir des Indiens pour les plonger dans les mines, pour les répartir sur les habitations de colons étrangers et les y retenir dans un perpétuel esclavage. Ils invoquèrent la décision de Léon X; et la sentence qu'il prononça honore sa mémoire : il déclara que non-seulement la religion, mais la nature elle-même, réprouvent l'esclavage; il ajouta que l'unique moyen de propager la vraie piété, de faire fleurir l'Evangile au milieu de ces peuples sauvages, d'étendre ainsi la civilisation, était d'user avec les Américains de douceur, d'indulgence et de bonté; il intercéda même avec chaleur auprès de Ferdinand, roi d'Espagne, le conjurant de dompter la férocité, de réprimer l'avarice insatiable des vainqueurs.

Vous connaissez encore, Milord, les efforts infatigables que fit le bon et vertueux missionnaire Barthelémi de Las Casas pour arracher à l'oppression ces malheureuses victimes. Avec quelle ardeur, avec quelle véhémence ne se serait-il point opposé à l'odieuse traite des nègres,

si de son temps on avait connu ce commerce cruel; si, n'ayant point l'excuse plausible du fanatisme et de l'ignorance, on avait pu de sang-froid vendre le sang de ses frères, des enfants de Dieu, et, pour s'enrichir, se livrer à des calculs homicides! Mais l'irréligion, mère hideuse de l'égoïsme et de l'insensibilité, n'avait point encore, à tel point, dénaturé la famille humaine, ni effacé entièrement dans quelques âmes l'image auguste de leur Créateur. Oui, si le sensible Wilberforce, si plus d'un Las Casas, en France et dans les gouvernements européens, n'eussent réclamé naguère contre ce trafic atroce, on aurait vu le génie du mal et de l'athéisme étendre rapidement son règne ténébreux, et rétrécir toujours davantage dans les cœurs l'empire de cette charité divine qui, j'ose l'espérer, et tout le présage, grâce aux triomphes nouveaux de la religion, ne connaîtra bientôt plus d'autres limites que celles du monde civilisé.

Il est donc vrai, Milord, que l'esprit de l'Eglise catholique n'est point persécuteur, puisque même les Dominicains, auxquels était confiée l'inquisition en Espagne, furent les premiers à résister, en faveur des tribus américaines, à la fureur sanguinaire de leurs conquérants. Dirai-je de plus, comme il est facile de s'en convaincre, que l'inquisition chez les Espagnols était un établissement

politique, formé jadis pour comprimer les farouches Mahométans, pour restreindre l'islamisme, culte barbare et antisocial? Il est de fait encore que le maintien de ce tribunal ne fait nullement partie du dogme de l'Eglise catholique, quoiqu'elle en ait retiré des avantages bien précieux, puisque c'est à ce même ordre de Saint-Dominique et à ses inquisiteurs que l'Espagne est redevable d'avoir échappé, pendant plus de deux siècles, aux calamités horribles des guerres de religion qui désolèrent l'Europe.

Sans doute le tribunal politique de l'inquisition a mérité de justes reproches par la sévérité, toujours blâmable, directement contraire à la charité, et trop souvent injuste, qu'il a déployée; mais il faut se souvenir que, pendant neuf cents ans, les Espagnols avaient vu flotter sur les dômes de leurs temples l'étendard de Mahomet, ce croissant formidable, signe d'extermination et d'une guerre à mort contre les chrétiens : est-il surprenant que les nobles habitants de la péninsule aient été jaloux à l'excès de conserver l'unité de religion et la foi antique de leurs pères, cet héritage précieux qu'ils avaient reconquis avec des flots de leur sang et des siècles d'héroïsme (1)?

(1) Mozarelli, *Opuscule sur l'Inquisition.*—De Maistre, *Lettres sur l'Inquisition espagnole.*

Je ne saurais trop le répéter, mon cher Moreland, l'Eglise chrétienne n'est point défavorable à l'esprit d'une sage liberté; elle veut l'ordre néanmoins, et proscrit essentiellement tout ce qui n'y est pas conforme. Mais est-il besoin de son intervention? me direz-vous peut-être. Oui, Milord, répondrai-je : aucun État ne peut subsister sans elle.

Comme l'âme et le corps ont nécessairement deux régimes différents, il y a aussi pour les nations deux puissances bien distinctes qui se prêtent à l'envi un appui mutuel. L'une est la *puissance politique*, qui peut exister, selon les localités et suivant le nombre des habitants, sous trois modes divers : le *monarchique*, l'*aristocratique* et le *démocratique*. Les grandes nations, qui sont riches, populeuses, militaires, auxquelles il faut un gouvernement central, dont l'action, aussi rapide que la pensée et aussi forte que la volonté, fasse mouvoir simultanément et sans obstacle les membres nombreux qui, étroitement unis par une loi semblable, composent ce vaste corps, quels que soient et leurs distances et les intérêts respectifs de chacun d'eux, sont soumises à l'ordre *monarchique* : telle est la France. — Les pays moins étendus, où la population est médiocre, qui sont limitrophes et servent de point de démarcation entre des États puissants, sont soumis par leur

propriété *terrienne* et par leurs localités *au mode aristocratique*, la plus durable des constitutions : telle était celle de Venise, qui a subsisté près de quinze cents ans. — Quant aux communautés fort limitées, qui ne comptent que peu d'habitants, menant une vie pastorale ou voués aux arts et aux métiers, unique ressource que leur accorde le territoire isolé, pauvre et montueux, qui les sépare des autres peuples, elles vivent sous un ordre en quelque sorte patriarcal, rapproché de la nature, dont elles conservent plus ou moins l'austère simplicité : tels sont encore aujourd'hui, dans la Suisse, *les cantons démocratiques*.

Cependant ces trois modes d'organisation sous lesquels on voit subsister la *puissance politique*, doivent tous également reconnaître l'empire de Dieu, lequel se représente au milieu de nous par la *puissance spirituelle*, qui les protége tous impartialement. Elle ne s'oppose qu'à l'anarchie, à la subversion de l'ordre établi, parce qu'il n'est aucune domination légitime qui ne soit émanée de Dieu ; que *c'est par lui que les rois règnent et que les magistrats administrent la justice.*

Vous comprenez, Milord, d'après ce simple exposé, qu'il est absurde de croire qu'il y ait dans le chef divin de la *puissance spirituelle* aucune partialité ; qu'il est impie de concevoir la pensée que celui qui en est le suprême fondateur et *qui*

ne fait acception de personne, puisse moins favoriser telle ou telle forme de gouvernement, puisqu'il n'est aucun gouvernement qui ne tire de lui sa force et son existence. Il est donc avéré, d'après cette théorie de toute vraie législation, que la puissance spirituelle, ou l'Eglise apostolique, ne peut être ennemie de la liberté; et c'est ce qu'atteste l'histoire de tous les siècles. Permettez que je vous offre quelques preuves de cette vérité; je les tirerai de nos temps modernes et de l'âge moyen.

Rappelez-vous ces braves Polonais qui, sous les Poniatowski, les Kosciusko, les Stanislas, combattirent opiniâtrement pour leur république militaire : ils étaient tous et ils sont encore inviolablement attachés au culte romain. Voyez plus près de nous encore, non loin de Schwitz, les petits cantons suisses déployer la plus invincible intrépidité, opposer une résistance enthousiaste, une indomptable valeur, aux bataillons révolutionnaires de France, en 1793. C'était non loin de Mortgarten, dans ces plaines célèbres où, trois cents ans auparavant, leurs nobles ancêtres défirent le duc d'Autriche, repoussèrent le farouche *envahisseur*, revendiquèrent leur indépendance, et trouvèrent doux de mourir pour sauver leur patrie, pour reconquérir leur liberté, qu'ils ont maintenue avec un généreux patriotisme et qu'ils

conservent jusqu'à ce jour sous le gouvernement de la plus pure démocratie. Et cependant, fidèles au culte de leurs ancêtres, ils le chérissent comme la gloire de l'Helvétie, ils n'ont jamais varié dans leur croyance, ils versèrent avec joie leur sang pour l'Eglise catholique, dans les jours de la prétendue réformation.

Et dans quel temps encore, Milord, furent posées les bases respectables de la liberté anglaise? c'était lorsque le roi, son clergé, les nobles et les deux Chambres du parlement étaient catholiques; c'était bien avant que le plus inconséquent, le plus absolu des monarques d'Angleterre se fût fait pontife, avant qu'il eût abjuré le culte primitif et qu'il se fût séparé de la grande unité spirituelle, pour épouser Anne de Boleyn; tandis qu'il répudiait, contre le droit divin, Catherine d'Aragon, son innocente et légitime épouse. Qui peut, à ce souvenir, s'étonner encore des bizarreries de l'esprit humain, capable de toutes les inconséquences et des plus criants excès, lorsqu'il ferme les yeux à la nature divine et se laisse aveugler par les passions? Quand vous serez à Rome, Monsieur le Comte, on vous montrera sans doute le fameux traité qui valut à Henri VIII, de la part de Léon X, ce pape si illustre, si savant et si aimable, le beau titre de *Défenseur de la foi*. Vous savez que ce prince, alors orthodoxe, composa la Dé-

fense des sept sacrements, qu'il écrivit lui-même de sa royale main l'ouvrage entier, et l'envoya au souverain pontife avec ce distique :

Anglorum rex Henricus, Leo decime, mittit
Hoc opus, et fidei testem, et amicitiæ (1).

Hélas ! consumé par une flamme adultère, il oublia bientôt les serments d'une sainte amitié, et le gage de sa foi qu'il avait donné à l'Église : cet écrit seul, dans lequel il avait consigné sa croyance, demeure comme l'irrécusable témoin de son parjure, et sert à en constater l'indigne cause.

Pardonnez-moi, Milord, de m'être un instant écarté de mon sujet, en consignant ici cette anecdote qui s'est glissée sous ma plume, comme je remontais à l'ancienne époque où furent posées les bases de votre libre constitution : il est reconnu que l'Angleterre ne s'était point alors séparée de la puissance spirituelle; celle-ci n'est donc point contraire à la liberté, comme on voudrait vous le persuader. Mais il s'en offre, au pied même du saint Siége, des preuves plus évidentes : reportez-vous aux temps orageux où l'Italie gémissait sous le joug si pesant des Hérules, des Ostrogoths et des exarques grecs ; à peine ces usurpateurs eurent-ils abandonné cette terre désolée, que la liberté

---

(1) A Léon X, Henri roi d'Angleterre, offre cet écrit gage de sa foi et de son amitié.

renaissante vint la consoler; elle y fonda de nombreuses républiques, qui cultivèrent en paix la vertu, les sciences, le commerce et les beaux-arts : des siècles nombreux se sont accumulés sur leurs ruines; ils n'ont pu affaiblir la splendeur, la gloire et la beauté de leurs monuments. La religion s'honore de la magnificence dont ces républicains l'ont parée; elle consacre à l'immortalité leurs poëmes enchanteurs; et *la Gerusalemme liberata* du Tasse, *la divina Commedia* d'Alighieri, que son patriotisme fit exiler, et les chants divins de son illustre compatriote Pétrarque, ce défenseur si zélé de l'indépendance de la cour de Rome, prouvent à jamais que celle-ci, loin d'être ennemie de la liberté, en fût la constante protectrice, et qu'avant que le Nord tout entier se fût jeté sur la plus belle des régions, l'Église catholique avait éclairé de ses conseils, soutenu par sa puissance et encouragé par son amour ces républiques heureuses non moins fidèles à la religion qu'elles le furent à la liberté; et le petit Etat de Saint-Marin, cette miniature de république, conserve encore aujourd'hui, sous l'égide du saint Siége, la plus libre des constitutions(1). Quant aux gouvernements aristocratiques de Ve-

(1) L'esclavage était naturalisé dans toutes les sociétés politiques antérieures à Jésus-Christ. Dans les temps modernes, voyez l'Asie et l'Afrique, qui ont méconnu ou qui ont abjuré Jésus-Christ; elles sont ignoblement

nise et de Gênes, s'ils ont été rayés de la liste des Etats souverains, certes, vous le savez, Milord, ce n'est pas *à la puissance spirituelle* qu'il faut s'en prendre de la disparition de ces deux républiques, mais bien à l'intervention de votre propre pays, qui les a négociées.

Maintenant, Monsieur le Comte, pour mettre dans tout son jour la vérité que j'ai voulu exposer, je ne puis me refuser à la faire jaillir du centre même où réside matériellement la majesté de l'Église; je ne saurais mieux prouver mon assertion. Quant à la politique, il est intéressant d'observer que le gouvernement actuel des Romains offre les rapports les plus frappants avec celui de l'ancienne Rome. Celle-ci reconnaissait comme chefs de l'État les Pères conscrits, qui seuls exerçaient les hautes

---

accroupies aux pieds du despotisme : humiliées, tremblantes, et le front dans la poudre, elles portent depuis des siècles la peine de leur infidélité ; tandis que l'Europe, qui est la région de la liberté, parce qu'elle est celle de l'Evangile, lève vers le ciel avec dignité son front rayonnant de foi, de gloire, de vertus et de prospérité : c'est que le christianisme n'est autre chose que l'union des deux sociétés, religieuse et civile ; elles s'embrassent étroitement pour se prêter un appui mutuel, pour concourir à toutes les institutions bienfaisantes, à tout ce qui perfectionne l'humanité et qui diminue la somme des maux inséparables de notre existence, dans un monde soumis à l'affliction, aux épreuves et à la mort.

fonctions du sacerdoce ; et, comme personne ne l'ignore, le sénat romain était un collége de pontifes, qui, après avoir pris les auspices et accompli toutes les cérémonies sacrées, sanctionnaient les décrets, les alliances, les déclarations de guerre, les traités de paix, etc. Ainsi, autant qu'il est permis de comparer les choses *sublunaires* et passagères avec les saintes institutions, Rome chrétienne honore comme son chef le souverain pontife ; le conclave sacré représente ce sénat qui parut à l'ambassadeur du monarque de l'Épire une assemblée de rois : il existe encore à Rome un consul et des juges consulaires, conservateurs des lois, et siégeant au Capitole, où ils rendent la justice ; ils retracent aux yeux de l'observateur studieux l'image de l'ancien consulat. Quant aux effets de l'administration intérieure, les Romains de nos jours ont bien plus de liberté, plus de franchises et de droits, que n'en eurent jamais les anciens Romains. Ajouterai-je, Milord, que, sous un rapport purement civil et temporel, le gouvernement de Rome est le seul qui soit vraiment populaire ? On sait que le plus pauvre des plébéiens peut parvenir au cardinalat, c'est-à-dire à la dignité de prince de l'Église : antique et touchante conformité qui se conserve entre les premiers apôtres et leurs successeurs. L'humilité est encore essentiellement le caractère de ceux-ci ; ils peuvent

être choisis entre les hommes les plus obscurs pour occuper les plus hautes dignités : c'est la vertu seule, ce sont les talents, c'est le mérite, l'intelligence, qui assignent les rangs et les places dans l'Église chrétienne. Tout Italien, tout citoyen de Rome, que dis-je, Milord ? tout étranger même, quelque pauvre qu'il soit, peut arriver au pontificat. Pour confondre toute distinction mondaine, tout orgueil qui viendrait d'une illustre origine, il doit être donné au pape nouvellement élu *un nouveau nom* : il ne se glorifie plus de la noblesse de ses ancêtres; et le seul titre d'élévation qui le distingue comme chef visible de l'Église, exprime uniquement la perfection à laquelle il doit sans cesse aspirer pour être digne de représenter sur la terre le *Chef adorable et invisible* : les nations et les rois appellent le souverain pontife, *Sa Sainteté*.

Après ce témoignage de respect rendu au dépositaire auguste de la puissance spirituelle, et dont la réalité peut être confirmée par les milliers d'Anglais qui résident à Rome, croirez-vous encore que cette sainte religion dont le pape est le chef visible, puisse être animée d'un esprit persécuteur ? Assez et trop longtemps des déclamateurs impies ont abusé de la crédulité des hommes, et rejeté sur le système religieux les coupables attentats dont ils étaient eux mêmes les fauteurs. Les

dernières catastrophes ont enfin donné le mot de l'énigme qu'il fallait résoudre pour s'expliquer la cause des grandes conspirations. Il faut le prononcer ce mot effroyable : *la haine de Dieu !* C'est en vain, hélas ! que le Sauveur l'avait dit lui-même : *ils m'ont haï sans sujet*. Certes, les juges du sanhédrin qui condamnèrent à mort le Saint et le Juste, ne savaient ce qu'ils faisaient ; ils sont bien moins déicides que les adversaires actuels de sa divine religion, qu'ils cherchent, contre science et conscience, à faire mourir dans tous les cœurs.

Quoi ! me répondrez-vous, Monsieur le Comte, est-il possible que le bon Dieu ait des ennemis ? Oui, vous dirai-je, et c'est une effrayante vérité ; les méchants le haïssent, précisément parce qu'il est bon. Tranquillisez-vous, néanmoins, homme judicieux et sincère. Heureusement pour la famille de Dieu, notre Père céleste n'est pas seulement infiniment bon, il possède aussi la suprême puissance et une sagesse qui n'a point de bornes. *Terre, réjouis-toi, ton Dieu règne!* il régnera à jamais pour consoler la vertu et désespérer le crime. Ce n'est que dans le délire de leur imagination que ceux qui le haïssent ont pu entreprendre de le détrôner.

De même que la mythologie symbolique nous représente les forcenés Titans écrasés par ces montagnes qu'ils avaient lancées contre le ciel et qui

retombèrent sur eux, ainsi l'histoire moderne nous apprend que ceux qui avaient dit, dans leur déplorable égarement, *Nous ne voulons pas que l'Homme-Dieu règne sur nous*, et qui avaient proscrit ses ministres, ont tour à tour fait échouer eux-mêmes leurs propres projets. A des conspirateurs audacieux et coupables il en succédait sans cesse de plus coupables encore et de plus audacieux, jusqu'à ce qu'ils se fussent tous entre-détruits par la main les uns des autres. Ce sont eux, alors, qui, dans leurs accusations réciproques, ont dévoilé leurs clandestines machinations; ce sont eux-mêmes qui nous ont révélé le secret terrible de toutes les trames politiques : *la haine de Dieu!* On n'ignore plus aujourd'hui que c'était pour arriver jusqu'au trône de l'Éternel, pour l'ébranler de leurs coups redoublés et le réduire en poudre, que les athées avaient brisé le sceptre des lois, renversé la monarchie, bouleversé l'antique gouvernement; ils se flattaient, les insensés, que, ces grandes forteresses de la puissance divine étant tombées, l'athéisme seul enfin resterait debout. Mais il expire; et la religion renaissante fleurit avec un nouvel éclat; elle protége plus que jamais les sociétés humaines, et rend à la terre le bonheur. Elle a prouvé au monde la nécessité de son existence; elle a montré, dans les persécutions qu'elle a endurées, son esprit de charité; elle a confondu par sa

patience invincible la perfidie de ses accusateurs éhontés, qui lui avaient astucieusement imputé leurs fureurs persécutrices. Assez d'événements ont instruit le procès; et la cause qui fut trop longtemps pendante entre l'Eglise et l'incrédulité, est maintenant jugée. Disons-le, il était réservé *à la grande révolte*, prédite par S. Paul aux Thessaloniciens, de démasquer toutes les ambitions; il lui était donné d'apprendre au monde, depuis la première rébellion jusqu'à la dernière, que la cause unique de toutes les calamités et de tous les crimes, c'est *la haine de Dieu*, c'est *l'esprit d'indépendance*, qui, dans son orgueil, ne veut reconnaître aucune autorité, se soumettre à aucune puissance légitime, obéir à aucune autre loi qu'à celle qu'il lui plaira d'établir.

Oui, tout homme sage, impartial, éclairé, ne verra, en parcourant dans l'histoire les listes sanglantes de proscription, qu'une seule et même cause, celle que je viens de vous révéler.

Je vous le demande, Milord, étaient-ils ecclésiastiques, ces odieux triumvirs qui se soulevèrent contre le sénat romain; qui abrogèrent les Douze Tables, auxquelles un pouvoir divin imprimait une imprescriptible sanction, *celle de la loi morale*, et qui firent néanmoins succéder un gouvernement arbitraire et monstrueux à celui de la plus sage des républiques? Était-il ecclésiastique, ce Crom-

well qui convertit à son tour en une turbulente république en royaume florissant? Étaient-ils ecclésiastiques, les *septembriseurs* et Robespierre? Ah! je ne saurais trop le répéter, bien loin d'attribuer à l'Église chrétienne les plaies cruelles qui ont été faites à l'humanité, dont elle-même a si longtemps souffert et qu'elle seule peut cicatriser, il faut poser en fait qu'il ne s'est commis dans l'univers aucun crime politique dont on n'ait droit de demander compte à l'incrédulité; et c'est à l'esprit d'indépendance, ou, ce qui est la même chose, *à la haine de Dieu*, qu'il faut imputer tous les forfaits dont la *liberté* et la *religion* furent le prétexte (1).

De quoi les hommes n'abusent-ils pas? Si l'on voulait raconter tous les maux que l'amour de la patrie et celui de la liberté, d'ailleurs si naturels

---

(1) La *religion* et la *liberté*, je veux dire par celle-ci *le libre arbitre*, sans lequel il n'y aurait ni mérite ni vertu, sont les dons les plus précieux que la Divinité ait accordés aux hommes; et cependant des écrivains malintentionnés ont fait de ces deux noms *un cri de guerre* et le signal des persécutions. Il pensait bien différemment, ce généreux duc de Guise, lorsqu'il dit à un gentilhomme protestant qui avait cru devoir assassiner, en le poignardant, l'ennemi déclaré du calvinisme : « Si ta religion t'a porté à m'ôter la vie, la » mienne m'oblige de te pardonner! » Réponse sublime,

et si nobles, causèrent aux nations, on dirait des choses épouvantables; et cependant la patrie et la liberté sont des biens, des biens véritablement estimables pour celui qui reconnaît *un bien supérieur*, céleste, infini, pour l'homme religieux, qui, par conséquent, ne sert la cause de la liberté et celle de la patrie que d'une manière subordonnée à la volonté de l'auteur de tout don parfait, de qui il les tient, à qui seul il est toujours prêt à en faire l'hommage et le sacrifice.

Mais je termine ici, mon cher Moreland, cette lettre, dont la prolixité a pu vous lasser; et je réserve pour la poste prochaine les éclaircissements que vous me demandez sur le clergé régulier et

---

et dont l'auteur d'*Alzire* a fait un usage admirable dans la dernière scène de cette tragédie :

> Des dieux que nous servons connais la différence ;
> Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
> Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
> M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

Ensuite le duc de Guise ordonna qu'on laissât sortir libre et impuni cet infortuné *séide* que le fanatisme avait égaré. Ainsi cet excellent prince prouva mieux qu'aucun apologiste n'aurait pu le faire, que la vraie religion n'est point persécutrice; que, nous prescrivant d'aimer nos ennemis, bien loin de vouloir perdre les hommes, elle veut les sauver, et désire ardemment qu'aucun ne périsse.

sur les monastères nombreux qui se trouvent encore en Italie : c'est là, si je ne me trompe, une de vos grandes objections.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

LETTRE IX.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Savoie,
le 26 décembre 1816.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à lord EDOUARD, comte DE MORELAND, à Oxford.

J'ai souvent regretté ces asiles pieux
Où vivaient noblement de bons religieux.
Retraite du repos, des vertus solitaires,
Cloîtres majestueux, fortunés monastères,
Je vous ai vus tomber, le cœur gros de soupirs;
Mais je vous ai gardé d'éternels souvenirs.
B.

Je commence, Milord, par me féliciter de ce que la tâche qui me reste est la plus douce à remplir, la plus facile sans doute, et la moins hérissée de discussions. Je vois, par les demandes diverses que vous m'avez faites, qu'il est encore deux points que je dois éclaircir, et je m'empresse de vous satisfaire. Le premier et le plus important, c'est la *visibilité* de l'Église chrétienne, dont les autres caractères distinctifs sont l'uniformité absolue dans les articles de foi, la perpétuité, l'unité. Le second point regarde les monastères nombreux conservés

en Italie, tandis qu'en France la révolution a réprouvé les vœux et fermé les cloîtres.

Comme, en traversant les Alpes et l'Apennin, ce sont les moines que vous verrez d'abord, comme ce sont eux qui vous faciliteront le passage difficile des montagnes, et qu'ils vous offriront avec un noble désintéressement un asile commode et salutaire dans leurs modestes retraites, sans vous faire partager leurs austérités, trouvez bon que ce soit par eux que je commence. Je finirai cette lettre par quelques traits rapides sur le caractère et sur les mœurs du clergé régulier : dans les suivantes, je vous entretiendrai du pape et des évêques, afin de lever, s'il est possible, toutes les difficultés qui ont jusqu'ici suspendu votre voyage vers la grande métropole.

Pour vous réconcilier avec ces vertueux solitaires, n'oubliez pas, mon cher Moreland, quand vous aurez atteint le sommet du Simplon, de vous détourner de quelques lieues, et de gravir le Saint-Bernard, cette partie la plus élevée des Alpes Pennines, que l'on appelait *mons Jovis*, le mont de Jupiter, et que, par corruption, l'on nomme aujourd'hui *mont de Joux*. Il faut remarquer qu'il y avait sur la croupe de ce mont fameux et presque inaccessible un temple de ce dieu, dont on voit encore quelques vestiges. De nombreuses inscriptions, des statues, des médailles, des instru-

ments pour les sacrifices, trouvés dans les fouilles que l'on fit dernièrement, attestent à la fois et la religion antique des simples habitants de ces lieux sauvages, et la fréquentation de ce passage périlleux dès l'antiquité la plus reculée.

Eh bien! c'est là qu'en 962 fut fondé l'hospice respectable où les voyageurs échappent à la mort. Le vertueux Bernard de Menthon, gentilhomme de Savoie, archidiacre d'Aost, se retira à cette époque dans cet horrible séjour pour sauver la vie à d'innombrables passagers. Ce fut là que, réunissant auprès de lui des hommes simples, religieux, infatigables, il consacra ses talents, sa santé, sa fortune immense, au service de ses semblables ; et les secours précieux qu'il leur donna dans des périls extrêmes, sa vie pieuse, charitable et retirée, lui méritèrent une vénération si profonde, que, depuis cette époque mémorable, cette sommité s'appelle, de son nom, *le mont Saint-Bernard*.

Vous savez sans doute, Milord, que, sur cette hauteur, qui est d'environ 2,480 mètres au-dessus de la Méditerranée, le froid est si vif, que le thermomètre y descend, dans l'hiver, de dix-huit à dix-neuf degrés au-dessous de glace. J'ajouterai que, très-souvent, les neiges s'élèvent jusqu'aux toits du couvent hospitalier, et que bien des religieux périssent par des avalanches imprévues, lorsqu'ils vont au secours des malheureux surpris par l'ob-

scurité des nuits et enveloppés dans les tourbillons.

C'est au milieu de ces abîmes de glace, c'est dans ces lieux désolés, où la nature expirante ne conserve plus aucun principe de végétation, que de charitables cénobites ne peuvent être détournés, par des privations de tout genre, par les accidents les plus terribles, du pieux dessein de consacrer leurs jours à l'humanité malheureuse. Réunis dans un édifice modeste que la religion éleva en faveur des voyageurs et des étrangers, animés par l'esprit de bienfaisance, dirigés par un sage et vertueux prieur, ces utiles solitaires, après avoir célébré le service divin, et imploré les miséricordes infinies sur leurs efforts charitables, s'occupent, nuit et jour, à arracher de son tombeau de neige, ou d'un précipice affreux, l'infortuné que la mort environne.

Pour vous représenter toute l'horreur et toute la *sauvageté* de cette habitation, voyez la carte topographique des Alpes Pennines : arrêtez vos yeux sur le Saint-Bernard, ayant sur sa gauche le *Véland*, élevé de 10,391 pieds au-dessus du niveau de la mer, et sur sa droite le *Mont-Blanc*, ce pic inaccessible, sur lequel semble s'appuyer la voûte du firmament. C'est là qu'environné de glaces éternelles, s'offre aux mortels éperdus l'heureux refuge du bon S. Bernard. C'est là, ô pro-

dige perpétuel de la charité de ces pieux solitaires ! c'est là qu'à leur voix, à leurs ordres, des animaux naturellement farouches, des dogues vigoureux, de la plus forte race, acquièrent, par une ingénieuse et persévérante éducation, une intelligence presque surnaturelle, et cette merveilleuse sagacité que seconde si bien le plus subtil odorat, et qui leur fait éventer à une distance considérable les passagers ensevelis sous les neiges : ces chiens les saisissent par leurs vêtements sans leur faire aucun mal, les tirent vers l'hospice, les aident à marcher, les soutiennent, et leur font apercevoir qu'ils portent, attachées à leur cou, de petites bouteilles d'eau-de-vie, destinées pour ranimer les voyageurs épuisés de faim et de fatigue, ou engourdis par le froid.

Ce seul exemple vous fera connaître l'utilité des ordres religieux de l'un et de l'autre sexe : je ne vous parlerai cependant dans cette lettre que des couvents les plus pauvres et les moins accrédités ; et ce sera toujours d'auteurs distingués de l'Eglise protestante que je tirerai mes exemples, comme je l'ai fait jusqu'à présent.

Ah ! mon cher Moreland, ne l'oubliez jamais, la religion est l'unique éducation du peuple. Sans la religion il ne saurait rien de ce qu'il lui importe uniquement de savoir ; sans elle, il tombe-

rait dans un féroce abrutissement, cent fois pire que l'état sauvage, tandis qu'au milieu des universités vous cultiveriez utilement les sciences, et qu'elles vous prêteraient leur flambeau pour vous éclairer sur la noble destinée de l'homme et sur la grandeur de ses devoirs. Mais, grâces infinies soient rendues à celui qui agrandit l'intelligence des pauvres et qui ne se révèle point aux prétendus sages! le dernier des petits enfans, instruit dans une école chrétienne, confondrait, le catéchisme à la main, le plus subtil et le plus orgueilleux des esprits forts.

Cependant comment suffire, sans les ordres religieux inférieurs, à l'instruction de la jeunesse, à la consolation des mourants, au pansement des malades accumulés dans les tristes retraites du malheur? Les évêques, les prêtres et les curés ne peuvent remplir seuls cette tâche dans un pays qui, tel que l'Italie et la Sicile, compte plus de dix-huit millions d'habitants, tous du même culte, sans mélange impur de philosophisme et d'incrédulité : il a donc fallu des monastères, pour édifier sans cesse et partout jusqu'aux plus obscures familles; pour nourrir le pauvre de vérité, comme l'aumône le nourrit de pain; et la fondation des couvents est une institution éminemment sociale. Ici, c'est une religieuse dans la fleur de la beauté, qui visite le vieillard infirme, lui parle du ciel,

panse ses plaies dégoûtantes; là, c'est un ordre de sœurs qui consacrent leur vie entière au service des pauvres dans les hôpitaux; voyez-les, sous le nom de *sœurs hospitalières*, prodiguer nuit et jour aux malades les soins qui répugnent le plus à la délicatesse de leur sexe : ailleurs, dans cet hospice admirable ouvert à l'enfant qu'abandonne une mère cruelle, voyez avec quelle attendrissante charité cette vierge innocente donne un aliment factice au tendre orphelin; devenue par humanité mère adoptive, elle réchauffe dans son sein l'enfant infortuné.

Suivez encore chez les peuples barbaresques les généreux frères de la Rédemption : tandis que l'un d'eux, portant volontairement les chaînes de l'esclave chrétien qu'il rend à une famille qui le pleure, devient avec joie l'otage et le gage d'une rançon qu'il ne peut encore payer, voyez l'autre frère, plus heureux que son compagnon dans cette œuvre charitable, s'entourer comme un triomphateur des captifs dont il a brisé les fers. Plus loin de nous, ce sont des missionnaires de toute dénomination, qui, par une vertu surhumaine, rompant les liens les plus chers, s'en vont, avec un zèle qui ne connaît point de bornes, prêcher l'Evangile aux extrémités de l'univers, arroser de leur sang des contrées lointaines, sans autre espoir, sans autre désir, que celui d'arracher à l'igno-

rance, au crime et au malheur, des hommes qui leur sont inconnus.

Il est cependant des missions rapprochées, que n'environnent point les périls, et que n'accompagne point la gloire du martyre; ce sont celles de l'humble Franciscain, qui parcourt incessamment les campagnes pour aider les pasteurs dans leurs saintes fonctions. Vous êtes encore plongé dans un profond sommeil; et déjà le bon cénobite, devançant l'aurore, a recommencé le cours de ses bienfaisantes œuvres; il a instruit l'ignorant, visité le malade, partagé avec l'indigent son repas du matin, essuyé les pleurs de l'infortune ou fait couler ceux du repentir. Ni le soleil dévorant de la Calabre, ni les aquilons glacés de l'Apennin, ne peuvent retenir dans sa cellule le zélé Minime ou le charitable Capucin, dont la journée, ainsi que la marche glorieuse de l'astre du jour, est une carrière de bienfaisance : il n'est pas un hameau où il n'ait répandu l'instruction, pas une chaumière où sa conversation édifiante n'ait adouci l'âme rude et farouche du paysan. Avec quelle joie naïve il est reçu dans l'humble cabane! Les fils et les filles de la pauvreté voient en lui un ange consolateur; à son arrivée, la grange, ou le hangar, se convertit en école; et la science du salut, l'unique chose qui soit nécessaire, se communique aux petits enfants. Le soir arrive, mais non le

repos : à l'heure où la voix bruyante du plaisir appelle le mondain aux jeux ou aux spectacles, on accourt près de l'homme de charité ; une maladie contagieuse a frappé de mort un père de famille : on redoute d'approcher, rien n'effraie l'anachorète ; mourir dans l'acquit de ses devoirs est pour lui un gain précieux. Un chrétien touche à sa dernière heure ; il ne le laissera point expirer sans prier près du lit de son agonie, et sans lui donner le gage certain de son immortalité.

Mais c'est surtout aux victimes de la justice humaine, à ceux qui gémissent dans les cachots, que l'homme du monastère aime à porter des paroles de paix : avec quelle profonde compassion il partage les angoisses du coupable, ranime son courage défaillant, et, semblable à l'espérance dont il est le ministre, fortifie également l'infortuné et contre les terreurs du supplice et contre le désespoir du remords ! Le moment fatal arrive... le confesseur compatissant s'assied dans le tombereau du criminel, dont il mouille de larmes les mains garrottées ; il lui parle d'un Dieu clément, et relève tellement l'âme abîmée de ce coupable pénétré de repentir, que celui-ci ne regarde plus l'échafaud où il doit perdre la vie que comme un degré pour monter au ciel.

Ah ! qu'on ne dise point qu'il ne se fait plus au-

jourd'hui de miracles. Non, Milord, le christianisme n'a point dégénéré en vieillissant : le même esprit d'amour qui enfanta des prodiges dans les jours de sa naissance, en enfante encore. Qui de nous consentirait, sans peine et sans regret, à renoncer, comme le font les religieux, aux douceurs de la vie domestique, à tous les biens, à toutes les jouissances que les hommes recherchent, pour se livrer à des travaux obscurs, à des devoirs pénibles, à des fonctions qui rebutent les sens, avec la certitude de ne recueillir de la part des gens du monde que le dédain, l'insulte et le mépris? Interrogez les familles pieuses d'Italie, de toutes les classes, dans les grandes cités et dans les campagnes; elles vous diront toutes ce qu'elles doivent à l'admirable et antique institution des cloîtres et des couvents. Combien d'inimitiés apaisées! que d'époux, que de parents réconciliés! que de victimes arrachées au vice! que de torts réparés! que d'iniquités prévenues, de peines consolées, de secrètes misères adoucies! Un religieux, un missionnaire, une sœur de la Miséricorde ou de la Visitation, sont la providence vivante des familles malheureuses, la consolation des affligés, l'appui de la veuve, le conseil des orphelins lorsque tout les abandonne, et que chacun de leurs pas serait marqué par une chute ou par un écart. En un mot, la plupart des monastères sont des refuges

ouverts à l'infortune, des maisons gratuites d'éducation, des asiles de paix où repose la vieillesse, et où la première enfance reçoit tous les soins, toutes les tendresses que pourrait prodiguer l'amour maternel (1).

Cependant, Milord, de Naples à Venise, de Vérone à Milan, de Florence à Rome, ce ne sont

---

(1) « On ne peut distinguer entre les différentes com-
» munautés, de quelque couleur qu'elles s'habillent, et
» à quelque règle qu'elles s'attachent. Liées partout par
» les mêmes vœux, dirigées par l'esprit évangélique, et
» tendant au même but, elles ne forment dans l'Eglise
» qu'une sainte milice; comme les corps militaires,
» malgré la différence de leur arme et de leur habit, ne
» forment dans l'Etat qu'une seule armée. Quel serait
» l'objet d'un examen préalable pour obtenir qu'elles
» fussent autorisées? Les pauvres cénobites ne deman-
» dent à la société que ses enfants à instruire, ses mal-
» heureux à consoler, ses malades à secourir. — Lais-
» sons à la religion le soin de modérer l'excès d'un zèle
» qu'elle fait naître, et rappelons-nous que c'est dans
» les ordres les plus austères qu'on trouvait les plus
» nombreux exemples de longévité. Après tout, dans
» cet océan de douleurs qu'on appelle la société,
» qu'importent à la politique les souffrances volontai-
» res de la vertu? Que le siècle s'occupe de soulager
» les douleurs qu'il enfante, les tourments du vice et
» des passions, sans envier au cloître la douce sa-
» tisfaction d'expier par ses innocentes douleurs les
» fautes qu'il n'a pas commises. » (Le vicomte DE BONALD.)

pas de simples hôpitaux, ce sont de nobles édifices, des hôtels majestueux qui s'offrent à l'humanité souffrante ; tandis que plusieurs de ceux qui dirigent ces respectables établissements, ayant avec joie renoncé à leur volonté propre, à leur rang, à leur fortune, se sont voués, jusqu'au terme de leur carrière, au soulagement des infortunés. Je pourrais citer ici bien des exemples de personnes de l'un et de l'autre sexe, non moins distinguées par leur naissance que par leurs rares vertus, qui administrent ces hospices, et dont la vie entière est un long et héroïque dévouement. Mais qui les a élevés ces superbes palais de l'indigence, si ce n'est la religion? qu'est-ce qui les conserve et qui les entretient, si ce n'est encore elle? et les sacrifices touchants qui sont faits chaque jour à l'humanité par ceux qui se sont retirés du monde pour servir dans ces pieuses fondations, ne prouvent-ils pas que l'influence du christianisme est toujours aussi puissante sur les cœurs que dans les premiers siècles, et que ces établissements antiques et sacrés, les monastères, les ordres religieux, contribuent singulièrement à alimenter la piété, à rallumer le zèle, à maintenir la religion, malgré les attentats d'une prétendue philosophie, qui, maîtresse un instant, n'a su que détruire le clergé régulier; en d'autres contrées, en usurper les riches propriétés qui avaient été le domaine du

pauvre, et disperser loin des cloîtres leurs paisibles habitans (1) ?

Mais cette lettre est trop longue, je me hâte de vous l'envoyer : dans la suivante, je vous entretiendrai des services importants rendus à l'Europe entière par les moines, à qui elle doit sa civilisation.

Je vous salue affectueusement.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

---

(1) Relligio quassatur avita, modò exspoliatur
Clerus; venduntur quæ dederat pietas,
Quæ labor attulerat, sapiens vel gestio rerum;
Et possessores nos abigit cupidus
È propriis emptor... « Veteres, migrate, coloni.
« Exilium, carcer, præmia vestra manent. »
(D. L'ÉCUY, *Planctus Nobertinus.*)

LETTRE X.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Savoie,
le 27 décembre 1816.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à lord EDOUARD,
comte DE MORELAND, à Oxford.

Qui vitium culpasque subegerit, ex animoque
Expulerit dictis, non armis; nonne decebit
Hunc hominem numero divûm dignarier esse (1)?
LUCRET. *de Rer. nat.* v. 50.

MILORD,

Les observations qui font le sujet de cette lettre, et qui toutes sont favorables au clergé régulier, me sont fournies par l'évêque Burnet, le célèbre Hume, Addison et Gray.

Vous savez que les ascètes de la Thébaïde et de la Syrie, persécutés par les ennemis forcenés du christianisme, et contraints à fuir vers des lieux inhabités, furent les premiers moines; les grottes et les abris isolés où se faisaient leurs réunions

(1) Celui qui aura su dompter des penchants coupables, et en triompher, non par la force, mais par la raison, un tel homme ne mérite-t-il pas de prendre place parmi les immortels?

pieuses, pour célébrer les saints mystères et prier Dieu en commun, furent les premiers couvents. Ce fut lors de l'établissement des statuts qui devaient régir les différentes congrégations religieuses, que s'élevèrent dans leur sein, de grands législateurs, bien supérieurs, certes, si l'on en juge par les fruits et par la durée de leurs institutions, à Zoroastre à Solon, à Zaleucus, à Numa, ces hommes célèbres que vante le paganisme.

Cependant l'empire romain fut bouleversé jusque dans ses fondements. Ce fut sans doute pour préparer les farouches enfants du Nord à recevoir les bienfaits de la civilisation, que le suprême et impénétrable arbitre des destinées humaines permit qu'ils se précipitassent sur le Midi, qui bientôt fut couvert des ténèbres de la plus profonde ignorance : ces effroyables inondations de barbares furent accompagnées des plus grands ravages; l'ordre disparut et fit place au chaos; à peine, de temps en temps, de faibles et incertaines lueurs paraissaient-elles scintiller au milieu de cette nuit obscure, lorsque soudain, des monastères les plus éloignés du commerce des hommes, la lumière éclata de nouveau.

Le prêtre Hiéronyme, homme doué d'une grande capacité, d'une sagesse admirable et des plus grandes vertus, après avoir séjourné en Grèce, à Rome, mais surtout à Jérusalem, où il se rendit

familières la langue et les antiquités hébraïques, préféra courageusement à la métropole du monde chrétien, et à la haute faveur dont il jouissait auprès du pontife, le désert et ses austérités, vivant en humble anachorète au pied du Liban. Dans cette solitude, il s'appliqua sans relâche à l'étude des livres saints, qu'il traduisit fidèlement de l'hébreu et du grec en latin; et c'est cette version qu'on nomme *la Vulgate*. C'est de son nom que les Hiéronymites tirent celui qui les désigne : ils ont en Espagne plusieurs couvents; et c'est un des cloîtres de ces religieux que Charles-Quint choisit pour sa retraite, après qu'il eut abdiqué six couronnes. Au reste, deux prélats qui égalèrent S. Jérôme par leurs talents, et que leurs utiles travaux immortalisèrent, S. Augustin, évêque d'Hippone, et S. Ambroise, archevêque de Milan, fleurirent dans le même siècle sous Théodose et sous Honorius. Le premier, cet infatigable athlète du christianisme, dont nous lisons avec le plus vif intérêt *la Cité de Dieu* et *les Confessions*, mourut en 430, de douleur de voir son pays envahi par les Vandales, et la ville dont il était évêque assiégée depuis plusieurs mois. L'ordre des Augustins emprunte de cet évêque célèbre et sa doctrine et son nom. Quant à S. Ambroise, c'est de lui que nous viennent et le rit ambroisien et ces admirables litanies qui sont encore en usage à Milan,

quoique le Bréviaire romain ne les ait pas adoptées.

Ce qu'avait fait pour les cénobites de l'Orient le grand S. Basile, S. Benoît l'exécuta, avec plus de succès encore, pour ceux de l'Occident. Il devint le fondateur de cet ordre à jamais illustre dans l'histoire ecclésiastique et dans les fastes littéraires : vous comprenez que je veux parler des Bénédictins, à qui l'Eglise, la société, les sciences et les lettres ont eu des obligations si nombreuses et si étendues. En effet, la règle de S. Benoît, qui offre un cours complet de morale, qui enjoint aux religieux, non-seulement l'observation stricte du triple vœu qui est commun à tous, l'obéissance, la chasteté et la pauvreté, mais encore la culture des champs, l'étude des sciences, et la pratique de l'hospitalité; cette règle, si bien proportionnée aux besoins de l'homme, et qui prescrit un si judicieux emploi du temps, a produit une multitude innombrable d'hommes utiles, dont les infatigables religieux de Saint-Maur, les sages cénobites du mont Cassin, les austères Camaldules, et les pieux solitaires de Vallombreuse, ont été les dignes successeurs. Ce fut au commencement du VIe siècle, que ce profond législateur conçut l'ensemble et les détails de cette respectable communauté, dont les principes et les statuts sont d'une telle excellence, qu'ils ont été suivis par tous les ordres religieux qui s'élevèrent ensuite sous diverses déno-

minations, et qui reposent tous également sur la même base, à l'exception des ordres mendiants. Ce sont les Bénédictins, toujours attachés à l'agriculture, qui convertirent d'humides vallons, de vastes marais, en de riantes vallées, où étaient leurs abbayes, d'où l'abondance et le bonheur se répandaient sur tout ce qui les environnait. Oui, mon cher Comte, depuis longtemps les informations les plus exactes m'avaient convaincu de la vérité de quelques faits dont mes propres yeux ont été ensuite les témoins : j'ai vu que les villageois et les fermiers relevant des monastères étaient bien plus heureux que ceux qui dépendaient ou de riches bourgeois, ou de la haute noblesse; j'ai vu que les communautés religieuses administraient sagement leurs biens; que, n'ayant point à suppléer aux dissipations de la table, du jeu, de la chasse, elles ne vexaient jamais par aucune corvée leurs vassaux, comme le font encore de nos jours les grands propriétaires de fonds; j'ai vu que les cénobites, dont la vie est toujours aussi simple qu'uniforme, n'avaient jamais de motifs pour fouler le paysan, qui trouvait plutôt au milieu d'eux de charitables secours, des guides salutaires et des protecteurs zélés, qui le visitaient dans ses maladies, qui le consolaient dans ses afflictions, qui faisaient régner la paix dans sa famille et instruisaient ses enfants; enfin j'ai vu que ces solitaires

étaient, en général, doux et généreux; plusieurs, fort aimables, spirituels et éclairés; tous d'une conduite exemplaire, pleins de l'esprit de mansuétude, de mortification et d'humilité, essentiellement vertueux, sévères pour eux-mêmes, indulgents pour les autres; qu'ils étaient des maîtres affectueux et humains pour leurs tenanciers, et que le sort de ceux-ci était envié par tous les habitants des campagnes voisines.

Mais, pour généraliser, on peut assurer, d'après le témoignage de Hume et d'Addison, que ces laborieux cénobites ont défriché la plus grande partie de l'Europe; que ce fut par eux que la religion, l'agriculture et les arts furent portés jusqu'aux nations les plus lointaines. Ils abolirent toutes les superstitions druidiques, renversèrent les autels d'Irmensul, d'Odin, de Theutaz, de toutes les divinités infernales et sanguinaires, et parvinrent enfin à civiliser les peuples barbares qui habitaient les Gaules, la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la Pologne, en leur donnant ce culte épuré cette religion sainte, qui consiste à adorer un Dieu de charité et à s'entr'aimer. Vous savez, Milord, que, vers le temps où l'heptarchie saxonne commença en Angleterre, ce fut le moine Augustin, homme d'une éloquence et d'une érudition peu communes, qui, accompagné de quarante autres Bénédictins, convertit au christia-

nisme le roi Éthelbert et tous ses sujets; tandis que l'anachorète anglais Winfried devint, à son tour, l'apôtre de la Germanie, et que les religieux Kilian, Gal, Colomban, sortis des cloîtres de l'Irlande (qu'on appelait alors *l'Ile sainte*, parce qu'elle devança presque l'Europe entière dans sa conversion), prêchèrent l'Évangile aux nations encore adonnées à l'idolâtrie dans la plus grande partie du continent. Ce fut enfin l'Anglo-Saxon Willibrod qui, au commencement du VII[e] siècle, sortit de son couvent, et fut l'apôtre de la Flandre, de la Belgique et de la Hollande, dont les habitants échangèrent, à sa voix, leur culte idolâtrique contre la bienheureuse nouvelle du salut.

Je ne pourrais suffire, Milord, ni à vous retracer tous les bienfaits que les institutions claustrales ont répandus sur la terre, ni à vous nommer tous les religieux qui parvinrent à un degré de perfection que l'esprit de Dieu peut seul communiquer, qui honorèrent par leurs lumières et par leurs vertus les beaux siècles de l'Eglise, et portèrent des fruits qui ne peuvent germer que dans le ciel. « La plupart des moines qui furent élevés » aux dignités ecclésiastiques, dit un auteur pro- » testant, avaient des connaissances, des talents, » des vertus morales, dont il n'y a que très-peu » d'exemples (1). »

---

(1) « Je ne saurais trop le répéter : dans toutes le

Je ne dirai point ici, mon cher Moreland, parce que j'abrége autant qu'il m'est possible, que c'est aux religieux spécialement que l'on doit le plus

---

» subversions politiques, quand l'empire romain croula » tout entier, l'étude et la civilisation se réfugièrent » dans les cloîtres ; et c'est aux ordres religieux qu'on » doit d'avoir défriché le champ des connaissances » humaines, en même temps qu'ils défrichaient la plus » grande partie du sol européen. Ces deux faits, attes- » tés par tous les monuments historiques, montrent » évidemment que, dans un Etat, il faut qu'il y ait de » ces corps indestructibles qui lui donnent de la fixité, » qui conservent le même esprit et restent toujours » les mêmes, lorsque tout s'altère et se métamorphose » autour d'eux ; qui entreprennent ces grands et utiles » ouvrages, dont le premier auteur ne peut ajourner » la fin qu'après plusieurs générations. Quel est le par- » ticulier qui se condamnera à entreprendre ce que » ses petits-fils et ses arrière-neveux pourront à peine » finir? Une hérédité si longue ne se trouve que dans » les congrégations. Là, les individus changent, et l'é- » tablissement reste. Là, rien ne meurt, ni l'homme, » ni les entreprises, ni les travaux, qui se continuent » sur le même plan. Les individus même n'y changent » que par une succession graduelle ; et ce n'est que » peu à peu que se renouvellent les collaborateurs. C'est » là, enfin, c'est dans les congrégations, qu'à l'exemple » de la nature, tout se conserve sans vieillir, et que » tout se reproduit sans être jeune.

» Primo avulso, non deficit alter
» Aureus. »

(Ferrand, *Esprit de l'histoire*).

beau trait d'humanité dont l'histoire fasse mention, l'arrêté charitable du concile de Clermont, qui prononça les plus graves censures contre la licence des guerres civiles, qui confirma la suspension de toute hostilité pendant quatre jours de la semaine, et qui mit pendant trois ans les femmes, les enfants, les laboureurs et les négociants, sous la sauvegarde spéciale de l'Eglise. C'est ce fameux décret qui fut nommé *la trève de Dieu*; longtemps il eut le pouvoir de réprimer la rage forcenée des factions : elles se soumirent à l'autorité ecclésiastique; et les Français de toute classe et de tout parti connurent le repos.

Je ne parlerai point ici particulièrement de Pierre l'Ermite, cet anachorète éminemment chrétien, qui, touché de compassion à la vue des cruautés inouïes que faisaient souffrir aux fidèles de Jérusalem les sectateurs farouches de l'islamisme, appela les nations et les rois à combattre pour la cause de la vérité, et devint, en 1096, le promoteur de la première croisade : c'est du savant, pieux et noble S. Bernard que je veux, en peu de lignes, vous entretenir. Vous savez que ce fut à sa voix éloquente que les rois et les peuples européens s'enrôlèrent de nouveau sous l'étendard de la croix. La sainteté de ses mœurs, l'aménité de son caractère et l'étendue de ses connaissances, l'avaient fait considérer comme l'oracle du monde

chrétien. La France, l'Angleterre et l'Italie le consultèrent à l'envi sur un schisme qui menaçait de déchirer l'Eglise, et elles obéirent à ses décisions. Le sage Suger, qui, d'abbé de Saint-Denis, parvint au ministère de France, qui traça à l'immortel Richelieu, ainsi qu'au vertueux cardinal de Fleury, ce mode heureux d'administration politique qui a fait dire au trop célèbre Gibbon que c'étaient des évêques qui avaient formé le beau royaume de France; l'habile Suger avait la plus grande confiance dans les lumières et dans la piété de l'abbé de Clairvaux. Le pape Eugène III fut longtemps disciple de S. Bernard. « Les écrits de » cet éloquent cénobite, dont il nous reste de pré- » cieux monuments, le mettent fort au-dessus de » ses contemporains (ces paroles sont celles d'un » auteur protestant très-célèbre). Les composi- » tions de S. Bernard, ajoute-t-il, ne sont dé- » pourvues ni de goût, ni de génie : partout on y » trouvera l'empreinte de la raison et de l'huma- » nité. »

Ici, Milord, j'espère que vous me pardonnerez une courte digression, à raison de son importance. J'ai lieu de craindre, en effet, que la prédication des croisades, si vous avez lu quelques écrivains malavisés, ne soit à vos yeux un démérite, loin d'être un titre glorieux pour l'illustre S. Bernard. Afin donc de corriger un jugement erroné, j'ouvre

l'ouvrage justement célèbre d'un écrivain distingué de l'Eglise presbytérienne. « On sait, nous dit Ro-» bertson, que les croisades, prêchées par le pieux » solitaire de Clairvaux, et auparavant par Pierre » l'Ermite, avaient accoutumé, pour la première » fois, les peuples occidentaux à une réunion gé-» nérale, à une sorte de fraternité européenne. » L'auteur protestant ajoute à cette observation, avec autant de sincérité que de justice, cet honorable aveu, que lui dicte le sentiment de la vérité : *Le catholicisme produisit constamment ce bon effet.* « La monarchie pontificale, continue-t-il, » apprit aux nations et aux rois à se regarder » mutuellement comme compatriotes, comme » étant tous également sujets au sceptre divin de » la religion; et ce centre d'unité religieuse a été, » durant des siècles nombreux, un vrai bienfait » pour le genre humain. Hélas! pourquoi faut-il » que des dissensions funestes aient fait perdre, » pour bien des Etats, à ce centre précieux d'u-» nité, sa force attractive? Ah! si toutes les quo-» tités qui se sont isolées du système général s'y » réunissaient sous un rapport de conciliation » évangélique, au lieu de s'entre-déchirer les unes » les autres et d'être menacées de tomber dans le » chaos, combien les sociétés politiques en acquer-» raient de stabilité et de force! et combien la reli-» gion verrait s'accroître son empire sur les cœurs! »

Je ne veux pas, cependant, mon cher Comte, tirer mes exemples favorables au clergé régulier uniquement de ces grands solitaires qui, par l'illustration de leurs talents, sont sortis de l'obscurité du cloître pour influer sur la destinée des nations : mais, pour terminer cette lettre, je me contenterai d'indiquer deux ecclésiastiques presque inconnus, qui, si je ne me trompe sur la rectitude morale et le sens droit que je vous attribue, vous paraîtront mériter l'estime et l'admiration de la postérité, aussi bien que les personnages historiques du même ordre; ils sont dignes de briller dans les mêmes rangs que les Vincent de Paul, les Fénelon, les François de Sales. Leurs vertus sincères et modestes ont été ensevelies dans l'obscurité; mais tout appréciateur éclairé du vrai mérite doit les en retirer, et les mettre au grand jour pour l'édification des chrétiens. Je veux d'abord parler de l'immortel auteur de *l'Imitation*, qui, par humilité, cacha son nom, lorsqu'il composa cet inimitable ouvrage, l'an de Notre-Seigneur 1441. Vous savez sans doute que l'un de nos plus élégants écrivains, le célèbre Fontenelle, disait de *l'Imitation :* « C'est le plus beau livre qui soit sorti de la » main des hommes, puisque l'Évangile n'en » vient pas. » Quant à l'autre ecclésiastique, l'esprit de bienfaisance qui l'animait, et dont il a donné tant de preuves dans le cours de sa vie, fait

voir qu'il ne se trouve pas moins de vertus dans le clergé du second ordre que chez les princes de l'Eglise qui se distinguèrent le plus par leur charité. C'est du vertueux Léger que je veux faire ici mention. On rapporte que ce vénérable curé de Saint-André-des-Arcs fut surpris plus d'une fois, au cœur de l'hiver, n'ayant qu'une simple soutane : c'est qu'il avait donné aux pauvres et aux malades, qu'il allait visiter sous les mansardes et sur leurs grabats, sa chemise même et sa camisole; et il en rougissait comme d'une inconsidération ou comme d'une erreur! Homme évangélique, bien digne, par la simplicité de son cœur et le noble excès de son humanité, si je puis parler ainsi, de figurer à côté de l'illustre Belzunce, évêque de Marseille, qui soignait lui-même les pestiférés, et ne voulut jamais consentir à quitter son diocèse, bien que l'affreuse contagion eût dévoré en peu de semaines près de cent mille habitants!

Je me hâte de finir cette lettre, non moins longue que les précédentes; et je remets à celle qui suivra, le soin d'entrer dans les détails plus particuliers aux cloîtres italiens.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

LETTRE XI.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Chablais,
le 28 décembre 1816.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à lord ÉDOUARD,
comte DE MORELAND, à Oxford.

Bernardus valles, colles Benedictus amabat,
Oppida Franciscus, magnas Ignatius urbes (1).

MILORD,

Les quatre ordres monastiques dont les fondateurs sont désignés dans l'épigraphe que vous venez de lire renferment presque tous les autres ordres; ou plutôt les moines peuvent être réduits à deux classes : dans l'une sont rangés les religieux rentés, c'est-à-dire qui ont des propriétés dont ils jouissent en commun, quoique l'individu n'en possède aucune; l'autre classe est composée des religieux mendiants, qui se ressemblent tous, à quelques différences près dans les règlements qu'ils suivent et dans l'habit qu'ils portent. En dé-

(1) Bernard aimait les vallées, Benoît les collines, François les petites villes et Ignace les cités.

crivant Vallombreuse, je reviendrai sur les Bénédictins, auxquels les Bernardins se rattachent : les uns ont construit leurs couvents sur des monts et des coteaux; les autres, dans les vallées, les bois et les marécages, qu'ils ont convertis, à force de travail, en des séjours salubres et d'agréables habitations. Ce serait donc aujourd'hui de l'ordre fondé par S. Ignace que je devrais vous parler; mais cet ordre célèbre a tellement rempli l'univers de sa juste renommée, que je ne ferais que répéter ce qui vous est bien connu.

C'est aux sauvages du Paraguay, que les pères de cette noble société arrachèrent à la barbarie, à l'abrutissement, à la misère, en leur donnant des lois, en leur enseignant l'agriculture, en leur apprenant à connaître Dieu, en domptant leur férocité par la puissance des hymnes, par des chants moraux et par la douce persuasion; c'est aux habitants de cette vaste contrée, quelque temps heureuse par leurs bienfaits, à redire leurs louanges : mais dès longtemps, hélas! leurs chants ont cessé (1)! Ce serait à la Chine encore et aux îles du Ja-

(1) « C'est dans la partie méridionale du Nouveau-
» Monde qu'il était réservé à une société religieuse d'é-
» tablir le gouvernement le plus singulier, le plus pa-
» ternel, le plus heureux qui ait jamais existé. Tandis
» que la cruauté des Espagnols dévastait le Pérou et le
» Mexique, les Jésuites avaient choisi le Paraguay comme
» leur terre de prédilection. Ils ne parlaient aux habi-

pon, où ils convertirent des milliers d'âmes au christianisme, à retracer leurs généreux sacrifices, si le despotisme oriental n'y avait effacé, dans le sang de ses innombrables victimes, jusqu'au nom chrétien.

Je n'ignore pas, Milord, que cet ordre législateur est proscrit en Angleterre; et cependant il n'y existe aucun savant qui n'ait puisé dans les éditions des auteurs classiques *ad usum Delphini*, que l'on doit en grande partie aux Jésuites, et qui toutes ont été réimprimées dans votre pays, les premières connaissances qui sont enseignées dans

---

» tants, sauvages encore, que le langage de la douceur, » de la sagesse et de la raison. Ils furent aimés de ces » hommes bons et simples. Ils firent ensuite parler la » voix céleste de la religion, et ses vérités consolantes » furent adoptées. Ils disposèrent les habitants au tra- » vail, les gouvernèrent avec justice, et ne les laissèrent » manquer de rien. Ces familles errantes et infortunées » qui avaient vu régner longtemps autour d'elles le » carnage et la désolation, trouvèrent au milieu des » pères la certitude d'une vie heureuse et paisible. »

« Lorsqu'après avoir lu les sanglantes annales de l'A- » mérique, on arrive à l'histoire du Paraguay, on se » croit élevé dans une région supérieure, on respire » un air pur et vivifiant. Que serait-ce, si les malheu- » reux Indiens avaient été traités dans toute l'Amérique » du sud comme sur cette terre privilégiée! L'histoire » de ce gouvernement religieux est la seule dans ce » genre que nous offrent les annales du monde. Cette » œuvre miraculeuse de concorde et de bonheur fit naî-

vos colléges et dans vos universités ; il n'y est aucun étudiant, aucun écolier, qui n'ait chaque jour entre les mains les productions de cet ordre, non moins distingué dans les sciences humaines que dans la religion.... Quelle ample énumération je pourrais faire ici de tous les hommes qui ont illustré cette société religieuse, si je ne craignais d'ex-

---

» tre la jalousie, l'ambition, la rivalité des deux puis» sances européennes limitrophes. En moins de cin» quante ans, tout le pays, ci-devant inculte, s'était » rempli de villages et de hameaux : la religion y avait » fait des progrès rapides. Chaque arrondissement était » une famille qu'un jésuite gouvernait.

» On entra dans cet heureux pays à main armée : les » malheureux Indiens ne purent résister aux forces mi» litaires que l'on déploya contre eux ; ils se retirèrent » dans des terres reculées, avec leurs instruments ara» toires et leurs enfants, et suivirent ceux qu'ils regar» daient comme leurs dieux tutélaires; mais ils ne pu» rent se relever du coup fatal qui fut porté à l'existence » de leurs bienfaiteurs, et leurs familles sont retombées » dans l'état sauvage, d'où les Pères les avaient tirés en » les civilisant. Plusieurs peuplades renoncèrent à tout » commerce conjugal ; et, de peur de multiplier les vic» times de la cruauté des Portugais et des Espagnols, » ils eurent la force d'étouffer dans leur sein ce charme » de la nature, cet aimant si actif qui renouvelle les gé» nérations, en provoquant l'union des deux sexes ; et » le sol qui les avait produits, où ils avaient cultivé » les vertus sociales et domestiques, a vu périr avec eux » toutes les espérances de leur postérité. » FERRAND, *Esprit de l'histoire*.

céder les bornes d'une lettre! Ici, le P. Petau fonde la chronologie, tandis que Brumoy transporte à Paris le théâtre grec, et que l'infatigable Daniel écrit l'histoire de France : là, sont les Vanière, les Rapin, les Jouvency, les Porée ; plus loin le missionnaire Parennin, cet ingénieux physicien ; le P. de Challes et le P. Paullian, profonds mathématiciens ; les PP. Le Comte, Charlevoix et Dutertre, ces historiographes des missions chrétiennes en Amérique ; et cet illustre astronome Kircher, offrant à la postérité son chef-d'œuvre incomparable, son *Œdipus Ægyptiacus*. Citerai-je le tendre Cheminais, le judicieux Neuville, le sage La Rue, Bourdaloue enfin, dont la voix éloquente tonna devant les rois et retentit encore dans la chaire chrétienne? Il est suivi du P. Berthier, que ses édifiantes productions élèvent au rang des auteurs ascétiques les plus estimés.

On a aboli en France cette merveilleuse institution, qui avait élevé le siècle brillant de Louis XIV, et qui régna longtemps sur l'opinion par l'ascendant unique des talents et des vertus. Cette congrégation renommée, tant qu'elle eût été debout, aurait prévenu le grand cataclysme politique : elle était aux avant-postes de l'ordre social; on ne pouvait le renverser sans anéantir préalablement la puissance morale qui le soutenait. Elle est tombée sous les coups d'une coalition

abusée par de faux renseignements et par l'esprit de parti, cette institution conservatrice; mais avec elle tombèrent, bientôt après, les ordres religieux, le clergé séculier, les autels, la monarchie.

Je vous prie, cher Moreland, de me pardonner cette vive expression de mes regrets, et je me hâte de vous parler d'un ordre que vous n'aimez sans doute pas davantage, qui cependant n'a pas rendu à la religion moins de services que le premier, et qu'on a détruit aveuglément avec tous les autres; je veux parler de celui des Franciscains, qui était pour les campagnes, pour les ignorants, pour le petit peuple et pour les hameaux, ce que l'ordre de S. Ignace était pour les capitales, pour les universités, pour les colléges où étaient élevés les jeunes gens riches, la noblesse, et les hommes d'Etat (1). Je sais qu'on a prétendu que les uns étaient à charge par leur indigence, par leur défaut absolu d'instruction, et que les autres, par leur ascendant supérieur, faisaient ombrage à ceux qui gouvernent.

On a voulu prouver qu'ils avaient eu grand tort.
Que ne prouve-t-on point, quand on est le plus fort?

---

(1) L'ordre de S. Ignace ayant été rétabli par le pape Pie VII, c'est aux Jésuites qu'est spécialement confiée l'éducation des princes et de la haute noblesse d'Italie.

C'est là ma seule réponse; elle m'est fournie par un poëte aussi aimable que spirituel, qui, dans des vers pleins de délicatesse et de goût, a déploré la ruine des monastères (1).

Sa Sainteté Léon XII leur a rendu leur collége et leur séminaire à Rome.

(1) « Les ordres religieux, dont l'influence aussi puis- » sante qu'utile n'a pas été peut-être encore suffisam- » ment appréciée, sont une des créations les plus admi- » rables du christianisme. Il faudrait écrire l'histoire » de plus de quinze siècles et de toutes les nations, pour » rappeler les services qu'ils ont rendus à la société. » Quelques hommes pénétrés d'un merveilleux amour » pour les hommes changèrent tout dans le monde en » renonçant au monde : ils communiquèrent à des » peuples vieillis, usés, presque éteints, le souffle de vie » qui était en eux. Ils les retrempèrent dans la foi, et, » du fond de la corruption la plus excessive, ils les ra- » menèrent à la vertu, en même temps qu'il s'en allait » civilisant les peuples barbares, leur enseignant une » doctrine sublime, et les formant tout ensemble à des » mœurs pures et douces, à des habitudes d'ordre, à la » pratique de l'agriculture, des métiers et des arts. » Sans eux, où seraient aujourd'hui les sciences dont » nous sommes si fiers? Recueillant avec soin les dé- » bris des connaissances antiques, ils les conservèrent » au fond de leurs cloîtres, pour les transmettre aux » âges suivants, et la maison de prières fut aussi l'asile » de la science. Qu'il était beau de les voir, ces anges de » la solitude, en sortir le front lumineux comme Moïse, » et portant comme lui les tables de la loi, s'avancer » au milieu des peuples, les instruire de leurs devoirs,

Quand vous aurez dépassé les sources romantiques du *Clitumnus*, ce fleuve limpide qui semble ne quitter qu'à regret ses bords verdoyants, où paissent des génisses et des brebis d'une blancheur éclatante, et dont la cause est attribuée à l'onde qui les abreuve (1), vous arriverez à *Mevania*, patrie de Properce, ce charmant poëte élégiaque; et non loin de là, à peu de distance d'un amphithéâtre élevé dont les ruines ont bravé l'insulte des siècles ainsi que la barbarie des Lombards, des Vandales et des Goths, vous apercevrez la jolie ville d'Assisi, qui a donné son nom au fondateur des ordres mendiants, saint François d'Assise, et qui, à son tour, lui doit sa splendeur, son étendue, ainsi que sa population, qui s'est tellement accrue, que la ville comprend aujourd'hui dans son enceinte un bourg voisin, fameux par une chapelle rustique dédiée à la bienheureuse

---

» les leur rendre aimables par l'onction qui coulait de » leurs lèvres, enfanter partout des prodiges de pénitence et de sacrifices, replacer peu à peu la société » sur ses vrais fondements, purifier la terre et la con- » soler, en y répandant cet amour fécond, inépuisable, » qui vient du ciel et qui est le ciel même! »

(M. l'abbé DE LA MENNAIS.)

(1) Quà formosa suo Clitumnus flumina luco
Integit, et niveos abluit unda boves.
PROPERT., *Eleg.* lib. II, XV, v. 25.

Vierge, sous la spéciale protection de laquelle s'était placé ce pieux solitaire. C'est dans cet oratoire, où elle est représentée environnée des anges, et qui se nomme *Madonna degli Angioli*, que, chaque année, le 2 du mois d'août, accourt, pour lui rendre hommage, une multitude innombrable de pèlerins qui, bien plus qu'à Notre-Dame de Lorette, répandent dans la contrée de l'argent et des présents avec une telle profusion, que tous les habitants, qui seraient d'ailleurs dans une médiocrité voisine de l'indigence, en sont enrichis.

Un homme qui gouverna de nombreux milliers de ses semblables, parmi lesquels on compte des savants du premier ordre et des personnages distingués par leur éducation, leur fortune et leur illustre rang ; qui leur imposa des lois infiniment plus sévères que n'étaient celles de Lycurgue, et dont la durée et l'influence surpassent celles que les plus habiles législateurs purent jamais imprimer à leurs institutions; cet homme étonnant doit, certes, avoir possédé des talents ou des vertus bien extraordinaires, ou devait aux uns et aux autres ce charme invincible de persuasion qui soumit en peu de temps à ses préceptes austères plus de cinquante mille disciples, la plupart d'un état supérieur.

S. François d'Assise naquit l'an de l'ère chré-

tienne 1180 : sa carrière fut courte et ne passa point quarante-six années. A peine en avait-il vingt qu'il se traça une règle de conduite fondée sur la plus saine morale ; et, jusqu'à sa mort, il eut le courage de ne se permettre aucune infraction, quelque légère qu'elle fût, aux principes rigides qu'il avait établis. Il se détermina, après de longues études de la religion et des Pères de l'Eglise, à suivre strictement et littéralement les sublimes préceptes de tempérance, d'humilité, de renoncement au monde, que prescrivit le Sauveur du genre humain, et auxquels se conformèrent à l'envi les saints apôtres. Quoiqu'il eût à peine fourni quatre lustres révolus, telles étaient l'énergie de son caractère et la fermeté de ses résolutions, que sa conduite ne démentit en rien sa doctrine morale, dont l'austérité contrastait fortement avec les mœurs relâchées et dissolues du siècle où il vivait. Il se persuada que s'il ne se formait une société semblable à celle des premiers chrétiens, c'en était fait du christianisme ; plein des sentiments de la piété la plus vive, et d'un désintéressement qui n'avait point de bornes, il employa son patrimoine, ses talents, la vigueur de sa jeunesse, à faire refleurir en Italie les vertus évangéliques ; il se chargea lui-même de sa croix ; il renonça au monde, il étudia la science de souffrir, et, marchant dans le désert sur les traces de son divin Maître, il de-

vint l'objet du mépris de quelques-uns, de l'admiration d'un plus grand nombre, et entraîna après lui une multitude de disciples dévoués. Aux qualités presque héroïques que je viens de lui reconnaître, il en joignait d'opposées en apparence, la simplicité d'un enfant, une humilité qui semblait pusillanime, un esprit de mansuétude et de douceur qu'aucune injure ne pouvait aigrir.

Renoncer à toute distinction honorable, à toute propriété, à toute marque de respect de la part des autres, que dis-je? à sa propre volonté; étouffer dans son sein toute bonne opinion de soi-même, tout orgueil et jusqu'aux moindres étincelles d'amour propre; les remplacer par les plus nobles affections, l'amour de Dieu et l'amour de ses semblables : telle était la perfection à laquelle aspirait cet homme admirable, et à laquelle il paraît avoir eu le bonheur d'atteindre longtemps avant sa mort. Toute sa vie ne fut qu'une suite de généreux sacrifices, d'une touchante résignation, de souffrances qu'il endura avec une patience incomparable, et surtout d'actes de la dévotion la plus tendre. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce personnage aussi étrange que vertueux, c'est que cette ardente piété qui brûlait dans son cœur, il eut le pouvoir de l'allumer dans le cœur de ses disciples, de ses auditeurs, ou plutôt des spectateurs de ses vertus vraiment évangéliques; car il

prêchait bien plus par son exemple que par ses discours.

On loue, avec justice peut-être, le législateur spartiate d'avoir donné une preuve étonnante du pouvoir de la persuasion, en engageant ses compatriotes, et non moins les riches que les pauvres, à vivre en commun, à s'assujettir à une vie laborieuse, à ne frapper que de la monnaie de fer.... Mais Lycurgue ne réprima aucun vice; mais il n'étouffa aucune de ces passions qui tyrannisent le cœur humain; mais il immola l'humanité sur l'autel de la patrie; et les Lacédémoniens, fidèles à ses lois, chargèrent d'ignominie et de fers le généreux peuple de Messénie, pour le punir d'avoir défendu sa liberté; mais ils firent des Hilotes les plus misérables des créatures, et rendirent leur condition inférieure à celle des animaux; mais ce qu'il y a de pis encore, les institutions de Lycurgue ne condamnaient ni le vol ni l'adultère, pourvu que ces crimes, commis en secret, fussent dérobés à tous les regards.

Cicéron, encore, passe pour avoir porté le pouvoir de l'éloquence jusqu'au plus haut degré, en persuadant aux Romains de renoncer à la loi agraire, cette idole de leur ambition à laquelle ils sacrifièrent enfin leur indépendance : mais ce grand orateur possédait lui-même les domaines les plus étendus; mais l'Italie méridionale était

en quelque sorte couverte de ses maisons de campagne, et le goût de la simplicité, de la tempérance, d'une heureuse médiocrité, n'était chez lui qu'en paroles : tandis que l'humble S. François sut triompher des passions les plus puissantes qui tourmentent l'homme social, et que des princes, des dames du plus haut rang, des savants qu'illustraient leurs progrès dans les sciences humaines, accoururent dans les asiles d'une volontaire pauvreté et renouvelèrent, par leur esprit de renoncement aux biens de la terre, les prodiges du premier siècle du christianisme.

Je sais bien, Milord, qu'attribuer à un saint ou à un moine des vertus et des talents supérieurs sera regardé par bien des personnes comme un dessein formé pour en imposer à leur crédulité. Je sais que l'esprit prétendu philosophique place de niveau, pour le mérite personnel, un religieux d'Italie et un derviche mahométan. J'aime à vous classer bien différemment, mon aimable Comte, et je me plais à penser qu'en lisant le *Voyage sentimental* de l'ingénieux Sterne, vous avez applaudi à sa délicate sensibilité, lorsqu'il pressa l'humble Franciscain d'échanger sa pauvre boîte de corne contre la sienne propre, faite d'une écaille de prix, en signe de réconciliation de la part d'un homme qui avait regret à l'injure qu'il lui avait faite, et qui ne l'avait point offensé de cœur, mais

par préjugé. J'aime à vous voir lire et relire la page touchante où votre sensible pasteur anglican donne des pleurs à la mort du religieux estimable, visite la tombe modeste de Lorenzo, et en arrache quelques orties piquantes qui n'avaient que faire de croître sur la fosse où reposait l'homme de paix et d'amour. Ces sentiments d'une générosité chrétienne vous honorent autant que le trait haineux de Buchanan, cet historien de l'Ecosse, qui nous a laissé une belle traduction des Psaumes en vers latins, le dégrade aux yeux de toute personne équitable. On dit que ce personnage acrimonieux, précepteur de Jacques I[er], roi de la Grande-Bretagne, dans le but de lui rendre pour toujours les moines odieux, ne s'armait jamais de sa férule pour infliger une correction au prince royal, qu'il ne se fût affublé d'une robe monacale, et couvert la tête d'un capuchon; travestissement d'une cruelle intention, indigne d'un ministre de l'Evangile, et dont le résultat ne fut rien moins qu'une haine implacable que l'élève de Buchanan, monté jeune encore sur le trône d'Angleterre, conserva jusqu'à la mort contre le clergé romain, contre les moines et l'Eglise catholique (1).

---

(1) On a écrit sur Jacques I[er] ce distique remarquable:

Rex fuit Elisabeth, sed nunc regina Jacobus ;
Error naturæ sic in utroque fui

Ce que faisait, dans son aversion déclarée, le sectaire Buchanan, nombre de dames, telles que Mistriss Radcliffe, et je ne sais combien d'écrivains de cette trempe, l'ont fait dans leurs scènes de spectres, de revenants et d'apparitions sanglantes, où elles ont choisi de préférence les couvents. Y a-t-il un enlèvement perfide, un complot contre l'honneur, ou un assassinat à commettre, ces romanciers femelles font paraître un moine. S'agit-il d'un attentat qui révolte l'imagination, et qui effraiera longtemps les dames de Londres, les douairières qui habitent leurs châteaux, et jusqu'aux maîtresses d'école et à leurs crédules élèves; c'est au pied des autels, c'est dans un confessionnal que se trame la conspiration. Le grand Shakespeare lui-même fait administrer par un religieux, par le confesseur de Roméo et de Juliette, le breuvage soporatif qui, à son insu, occasionne leur mort. La sainte religion servira-t-elle, d'après le plan de l'auteur impie, de prétexte et de voile spécieux, pour commettre un acte de jalousie, d'amour forcené ou de vengeance, c'est toujours un prêtre italien qui en est l'instrument; et, pour donner au crime supposé un effet plus diabolique, ce sera une abbaye, une chapelle, une église, qui sera préférée par l'irréligieux écrivain pour devenir le théâtre de l'affreuse tragédie. Ces fausses et calomnieuses représenta-

tions, tout absurdes et ridicules qu'elles étaient, ont été insérées dans un si grand nombre de romans, entrelacées avec tant de contes populaires, qu'elles ont enfin courbé l'opinion, et excité chez tous les Anglais, en général, une antipathie invincible pour les monastères et les moines d'Italie.

Je sais fort bien que ces récits de terreur, *les Mystères d'Udolphe*, et tous les ouvrages de cet acabit, ne se trouvent plus que dans les antichambres : mais ils avaient auparavant traversé les salons; et, bien qu'ils ne soient plus de mode, ils ont laissé de durables impressions, même chez les dames éclairées qui les ont lus dans leur première jeunesse; et c'est à ces tableaux mensongers qu'il faut imputer l'opinion défavorable qui règne contre les ordres monastiques chez les Anglicans.

Je citerai toutefois le judicieux Swinburne, prêtre de votre Eglise, observateur exact et plein de bonne foi; il s'élève avec véhémence contre tous ces écrivains frivoles et fantastiques, qui ne craignent point de pervertir le jugement et de falsifier la vérité même pour amuser l'imagination. Si c'est un crime, dirai-je comme lui, de diffamer à tort un homme quelconque, n'est-ce pas un forfait, accompagné d'une sacrilége aggravation, de calomnier les corps ecclésiastiques, les fonctionnaires du culte divin?

Swinburne avoue cependant que ces auteurs

populaires qui, de leur aveu, n'écrivent que des fictions, quoique, par une coupable inadvertance, ils aient corrompu la pensée du public, sont bien moins criminels que tous ces écrivains de voyages qui, tout en faisant profession d'être inviolablement attachés à la vérité, nous racontent, comme témoins oculaires, des faits qui n'arrivèrent jamais, des conversations qu'ils n'ont jamais entendues : sacrifiant sans remords la réputation précieuse des dépositaires sacrés de la morale, des interprètes de la vérité, à leur haine invétérée pour l'Église catholique, ils jettent sciemment dans l'esprit de leurs concitoyens des préventions mal fondées; ils leur inspirent du mépris, de l'ingratitude et de la malveillance pour toute une nation qui professe un culte différent du leur. C'est faire assurément une grossière insulte à la candeur de la nation anglaise, qui reçoit un si honorable accueil de la part des premiers ecclésiastiques italiens : bien loin d'user de représailles et de récriminer à leur tour, ils sourient, avec autant d'indulgence que de dignité, quand ils entendent ces imputations mensongères; ils laissent les faits, ces témoins permanents, seuls authentiques, protester contre les assertions malicieuses de l'incrédulité. « Quant à moi, dit Swinburne,
» voyant chez presque tous les voyageurs anglais
» l'Église catholique représentée sous un aspect

» désavantageux, j'ai entrepris de voyager moi-
» même en Italie, et je me suis convaincu de la
» fausseté de tous ces rapports, dont je n'ai pas
» tardé à découvrir les sources, savoir : le *spleen*,
» l'ignorance, la présomption, l'infidélité. »

En effet, la plupart de ceux qui ont écrit leurs voyages dans la péninsule, tels que Misson, Moore, Smollett, etc., ne savaient que peu ou même ne savaient point l'italien; ils entendaient encore moins les dialectes divers qu'on y parle; ils ne conversaient qu'avec les Anglais; ils n'étaient introduits que rarement dans les maisons respectables d'Italie, et jamais dans leur intérieur et confidentiellement. Les uns, n'écoutant que leur disposition atrabilaire, s'aigrissaient à la vue des processions, du concours heureux d'un peuple dont l'ardente dévotion est alimentée par les fêtes solennelles : les autres, ennemis acharnés de la religion, conçurent l'odieux projet de distiller dans l'âme de leurs lecteurs le poison qui les consume. Calomnions, ont-ils dit dans le langage caustique de Beaumarchais; calomnions : il en restera toujours quelque chose. Ils n'ont que trop réussi. Ils ont lâchement flatté les opinions vulgaires et les préjugés nationaux, et, n'assistant point aux cérémonies du culte catholique, aimant à exagérer les rapports absurdes qui leur étaient faits, ils nous ont donné sur l'Église romaine, sur

le clergé, surtout sur les moines et les couvents, qu'ils ne purent connaître que par les plus suspectes traditions, des idées fausses, erronées et impies, propres à abuser les jeunes gens qui voyagent après eux, et à rendre bien plus funeste qu'avantageux leur séjour en Italie, à moins qu'ils ne consultent un auteur impartial; à moins qu'ils n'oublient les lectures calomnieuses qu'ils ont faites sur les choses et sur les personnes les plus vénérables; à moins qu'ils ne viennent, en un mot, dans ce beau pays, *table rase*, écouter et voir. Voilà, Milord, ce que Swinburne, un de vos écrivains les plus estimables, demande de vous, si vous désirez faire un voyage utile, et recueillir la vérité, qui est le but unique de vos recherches.

Mais je m'arrête, mon cher Moreland : honteux d'avoir occupé votre attention au delà des bornes que je devais me prescrire, je renvoie d'autres détails sur le même sujet au courrier prochain.

—

LETTRE XII.

De l'abbaye de Notre-Dame de Sainte-Hermance,
le 29 décembre 1816.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à lord Édouard, comte de MORELAND, à Oxford.

Vallombrosa
Così fu nominata una badia
Ricca, e bella, nè men religiosa
E cortese a chiunque vi venia (1).

ARIOSTO, *Orl. fur.*, c. XXII, st. 36.

Ce que je vous rapporterai dans cette lettre, mon cher Moreland, est le langage d'un de vos plus savants compatriotes, James Horsley, ecclésiastique non moins vertueux qu'impartial. Voici ce qu'il rapporte lui-même :

« Plein des souvenirs les plus doux qui, depuis

(1) Vallombreuse, tel est le nom d'une abbaye riche, belle, vraiment religieuse, et sachant accueillir avec courtoisie quiconque lui demande l'hospitalité.

» que j'ai quitté l'université d'Oxford, font le
» charme de ma vie (je veux parler des célèbres
» professeurs auxquels je dois mon éducation, de
» mes amis de collége, de nos agréables conversa-
» tions, de nos riches bibliothèques, et de tant de
» jouissances du cœur que je goûtais dans ces édi-
» fices majestueux consacrés à l'étude et à la mé-
» ditation), je voulus, avec le jeune élève qui
» m'accompagnait, visiter la célèbre abbaye de Val-
» lombreuse, située à environ treize ou quatorze
» milles de Florence. Nous suivîmes les plaines
» riantes du val d'Arno : des allées sinueuses, que
» recouvre un tapis de gazon, de mousse et de
» fleurs, et qui s'élèvent par des degrés insensibles,
» nous conduisirent presque imperceptiblement
» sur les coteaux verdoyants de l'Apennin, parse-
» més de palais, de villages et de maisons de cam-
» pagne où l'yeuse, l'olivier, la vigne, des bou-
» quets de chênes et de châtaigniers, répandaient
» l'ombrage et la fraîcheur. A divers intervalles,
» nous suspendions notre marche, tantôt pour
» admirer un torrent écumeux qui se précipitait
» avec fracas du sommet de la montagne, tantôt
» pour reposer nos regards satisfaits sur ces asiles
» champêtres de la piété, une chapelle, une église,
» dont le clocher élancé dans les airs réfléchissait
» les rayons éblouissants du soleil au milieu de ces
» solitudes profondes; et nous ne fûmes retirés

» d'une sorte d'enchantement ou de rêverie, dans
» laquelle nous avait plongés la beauté touchante
» de ces lieux, que par la cloche de vêpres, qui
» appelait les religieux au service du soir. La paix
» de la conscience, qui paraissait sur leur front,
» dissipa mes inquiétudes et passa dans mon âme :
» les uns venaient des champs qu'ils avaient cul-
» tivés, et des forêts voisines, où ils avaient coo-
» péré avec les bûcherons à des abatis de bois pour
» le chauffage et la construction; les autres sor-
» taient de différentes écoles, où ils avaient con-
» sacré leurs soins à l'instruction de nombreux
» élèves des diverses villes d'alentour. A la vive
» joie qui brillait sur le visage des disciples, et à
» la sérénité qui éclaircissait la contenance de
» leurs maîtres, je reconnus le paisible bonheur
» dont j'avais joui moi-même dans l'université :
» plusieurs de ces respectables cénobites quittaient
» lentement leurs bibliothèques, où ils s'étaient li-
» vrés à des travaux non moins utiles que ceux de
» l'agriculture et de l'éducation, à ces recherches
» savantes qui devaient étendre les lumières, et qui
» ont rendu si recommandable l'ordre de Saint-
» Benoît.

» Nous accourons à l'église; l'orgue harmo-
» nieux se fait entendre. La mélodie était atten-
» drissante; les religieux chantaient les vêpres.
» Leur office, ce jour-là, se composait, entre autres

» psaumes, du LXXXIIIe et du XC^e. Je me plais » à citer ici les versets qui touchèrent le plus mon » compagnon de voyage :

Ps. LXXXIII. Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur! mon cœur tressaille, mon âme a défailli de désir. Le passereau trouve une demeure; l'hirondelle, un asile où elle dépose ses petits. Pour moi, ô mon Dieu, vos autels sont l'unique pavillon que je désire. Un jour passé dans votre maison vaut mieux que mille ailleurs. Dieu est le soleil de mon âme, il est mon bouclier; il nous donnera sa grâce et sa gloire.

Ps. XC. Celui qui repose dans le secret du Très-Haut, s'affermira à l'ombre du Tout-Puissant. Je dirai au Seigneur : Vous êtes mon asile, vous êtes mon Dieu, et j'espérerai en vous. — Le Seigneur vous couvrira de son ombre, et votre espérance croîtra sous ses ailes. Vous ne craindrez ni les alarmes de la nuit, ni la flèche qui vole au milieu du jour, ni la contagion qui se glisse dans les ténèbres, ni les attaques du démon du midi. Le Seigneur a ordonné à ses anges de vous garder dans toutes vos voies. Ils vous porteront dans leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre la pierre. — Que puis-je désirer dans le ciel, que vous, ô mon Dieu? Que puis-je aimer sur la terre, excepté vous seul? Qui s'éloigne de vous marche à sa perte, comme une épouse infidèle que la vengeance poursuit. Endors-toi avec confiance, ô mon âme! dans le sein des miséricordes infinies.

» Cependant le voile de la nuit nous enveloppait » déjà de son ombre, et l'astre du jour s'était re-

travail de nos mains a fertilisé ces vallées qui n'étaient d'abord que des jachères et des marécages. Ces forêts immenses dont l'Apennin se couronne jusqu'à son sommet le plus élevé, nous les avons acquises de nos propres fonds et de nos épargnes (1). Nous occupons des milliers de paysans avec leurs familles ; et tous, satisfaits, tranquilles et vertueux, vivent autour de ce cloître dans une honnête aisance, fruit du travail que nous leur procurons (2).

» Les pins, les chênes et les mélèzes d'une hauteur prodigieuse, qui se transforment en mâts

---

(1) « La religion, comme la royauté, devint propriétaire dès les temps les plus anciens, à mesure qu'elle passa de l'état précaire de doctrine persécutée à l'état fixe et stable de société. Et comment aurait-on refusé à la société religieuse, qui est destinée à durer autant que le monde, ce qui est l'objet de tous les désirs de la famille, qui ne vit que quelques générations, la faculté de passer de l'état précaire de salarié à l'état stable de propriétaire, et le droit de se planter dans le sol? » (Le vicomte DE BONALD.)

(2) « Les dotations ecclésiastiques étaient de véritables greniers d'abondance pour les pauvres ; elles étaient une ressource précieuse dans les dangers publics. Le clergé, par des contributions volontaires, aida au rachat de François I[er]. Il offrit au commencement de la révolution, pour combler le déficit, quatre cents millions, qui encore aujourd'hui feraient la fortune de la France. » (Le vicomte DE BONALD.)

pour soutenir les voiles de vos navires, ou qui se façonnent en vaisseaux dans le port de Livourne et dans d'autres chantiers, tombèrent d'abord sous la cognée des moines de Vallombreuse; et il est peu d'entre nous, à l'exception des vieillards et des infirmes, qui, une fois au moins par semaine, ne gravissent les plus hautes sommités, de dessus lesquelles on voit l'une et l'autre mer, le golfe Adriatique et la mer Tyrrhénienne.

» Tous les Anglais arrivant en Italie nous visitent avec des sentiments de reconnaissance et d'affection. Il n'est en Europe aucune région qui soit plus redevable aux Bénédictins que l'Angleterre. C'est au sage Augustin et à quarante de ses pieux acolytes de notre ordre, envoyés en 597 par cet excellent pape Grégoire le Grand, que votre patrie, alors idolâtre, dut le glorieux présent du christianisme, sa confession de foi, sa liturgie, ses sacrements, et la hiérarchie que, presque seule d'entre tous les peuples protestants, elle n'a point abandonnée.

» Ce sont les Bénédictins, ajoute-t-il, qui fondèrent ces savantes universités, les deux flambeaux de la Grande-Bretagne, Cambridge et Oxford; ce sont eux qui formèrent d'abord vos bibliothèques, et qui vous transmirent les premiers la connaissance des beaux-arts, des langues anciennes, des auteurs classiques, et des mathématiques. Ce sont

ençore des religieux de notre ordre qui firent construire à leurs frais douze de vos plus magnifiques cathédrales, et la plupart de ces abbayes d'architecture saxonne et gothique, dont les ruines pleines de solennité attirent l'attention des voyageurs. Dirai-je, enfin, que ce fut aussi un moine, l'érudit et savant Alcuin, Anglo-saxon, qui jeta, sous Charlemagne, les fondements de l'université de France?

» Mais un don inappréciable que l'abbaye de Vallombreuse a fait à l'Angleterre, c'est le beau poëme de Milton. Ce grand poëte séjourna longtemps au milieu de nous. C'est ici, dans cet admirable pavillon formé par la nature, que son génie contemplatif, loin du fracas du monde, loin du tumulte des passions qui l'agitèrent depuis, vit éclore ses pensées créatrices et germer tous les trésors qu'il renfermait dans son sein. Ce ne sont pas tant ces pelouses fleuries, ces frais gazons, ces troupeaux heureux qui bondissent dans nos plaines, et tout ce que ces verts bocages, où croissent spontanément le jasmin, les roses et les lis, offrent de charmes sous un climat brûlant, qui enflammèrent la noble imagination de l'Homère anglais, que cette obscurité silencieuse, que ces palmiers qui ombragent nos coteaux, ces fières montagnes qui, se détachant avec âpreté de notre humble vallée, portent leur tête orgueilleuse jusqu'au ciel,

défendent à l'ennemi de l'homme tout accès vers le tranquille séjour de la religion et de l'innocence ; tels sont les grands traits que le spectacle sévère et majestueux qui frappe vos regards paraît avoir dessinés dans la pensée de votre immortel poëte, et qui forment le *bel idéal* du séjour céleste où il place à leur naissance les héros de son poëme.

» Ravie dans une sublime contemplation à la vue de ces sites merveilleux qui forment une chaîne non interrompue d'abîmes et de grandeurs, depuis les pics presque inaccessibles du mont Apennin jusqu'aux bords du fleuve limpide qui baigne le val d'Arno, l'âme de Milton s'éleva par-dessus toutes les hauteurs de la terre, perça la profondeur de l'éternité, y poursuivit sans relâche les objets invisibles qui se dérobent à la vue des mortels. Rappelant alors à sa mémoire les traditions sacrées, il évoqua du néant l'antique univers; il osa nous révéler nos félicités perdues, nos premiers parents, la première révolte et les premières espérances du pardon. »

» Ici le bon Bénédictin, plaçant sous nos yeux » la carte topographique de Vallombreuse, nous » invite à la comparer avec le tableau du *Paradis* » *perdu.*

« Quiconque, nous dit-il, a bien lu cet admirable poëme, et promène des regards attentifs sur cet amphithéâtre agreste et magnifique, ces taillis

ténébreux qui s'y épaississent de toutes parts, ce rempart de verdure impénétrable aux feux ardents du soleil, sur ces bosquets incultes et leur luxe sauvage, doit y voir, trait pour trait, la peinture fidèle du jardin de Dieu. N'est-ce pas ici que le cèdre s'élance? n'est-ce pas là que le frêne altier et l'ormeau pyramidal semblent, par leurs branches fastueuses et leur feuillage touffu, interdire à des regards teméraires le passage de cette enceinte sacrée? Voyez plus près de vous, ajouta-t-il en adoucissant sa voix, voyez ces ruisseaux rapides qui se précipitent en bruissant du haut de ces monts d'albâtre pour arroser au bas du vallon ces prairies herbeuses et ces tapis de fleurs : ne représentent-ils pas à votre pensée les eaux cristallines du riant Eden, qui déployaient avec mollesse, sur un lit de sable d'or, les nappes transparentes de leur onde? Ne sont-ce pas les mêmes tableaux? Ne retrouvez-vous pas entre Eden et Vallombreuse une telle ressemblance, qu'on est forcé d'avouer, comme plusieurs écrivains l'ont rapporté, que la magnificence, la solennité religieuse de cet asile, le tranquille bonheur qu'y avait goûté ce grand poëte, lui inspirèrent la description enchanteresse et toutes les beautés de son Paradis? Cependant le génie sublime du poëte éleva son vol audacieux bien au-dessus des cimes de l'Apennin, *extra flammantia mœnia mundi;*

il traversa l'enceinte éblouissante des mondes, et créa un Paradis. »

« Comme cet aimable et savant solitaire ache- » vait sa tirade poétique, je redisais tout bas ces » vers heureux de Milton, qui n'ont pu s'effacer » de ma mémoire; ils appartiennent à l'épithalame » du premier hymen :

Now came still ev'ning on, and twilight grey
Had in her sober liv'ry all things clad;
Silence accompanied; for beast and bird,
They to their grassy couch, these to their nests,
Were slunk; all but the wakeful nightingale;
She all night long her am'rous descant sung;
Silence was pleas'd; — now glow'd the firmament
With living sapphires: Hesperus, that led
The starry host, rode brightest, till the Moon
Rising in clouded majesty, at length,
Apparent queen, unveil'd her peerless light,
And o'er the dark her silver mantle threw (1).

MILTON'S *Paradise lost*, book the IV.

» Cependant l'éclat de la plus belle journée » s'était affaibli par degrés, et les fatigues de la » marche que nous avions faite le long des rives » de l'Arno, nous faisaient sentir qu'il était temps » de goûter les douceurs du repos. Déjà l'astre

---

(1) Le lecteur me saura gré, sans doute, de lui offrir ici la traduction que l'illustre Delille a faite de ces

» argenté, de sa lampe nocturne, embellissait le » firmament, et des légions d'étoiles disputaient à » la nuit son antique domaine. Nous fîmes en- » semble, avec notre hôte pieux, dans la salle » même du réfectoire, la prière du soir; il nous » souhaita un sommeil heureux et tranquille, *fe-* » *lice notte,* et nous promit pour le lendemain » tous les éclaircissements que je désirais. »

J'en fais de même, mon cher Moreland, et je vous salue.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

---

beaux vers de Milton ; il me paraît avoir lutté victorieusement de grâce et d'énergie avec cet autre Homère.

Mais enfin la Nuit vient, et le peuple des fleurs
A du soir par degrés revêtu les couleurs;
Le silence la suit, les troupeaux s'assoupissent,
Tous les oiseaux muets dans leurs nids se tapissent,
Tous, hors le rossignol, qui, d'un ton amoureux,
Répète dans la nuit ses refrains douloureux;
Il se plaint, — l'air soupire, — et le Silence écoute;
L'eau mollement frémit : — l'oiseau chante, et les vents
Emportent dans les bois ses doux gémissements...
Cependant de saphirs les cieux peignent leur voûte :
Précurseur radieux des astres de la nuit,
Le brillant Hespérus en pompe les conduit.
Au milieu du repos, de l'ombre et du silence,
D'un air majestueux leur reine enfin s'avance,
Et, versant sur le monde une tendre clarté,
De son trône d'azur jette un voile argenté.

LETTRE XIII.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Chablais,
le 30 décembre 1816.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à lord ÉDOUARD, comte DE MORELAND, à Oxford.

Tantôt c'est une simple et modeste chapelle,
Doux asile où naguère, en la saison nouvelle,
Vierges, mères, enfants, sur un rustique autel,
Vinrent pour les moissons implorer l'Éternel;
Tantôt une abbaye antique, abandonnée,
Tout à coup s'offre aux yeux, de bois environnée.
Quelle profonde paix! Amante du désert,
La méditation avec plaisir s'y perd.
Le saint recueillement, la paisible innocence,
Semble encor de ces lieux habiter le silence.
La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,
Les degrés de l'autel usés par la prière,
Ces noirs vitraux, ce sombre et divin sanctuaire,
Tout parle, tout émeut dans ce séjour sacré,
Où brille des chrétiens le signe révéré.

DELILLE, *les Jardins.*

CHER MORELAND,

Je vais continuer le récit de James Horsley, dont vous n'avez lu qu'une partie.

tunés, cette nombreuse famille de la Providence, qui n'a que Dieu pour appui : ils se sont faits pauvres pour l'amour de celui qui ne voulut posséder aucun bien sur la terre; et c'est par eux surtout que *l'Évangile est annoncé aux pauvres*. S'ils s'adressent fréquemment aux riches d'ici-bas, c'est en faveur des souffreteux et des indigents, et ils partagent avec les misérables les moyens de subsistance qu'ils viennent de recevoir.

» Cependant l'ordre de Saint-Benoît, continua le père *foresteraio*, qui en revint ici à son abbaye, et tous les ordres qui en naquirent sous diverses dénominations, les Camaldules, les Bernardins et les Célestins; les disciples de S. Dominique, qu'on appelle *les Frères prêcheurs;* les Augustins, dont le nom rappelle celui de l'illustre évêque dans les écrits duquel ils ont puisé leurs statuts; tous ces ordres n'ont qu'une même origine, une base unique, *la règle de S. Benoît*, diversement modifiée par des constitutions différentes, suivant les nations, les convenances et les temps. Un trait caractéristique, néanmoins, distingue essentiellement ceux-ci de tous les ordres auxquels S. François prescrit pour règle absolue une entière pauvreté; *c'est une propriété commune et indépendante*, dont ils font un usage généreux; et l'on peut leur appliquer cette sentence de l'ora-

teur romain : *Privatus illis census parvus erat; commune, magnum.*

» Il n'est pas jusqu'aux moines du mont Carmel qui ne nous appartiennent, bien qu'ils fassent remonter leur origine au prophète Élie. Découverts par les chevaliers qui combattaient sous l'étendard de la foi au temps des croisades, ils furent, par les croisés, transportés du Liban en Italie et dans les Etats européens, où ils se multiplièrent; mais la base de leur association est la règle même de S. Benoît, à laquelle ils apportèrent des modifications plus ou moins sévères. Des cloîtres de cet ordre oriental, qui furent destinés spécialement aux femmes, sont célèbres par les austérités qui s'y pratiquaient, par l'esprit de dévotion et de pénitence de celles qui les habitaient, ainsi que par d'éclatantes conversions : plusieurs princesses du sang des rois et une multitude de dames illustres par leur naissance, leurs vertus et leur beauté, se firent Carmélites à la fleur de leur âge.

» C'est enfin à notre ordre, dit encore le bon père *foresteraio*, que se rattachent les Théatins, les Hiéronymites, les Oratoriens, et bien d'autres congrégations qui se consacraient à l'éloquence de la chaire, au service de l'humanité et à l'éducation de la jeunesse. Ils avaient tous des revenus suffisants et qui leur permettaient de se vouer à des travaux littéraires; ils suivaient la règle de S. Be-

noît, et ne s'en écartaient qu'en un point, celui qui concerne les vœux irrévocables : ils vivaient réunis en de paisibles communautés ; mais ils étaient libres de quitter le cloître.

» Il est un ordre surtout qu'une circonstance bien honorable rend intéressant, je veux dire celui des Célestins. On remarque, en effet, que le fondateur de cet ordre fut le pape Célestin, qui descendit par humilité du trône pontifical, reconnu dans ce temps pour le premier trône de l'Europe (1), et qui se retira dans un couvent où se réunirent des hommes distingués par leurs lumières, leur rang, leur fortune, qui embrassèrent la règle de S. Benoît, à laquelle ils firent quelques changements. Mais ce qui ajoute à cette remarque un nouvel intérêt, c'est que c'est de l'ordre des Célestins qu'est sorti cet excellent pape, le noble Chiaramonte, qui règne de nos jours, et qui a illustré la chaire apostolique par son invincible fermeté égale à sa patience, par cette admirable longanimité, cet esprit de mansuétude, toutes les vertus évangéliques avec les-

---

(1) « Comme prince temporel, le pape est l'égal de » tous les autres souverains en dignité; mais, si l'on » ajoute à ce titre celui de *chef suprême du christianisme,* » il n'a plus d'égal. » C'est l'illustre Burke qui, bien que protestant, donna au pape, dans un de ses discours parlementaires, cette qualification remarquable.

quelles il a fait tête à la persécution la plus obstinée. »

« Ici notre hôte, infatigable dans sa complai-
» sance, se plut à nous désigner les congrégations
» qui avaient le plus honoré les Bénédictins.

« Et d'abord en Italie, nous dit-il, vous trouvez le monastère du Mont-Cassin, celui de Vallombreuse, la congrégation de Sainte-Justine à Padoue, celle de Saint-Georges à Venise. Mais ce n'est pas à l'Italie seulement que l'ordre de Saint-Benoît borna ses institutions : la célèbre abbaye de Cluni, la congrégation de Saint-Maur, le corps le plus savant de l'Europe, sur lequel les PP. de Montfaucon, Mabillon, Martène, etc., font réfléchir un éclat que rien ne peut obscurcir, la fondation de la grande Chartreuse par S. Bruno en 1084, etc., sont d'authentiques monuments de son utilité, et des services importants que les Bénédictins ont rendus aux sciences, à la religion et à l'état social.

» On nous accuse amèrement d'aimer la dépense, le luxe et la bonne chère, ajouta le père *foresteraio;* mais c'est un reproche bien gratuit et bien injuste : on veut ignorer que la parcimonie ne nous est pas moins interdite que la somptuosité; on devrait savoir que notre *règle* nous impose l'obligation d'exercer envers tous ceux qui abordent notre cloître une hospitalité con-

stante et désintéressée, suivant le précepte du saint apôtre : *N'oubliez pas d'être hospitaliers, car quelques-uns ont reçu des anges sans le savoir.* Le prétendu luxe de notre ordre n'est que l'observation stricte des bienséances ; il consiste à recevoir nos hôtes selon leur rang. L'abbé entretient une table décemment servie ; des appartements meublés avec simplicité et avec goût, ornés de bibliothèques, des chefs-d'œuvre des beaux-arts, et des monuments de l'antiquité, sont alloués dans notre monastère aux personnages illustres, savants et religieux, qui nous honorent de leurs visites ; ils restent chez nous aussi longtemps qu'il leur plaît (1). »

---

(1) M. l'abbé l'Écuy, ex-général de l'ordre des Prémontrés, grand-vicaire et chanoine de l'église de Notre-Dame de Paris, docteur de Sorbonne, homme d'esprit, savant aimable et modeste, qui lut mon ouvrage en manuscrit, trouva des lacunes dans l'énumération que je faisais des ordres réguliers, et m'engagea à la rendre plus complète. J'ai suivi son conseil, et j'ajoute cette note à la lettre actuelle :

Les Bénédictins proprement dits, l'ordre de Cluni, les congrégations de Saint-Vannes et de Saint-Maur, beaucoup de congrégations d'Allemagne, les Chartreux, les Célestins, vivent sous la règle de S. Benoît. — Tous les Franciscains, les Cordeliers, les Mineurs, les Capucins, les Récollets, les Minimes observent la règle de S. François. — Il est une troisième branche de corps religieux, infiniment respectables, qui vivent sous la

« Le bon père allait continuer la justification » de son ordre respectable, lorsque l'arrivée d'un

---

règle de S. Augustin, savoir : les premiers disciples de l'évêque d'Hippone, nommés les Ermites de S. Augustin; tous les chanoines réguliers; l'ordre de Prémontré, institué par S. Norbert, d'une naissance illustre et tenant à la famille impériale d'Allemagne. — Cet abbé, favori de l'empereur Henri V, possédait de riches bénéfices et menait une vie dissipée. Comme il se rendait à une partie de plaisir, tout à coup la foudre éclate et le précipite à terre, privé de tout sentiment. Enfin il reprend ses sens et se relève; mais ce n'est plus le même homme : il rompt avec le monde, prend les livrées de la pauvreté, se retire dans un monastère où il fait l'apprentissage de la vie spirituelle, lègue aux pauvres son riche patrimoine, et fonde près de Laon, dans une vallée déserte et marécageuse, l'ordre sévère de Prémontré. S. Bernard, son ami intime, le consultait comme un homme éclairé de l'esprit de Dieu. — Sous cette même règle se trouvent l'ordre de Saint-Ruf, celui de Saint-Jean de Latran, les Pères de la Rédemption, ou Mathurins. Ces ordres suivent la règle qui leur est commune; mais chacun a des constitutions particulières. — Il y a de plus des clercs réguliers, comme les Jésuites, les Théatins, les Servites. — Il existe enfin des associations libres, telles que les Oratoriens, les Missions étrangères, les Missionnaires de Saint-Vincent de Paul et les Sulpiciens; ils ont tous des usages qui leur sont particuliers. — Je dois dire ici qu'Évermode, disciple de S. Norbert, et depuis évêque de Ratzebourg, porta la lumière de l'Évangile chez les Vandales qu'il civilisa. (Voyez l'*Histoire des ordres religieux* par M. Henrion; 2 vol. in-12.)

» étranger à Vallombreuse fit suspendre une » conversation qui m'inspirait le plus vif intérêt, » et que je m'empresserai de reprendre à son re- » tour. Comme elle m'offrira quelques détails » utiles et agréables, tenant aux signes extérieurs » et au cérémonial de la religion, je les réser- » verai pour la lettre suivante, et je prends, à » l'instar du père *foresteraio*, congé de vous » pour quelques instants. »

Adieu, mon cher comte.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

—

LETTRE XIV.

De l'abbaye de Notre-Dame de Sainte-Hermance,
le 31 décembre 1816.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à lord ÉDOUARD comte DE MORELAND, à Oxford.

La prière, qui veille en ces saintes demeures,
De l'astre matinal nous annonce le cours,
Et, conduisant pour nous le char pieux des heures,
Remplit et mesure nos jours.

Cœurs tendres, approchez ; ici l'on aime encore :
Mais l'amour épuré s'allume sur l'autel ;
Tout ce qu'il a d'humain à ce feu s'évapore ;
Tout ce qui reste est immortel.

Comme un homme éveillé longtemps avant l'aurore,
Jeunes, nous avons fui dans cet heureux séjour ;
Notre rêve est fini, le vôtre dure encore.
Eveillez-vous, voilà le jour.

Dans le creux d'un rocher, sous une voûte obscure,
S'élève un simple autel... Roi du ciel, est-ce toi ?
Oui, contraint par l'amour, le Dieu de la nature
Y descend, visible à la foi.

Que ma raison se taise, et que mon cœur adore.
La croix à mes regards révèle un nouveau jour ;
Aux pieds d'un Dieu mourant puis-je douter encore?
Non : l'amour m'explique l'amour.

Tous ces fronts prosternés, ce feu qui les embrase,
Ces parfums, ces soupirs s'exhalant du saint lieu,
Ces élans enflammés, ces larmes de l'extase,
Tout me répond que c'est un Dieu.

M. DE LAMARTINE.

Je ne vous demande point pardon, mon aimable Édouard, pour la longueur de cette épi-

graphe : c'est de la *croix*, c'est du signe de la rédemption, que je dois aujourd'hui vous entretenir; et ils sont si beaux, ces vers qui servent ici de prologue à la conversation du bon père, que vous ne les lirez point sans éprouver la plus douce émotion : elle dure encore, celle que j'ai ressentie seulement à les transcrire, tant ils retracent vivement à mon cœur les jours fortunés où, dans les solitudes de Vallombreuse, ma prière, animée par les concerts de ses pieux cénobites, s'élevait sur l'autel des parfums vers le Roi de l'univers, vers le Dieu de ma vie et le Sauveur du monde. Pour m'approcher de lui de plus près, j'avais fui dans ces déserts, je partageais le calme et la paix de ceux qui l'adorent dans l'asile du silence : ils avaient trouvé le bonheur dans ce tranquille et majestueux séjour; jeunes encore, ces vertueux solitaires s'étaient consacrés au culte de celui qu'on ne peut aimer sans être heureux. La mélodie de leurs chants, que les grottes sonores et les voûtes des rochers répétaient encore, me plongeait dans une sorte de ravissement; les accords de l'hymne harmonieuse avaient cessé de flotter dans les plaines de l'air, mais ils résonnaient encore dans mon âme : je croyais sentir la présence de Dieu; tant il est vrai que la prière est la respiration de l'âme, que ce n'est qu'en aimant ce Dieu qui est amour qu'on le sert véritablement,

et que le chant de la louange est l'aliment de la vie spirituelle. Tels sont les précieux souvenirs que rappellent à mon esprit les sublimes stances que je viens de tracer.

Le docteur Horsley attendit le retour de son excellent hôte, le père *foresteraio*, qui reprit ainsi la conversation :

« Les ennemis de tout ordre régulier, nous dit-il, ainsi que les penseurs libres ou soi-disant esprits forts, nous reprochent des pratiques oiseuses et monacales. Le savant évêque de Durham, le célèbre Butler, de la communion anglicane, blâmait sévèrement son clergé de négliger les pratiques religieuses, et regardait comme faisant un acte public de dévotion sincère et vraiment chrétienne le catholique romain qui s'acquittait des cérémonies saintes avec recueillement et vénération, qui observait avec soin les pratiques pieuses, qui suivait avec sagesse et discernement tous les rites prescrits. — Ainsi, continue le disciple éclairé de S. Benoît, quand un Italien, à la vue d'un crucifix devant lequel il passe, ôte avec respect son chapeau, lorsque l'un de nous s'incline devant ce touchant emblème, certes il n'a pas l'intention d'honorer le bois, le bronze, l'or ou l'argent dont le simulacre se compose, mais bien celle d'exprimer son admiration, sa reconnaissance et son amour pour cette personne divine dont le san-

glant sacrifice et l'ardente charité se retracent à ses yeux.

» Lorsque nous témoignons un respect semblable pour l'image de la bienheureuse Vierge, notre intention n'est pas d'honorer l'émail, les couleurs et le dessin, non plus que la représentation d'une simple créature, mais bien de montrer notre vénération pour le plus parfait modèle de chasteté, de modestie, de pudeur virginale et d'amour maternel, dont il soit parlé dans les livres saints. Quant au signe de la croix que le catholique fait en portant sa main du front à la poitrine et puis aux deux épaules, il est prouvé que les premiers chrétiens le faisaient aussi (1).

» Enfin, quelle que soit l'opinion des incrédules, ou celle des protestants, sur l'eucharistie, s'ils nient son caractère mystérieux et *la présence réelle*, toujours doivent-ils avouer que cet auguste

---

(1) « Voyez où en sont les protestants depuis leur sé-
» paration d'avec l'Eglise. *Quantùm mutatus ab illo!*
» Ils n'ont pu s'arrêter sur les flancs d'un précipice ra-
» pide, ils descendent avec un mouvement accéléré; la
» pente les entraîne, ils rouleront jusqu'au fond. Ils
» prouvent cette maxime éternelle : que la science et
» la foi ne s'allieront jamais hors de l'unité. N'êtes-vous
» pas au contraire frappés d'admiration en voyant que
» tous les titres de l'Eglise romaine sont intacts, en re-
» montant aux apôtres? Ses articles de foi n'ont point
» varié. Si elle a changé certaines choses dans les formes

sacrement est le symbole le plus expressif des souffrances, des profonds anéantissements et de la mort du Sauveur du monde; tellement que la légèreté, le défaut de respect et de dévotion, à l'instant solennel du sacrifice, sont, dans le spectateur irréfléchi qui n'a pas le dessein d'y participer, infiniment plus blâmables que ne saurait l'être, aux yeux du protestant, l'acte de se prosterner avec une vénération qui, dans son opinion, paraîtrait excessive, si jamais on pouvait être coupable d'excès dans l'esprit de la vraie dévotion. »

« A ces paroles, touché de la justesse et de la
» simplicité du raisonnement de ce bon père, sa-
» tisfait d'une conversation qui devenait d'autant
» plus importante pour mon jeune élève, qu'il
» était venu en Italie très-mal disposé à l'égard des
» moines et du clergé romain, je résolus de pro-
» longer un entretien qui pouvait dissiper ses pré-
» jugés non-seulement injustes, mais absurdes et
» dangereux, puisqu'ils frappent la plupart des
» voyageurs anglais d'une sorte d'aveuglement ou

» extérieures, c'est une preuve qu'elle vit : l'immobilité
» absolue n'appartient qu'à la mort. Elle n'a point
» changé, quant aux essences que s'est réservées la Di-
» vinité, tandis qu'elle a livré les formes au temps, pour
» en disposer suivant certaines règles. » (Le comte de Maistre.)

» d'ictère moral qui obscurcit à leurs yeux la gran-
» deur et la beauté du culte romain. — Vous avez
» raison, mon père, m'écriai-je, et je ne puis,
» comme observateur impartial, qu'apposer le
» sceau de mon témoignage à vos assertions apo-
» logétiques.

» Ressouvenez-vous, dis-je alors avec une vive
» émotion à mon aimable compagnon de voyage,
» de l'effroi que nous causa le passage des mon-
» tagnes du Tyrol, lorsque d'Inspruck nous nous
» élevâmes sur les hauteurs des Alpes Rhétiennes;
» nous traversions des défilés ténébreux, entre-
» coupés de torrents rapides, lesquels, se frayant
» un passage étroit dans les interstices tortueux
» des vallées qui séparent cette chaîne formidable
» de monts couverts de frimas et de glaces éter-
» nelles, nous ouvraient un sentier périlleux à tra-
» vers les neiges et les rocs. — D'un côté, le *Boch*
» *Kœgel,* presque aussi haut, mais bien plus es-
» carpé que le Mont-Blanc, s'élance verticalement
» comme une flèche qui semble percer la voûte
» du ciel; tandis que ce dernier, le géant des mon-
» tagnes, monte graduellement, présente de la
» plaine qui forme sa base trois étages différents,
» qui, servant d'échelons au voyageur intrépide,
» facilitent son ascension par autant de repos : le
» premier fend les nues, il se dresse à pic au
» milieu des airs sans aucune gradation, il pro-

» jette une ombre terrible qui interdit toute » avenue aux rayons du jour. — De l'autre côté, » le plus dangereux précipice se creuse sans cesse ; » ses gouffres sans fond menacent à chaque instant » d'engloutir le voyageur. — Le vent de l'orage, » resserré par les cimes du *Brenner* et du *Boch* » *Kœgel*, qui paraissent se toucher et se réunir, » gémit entre les roches et fait entendre d'af- » freux sifflements que rendent plus sinistres en- » core les flots écumeux de l'Adige, ce fleuve » que vomit avec fracas la roche entr'ouverte » d'où il tombe en cataracte (1).

» Eh bien ! c'est dans ces épouvantables défilés » que furent longtemps massacrées les légions ro- » maines, jusqu'à ce que Drusus, le belliqueux fils » adoptif d'Auguste, eût dompté les féroces Rhé- » tiens, et les habitants plus sauvages encore de la » Vindélicie. A la chute de l'empire romain, ces » hordes barbares reprirent leur ancienne féro- » cité; et leurs montagnes, formant dès lors une » barrière insurmontable, défendaient tout accès » aux voyageurs, qui ne pouvaient franchir ces » gorges périlleuses sans y trouver leur tombeau, » lorsque soudain le christianisme adoucit les

---

(1) *Nives cœlo propè immistæ, tecta informia imposita rupibus, jumenta torrida frigore, homines intonsi et inculti; animalia inanimaque, omnia rigentia gelu.* (Tit. Liv., *Hist.* lib. XXI.)

» mœurs barbares de ces farouches gardiens de la
» belle Italie : alors aux hurlements de ces loups
» meurtriers succédèrent les gémissements de la
» colombe plaintive, c'étaient les chants pieux de
» la vierge des bois; tandis que les accents de la
» louange de Dieu, que l'ermite de la montagne
» faisait entendre à l'heure de minuit, rassuraient
» le passager au fort de la tempête, guidaient ses
» pas tremblants vers l'hospice généreux où des
» secours charitables, un propice foyer, des ali-
» ments salubres, lui faisaient oublier ses fati-
» gues, goûter un doux repos, et bénir cette
» religion sainte à laquelle il devait de si pré-
» cieux bienfaits.

» Dès lors ces hommes longtemps sanguinaires
» revêtirent la douceur, l'innocence de l'agneau;
» leur conversion morale fut aussi durable que
» merveilleuse; et il est certain que, de mémoire
» d'homme, depuis que le christianisme a fleuri
» sous cet horrible climat, d'Inspruck à Bressi-
» none, de Bolsano à Trente, aucun assassinat n'a
» été commis au milieu de ces éternels boulevards,
» où toute résistance serait inutile; où le meur-
» trier, inconnu et enrichi de dépouilles, échap-
» perait au glaive vengeur; où l'autorité de la
» magistrature et des lois n'a plus d'influence. —
» Un pouvoir surnaturel déploie invisiblement
» son action là où cesse entièrement la puissance

» humaine : quand il suffirait d'un faible enfant, » de l'assassin le plus lâche, pour effrayer les » chevaux, pour précipiter les voitures et les cava- » liers dans cet abîme dont on n'est séparé que de » quelques pas, et vers lequel une pente rapide et » les glaces vous entraînent, la religion étend son » égide bienfaisante sur le voyageur ; et lorsque » toute précaution serait impossible ou superflue, » *une simple croix de bois*, plantée dans les pas- » sages les plus dangereux, protége le passant : » c'est un symbole de miséricorde, un gage de » sûreté.

» D'espace en espace, sous les rochers saillants » et qui paraissent près d'éclater sur les cavernes » que creusent les torrents, s'élève *une chapelle*, » dans le double but d'inviter à des actes de dévo- » tion, et de mettre celui qui voyage à l'abri des » avalanches de neige, de ces massifs destructeurs » entassés par les hivers, et que le printemps dé- » tache du haut des montagnes. Averties à temps » par le tintement de la cloche que sonne l'ermite » qui consacre sa vie au salut des voyageurs, des » familles entières se réfugient sans délai sous cet » asile propice ; c'est ainsi qu'abritées sous cet » humble toit, elles parviennent à se dérober au » plus imminent péril, celui d'être ensevelies vi- » vantes dans ces tombeaux de neige, où la mort » se fait quelquefois longtemps attendre.

» Vous vous le rappelez, mon ami, dis-je alors » à mon compagnon de voyage : frémissant à la » pensée de tant d'accidents funestes, au souvenir » de tant d'infortunés qui périssaient ailleurs faute » de secours religieux, plein des plus noirs pres- » sentiments à la vue de ces roches fracassées, sur- » chargées de frimas et qui menaçaient à chaque » instant de se briser sur nos têtes, vous avez salué » avec reconnaissance le moine hospitalier qui » vint au-devant de nous; vous pensiez voir en lui » votre bon ange qui veillait à vos côtés pour vous » garantir d'un malheur autrement inévitable : » c'est alors que, tout protestant que vous êtes, » vous avez béni ces emblèmes de piété, ces dévo- » tions populaires auxquelles vous deviez votre » conservation. Certes, tant que les habitants » de ces lieux sauvages, qui sous les Romains » étaient d'une inconcevable férocité, et que, » d'ailleurs, le défaut d'éducation, la vie pénible » qu'ils mènent, ainsi que leur extrême pauvreté, » rendraient naturellement durs et farouches, » fléchiront le genou au pied de la croix; tant » qu'ils prieront devant l'image de la sainte » Vierge et de *l'Homme de douleur;* tant qu'ils » adoreront *le bon berger*, qui donne sa vie pour » le salut du monde, aussi longtemps ils rempli- » ront les devoirs de l'hospitalité, ils seront l'œil » de l'aveugle, ils réchaufferont le pèlerin en-

» gourdi par la rigueur du froid, ils protégeront
» avec le plus noble désintéressement le voyageur
» superbe, instruit et opulent, qui visite la belle
» Italie; aussi longtemps ils offriront à ses re-
» gards étonnés, dans cet horrible séjour où l'hu-
» manité semble étrangère, le modèle des plus
» aimables vertus, de l'innocence, de la simplicité
» du cœur, et de la bonté.

» Le père *foresteraio*, frappé de la justesse des
» observations que j'avais faites en plaidant sa
» cause, allait me témoigner tout l'intérêt qu'il y
» avait pris, lorsque les soins du monastère récla-
» mèrent sa présence ailleurs; il nous quitta, mais
» en nous promettant de revenir peu après, pour
» écouter ce que je me proposais d'ajouter encore
» relativement aux signes extérieurs de la foi, aux
» rites et aux cérémonies. »

Je renvoie donc au courrier prochain la suite de cette conversation de James Horsley et du père *foresteraio*, et je vous salue cordialement.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

LETTRE XV.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Savoie,
le 2 janvier 1817.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à lord ÉDOUARD, comte DE MORELAND, à Oxford.

Recordare, Jesu pie,
Quòd sum causa tuæ viæ :
Ne me perdas illâ die.

Quærens me, sedisti lassus ;
Redemisti, crucem passus :
Tantus labor non sit cassus(1).

« Le meilleur des hôtes, dit Horsley, ne tarda » point à revenir, et, à peine assis, il me pria de » reprendre le sujet de notre conversation. »

Mais, mon cher Édouard, avant de lire les argu-

---

(1) Souviens-toi, doux Jésus, que, pour sauver mon âme,
Tu voulus expirer sur une croix infâme.
Qu'en vain le sang d'un Dieu ne soit pas répandu :
Tu daignas revêtir notre faible nature,
Pour guérir du péché la profonde blessure,
Et ravir à l'enfer l'homme esclave et perdu.

ments dont il appuya, dans cet entretien, l'importance des pratiques extérieures et des signes religieux, que les incrédules condamnent et que les protestants regardent comme des superstitions, vous verrez qu'il m'a fourni l'épigraphe que j'ai mise en tête de cette lettre.

« J'avais observé, continue Horsley, sur le frontispice de bien des chapelles qui s'offraient à » moi dans les passages les plus dangereux, à des » distances fort rapprochées, une simple inscription, dédicace ordinaire de ces temples nombreux et modestes, qui, présentant chacun d'eux » comme un asile de secours, une maison de » prière, suffit pour leur mériter à tous la vénération du voyageur. Au-dessus de la porte d'une » de ces chapelles, je remarquai avec émotion ce » texte de l'apôtre S. Jean : *Pastor bonus, qui* » *animam suam dat pro ovibus suis*. Ce fut enfin » près d'un affreux précipice, au pied du mont » Brenner, au-dessus de l'entrée d'un humble ermitage taillé dans le roc vif, sur les flancs de » cette montagne sombre dont l'aspect épouvante » le voyageur, que je lus quelques lignes du *Dies* » *iræ*, cette prose funèbre qui fait partie de l'office des morts. Lord Roscommon et le célèbre » critique Johnson s'arrêtèrent auprès de la grotte » hospitalière, pour se livrer aux réflexions que » firent naître en eux ces stances pathétiques, dont

» ils admiraient l'à-propos aussi bien que la su-
» blimité. »

Aussi, mon cher Édouard, ai-je placé ces lignes touchantes en tête de cette lettre pour mieux vous en indiquer le sujet; c'est la justification des cérémonies saintes, des emblèmes touchants, des représentations symboliques, qui nous retracent les grandes vérités de la rédemption.

« En effet, ajoute Horsley, nos esprits perdent
» si souvent le souvenir de l'immense sacrifice par
» lequel nous sommes rachetés de l'éternelle mort,
» que tous les signes extérieurs qui nous retracent
» un si grand bienfait deviennent indispensables
» pour nous aider à recueillir nos pensées, distraites
» par les passions ou par les inquiétudes de cette
» vie; pour émouvoir nos sens par l'image des
» objets spirituels; pour rappeler à l'intérieur les
» puissances de notre âme, séduites, hélas! et trop
» souvent égarées au dehors dans le labyrinthe de
» ce monde. A l'aspect du symbole auguste de la
» croix sur laquelle expira pour nous le Fils de
» Dieu, nos pensées se recueillent.... un profond
» sentiment d'humilité, de gratitude et d'amour,
» nous fait détester notre coupable légèreté; nous
» nous occupons, dans cet instant du moins, de la
» seule chose qui soit nécessaire.

» Rappelez-vous, mon ami, dis-je à mon jeune
» élève, quelle influence funeste des peintures

» contraires à la pudeur exercèrent sur votre imagination, et combien vous fûtes humilié des impressions que vous en aviez reçues. Cet exemple doit vous donner une idée de la rapide et vive émotion qu'éprouvera votre sensibilité pour les objets de la foi à la vue des tableaux du Guide, de Léonard de Vinci, d'Annibal Carrache, de Raphaël, ou même des simples copies des chefs-d'œuvre de ces artistes immortels. Vous reconnaîtrez aussi combien il est important et utile de contempler à toute heure, mais surtout dans celle de la tentation, la représentation des mystères sublimes de la piété, et d'y arrêter les yeux, ces fenêtres de l'âme par lesquelles entrent dans notre cœur les bonnes et les mauvaises pensées. — Aux lectures édifiantes, cette heureuse occupation de ceux à qui nous devons le jour, ont succédé, pour leurs enfants, les leçons de la littérature et les débats de la politique : le vulgaire ne lit point ; mais avec quelle promptitude les images des saints, un seul signe de croix, l'emblème sacré du Sauveur du monde, dévoilent aux esprits les moins éclairés, comme aux plus profonds génies, toutes les vérités, toutes les espérances et tous les devoirs !

» Pour vous convaincre de la haute nécessité des symboles, des signes religieux et des céré-

gagne moi-même quelquefois; tant d'hommes le front prosterné contre la terre; cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux ; ces jeunes acolytes vêtus de leurs robes blanches, jetant des fleurs devant le saint sacrement ; cette foule attentive qui les précède et qui les suit dans un silence religieux. Non, je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique, entonné par les prêtres, répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles, d'enfants, sans que mes entrailles en fussent émues, sans éprouver un secret tressaillement, une émotion irrésistible, et sans que les larmes me soient venues aux yeux.

» J'ai connu, ajoute Diderot, un peintre protestant qui avait fait un long séjour à Rome; il convenait franchement qu'il n'avait jamais vu le souverain pontife officier dans Saint-Pierre, au milieu de la prélature romaine et des cardinaux, sans devenir catholique. — Supprimez, écrit le philosophe en concluant, supprimez le cérémonial, abolissez tous les symboles sensibles, et le reste se réduira à du galimatias, à de la métaphysique qui prendra autant de formes et de tournures bizarres qu'il y aura de cerveaux. »

« Cependant, et c'est ici le grand grief des » adeptes du libéralisme et des Sociniens, ils ob» jectent l'établissement simple et primitif de

» l'Eglise ; ils condamnent la splendeur actuelle
» de ses solennités, la majesté de son culte, le
» parfum de l'encens qui brûle sur les autels, le
» chant de ses hymnes harmonieuses, la pompe
» de ses touchantes processions, et la hiérarchie
» vénérable de ses prêtres. Il y a plus : les com-
» munions schismatiques des Luthériens, des Uni-
» taires, et même la nôtre, tout en regrettant cette
» ancienne dignité qu'elles ont perdue, affectent
» de méconnaître dans le cérémonial de l'Eglise
» catholique le christianisme primitif ; elles accu-
» sent avec aigreur de faste et d'innovation, et les
» insignes mystérieux de notre croyance, et ces
» rites solennels, et ce développement de formes
» majestueuses par lesquelles la sainte religion
» charme les regards, édifie les âmes pieuses et
» attire tous les cœurs.

» Pourquoi, disent à l'envi les dissidents, le chris-
» tianisme ne s'offre-t-il plus à nos yeux tel qu'il
» fut dans les jours de sa naissance et dans sa pre-
» mière simplicité ? Il est bien facile de répondre à
» cette objection spécieuse et d'éclairer les hommes
» vrais qui la font avec sincérité : elle n'est qu'un
» prétexte pour les autres ; il suffira, pour les ré-
» futer, de l'assertion de Diderot.

» Quant aux personnes religieuses qui cher-
» chent l'instruction, je les inviterai à ne pas con-
» fondre *l'extérieur de l'Eglise avec son intérieur*

» *tout spirituel, qui seul constitue son essence,* » et qui renferme l'ensemble des vérités qu'em- » brasse la foi, la totalité des dogmes que le » Chrétien fait profession de croire sur *l'autorité* » irréfragable de cette Église fondée par Jésus- » Christ : c'est pourquoi S. Augustin lui-même » écrivait *qu'il ne croirait point à l'Évangile,* » *s'il ne l'avait reçu de l'Église comme un livre* » *divinement inspiré.* Ainsi, l'on doit être assuré » que cette société spirituelle, considérée dans » son intérieur, ne peut varier; qu'elle n'a point » d'âge, que ses années ne finiront point; que les » siècles nombreux, en glissant sur elle, ne feront » que la perfectionner, je veux dire que manifes- » ter davantage sa beauté morale, parce qu'elle » vient de Dieu, parce que son essence est tou- » jours la même, et que le Saint-Esprit la con- » duit en toute vérité : bien différente en cela de » toutes les communions dissidentes, dont les per- » pétuelles variations trahissent l'illégitimité de » leur origine, et leur font pressentir à elles-mê- » mes une prochaine et inévitable décadence, » parce qu'elles ne reposent sur aucun fondement » solide.

» Cependant il est nécessaire d'observer que » l'Église chrétienne, *considérée dans son exté-* » *rieur et dans sa discipline,* est susceptible de » diverses modifications; que, pour les pratiques,

» le rituel, les cérémonies, elle laisse quelque » chose aux événements, aux vicissitudes humai» nes ; qu'elle adapte avec une sagesse admirable » ses institutions, ses coutumes, ses règlements, au » caractère des peuples, aux climats différents, » aux circonstances et aux localités. Ainsi, par » exemple, elle a accordé le sacrement de ma» riage aux prêtres grecs réunis; elle permet que » les catholiques de quelques cantons de la » Bohême, nommés Calixtins, participent à la » coupe dans la sainte eucharistie (1).

(1) Je crois, en effet, que l'Église apostolique, considérée dans ses différentes périodes, relativement au développement de ses formes, et non quant à son intérieur, qui est immuable, peut être envisagée sous l'emblème d'un puissant végétal, qui, passant successivement par chaque saison, échange un genre de beauté contre un autre, sans cesser d'être le même : il ne pousse d'abord que de faibles rameaux, un feuillage imperceptible ; bientôt il se revêt de fleurs du plus vif éclat, qu'embellissent des nuances variées et qui répandent les plus suaves parfums ; il paraît enfin dans toute la perfection de sa croissance, couronné de fruits parvenus à leur maturité. Ainsi, de nos jours, l'Eglise catholique attire notre vénération par ses pompes modestes ; l'assentiment général prête à ses dogmes une inviolable sanction, tandis que son active influence sur la morale publique prouve la divinité de son origine. *Vous les reconnaîtrez a leurs fruits*, a dit le Sauveur à ses disciples.

» N'oublions pas que, dans la région terrestre » que l'homme habite, tout doit commencer, » ainsi que lui, pour ce qui est matériel et visi- » ble, dans un état de débilité; et que ce n'est » que par une marche imperceptible, par un ac- » croissement graduel, que chaque germe déve- » loppe les vertus dont il est dépositaire. Que pen- » serait-on d'un botaniste ignorant qui mécon- » naîtrait l'arbre chargé de branches, de fleurs et » de fruits, parce qu'il l'aurait vu, dans les jours » de sa naissance, n'être qu'un faible rameau à » peine garni de quelques feuilles? C'est ainsi que » l'Église du Seigneur, descendue du ciel sur la » terre, s'accrut insensiblement par un dévelop- » pement successif et graduel; telle qu'un arbre » antique et sacré, à l'ombre duquel reposent » maintenant les générations humaines, elle a » progressivement revêtu toute la majesté conve- » nable à sa grandeur, à son influence, aux be- » soins actuels de la société. C'est encore ainsi » que la sève de cet arbre vénérable, dont les ra- » cines et la tête auguste touchent à l'éternité, » manifeste de nos jours avec plus d'éclat toutes » ses puissances par des cérémonies qui sont l'ex- » pression naturelle de la foi, qui élèvent notre » âme aux idées religieuses, et qui ont toutes un » but spirituel et un sens moral. Ainsi, enfin, l'É- » glise apostolique, dans un culte plein de di-

» gnité, réalise, sous les apparences les plus simples et les plus dignes d'elle, les précieuses vertus que renferme son sein maternel, et qui en naissent sans cesse, la foi, l'espérance et la charité, *ces fruits de l'arbre de vie*, qu'elle rapporte infailliblement pour les nations qui vivent en elle, et qu'elle ne cesse d'offrir avec le plus grand intérêt aux tribus séparées qui viendront se régénérer dans l'unité.

» J'ajoute, pour preuve de ce que j'avance, que les nouvelles qui nous parviennent par chaque courrier font espérer à tous les hommes *de bonne volonté* cette réunion, que, sous tous les rapports religieux, sociaux et politiques, on doit désirer si ardemment. On mande d'Allemagne qu'à Cobourg, à Brème, à Hesse-Darmstadt, à Pirna en Saxe, pays protestants, on construit des temples catholiques; qu'à Hambourg, depuis peu, les catholiques peuvent devenir sénateurs, bourgmestres; que le consistoire luthérien de Saxe-Meinungen vient de rétablir *la prière pour les morts*, et qu'au mois de novembre de chaque année il sera célébré dans toutes les églises une fête générale dans cette intention. On rapporte aussi que le célèbre Euden, ministre protestant, professeur à Iéna, a fait dernièrement en public le plus bel éloge de la puissance pontificale; que

» M. Harms, théologien réformé et pasteur à » Kiel, vient de justifier le signe de la croix dans » un sermon imprimé; enfin, qu'on a placé na- » guère dans la principale église luthérienne de » cette ville les images des douze apôtres avec » des candélabres, et qu'on y voit maintenant le » crucifix sur l'autel (1).

» En communiquant ces consolantes nouvelles, » ajouta James Horsley, je vis les yeux du père » *foresteraio* se mouiller de larmes; l'émotion » gagna mon jeune ami, la mienne était à son » comble. Que vous dirai-je, » m'écriai-je alors, voulant profiter de l'attendrissement de mon élève, « que vous dirai-je de ce symbole touchant » du Rédempteur, dont nous baisons l'image à

(1) La célèbre faculté protestante d'Helmstadt, consultée sur la question de savoir si la princesse luthérienne de Wolfenbuttel pouvait se faire catholique, pour épouser l'empereur Charles VI, se décida pour l'affirmative; elle résolut expressément que l'Eglise romaine n'avait jamais cessé d'être la véritable Eglise. Cette décision, donnée en 1708, détermina en 1798 le prince Ulric de Brunswick à se faire catholique avec les deux princesses ses filles. Fallait-il, s'écrie le savant Fabricius, protestant lui-même, en parlant de cette faculté qui justifie l'invocation des saints et le sacrifice de la messe, fallait-il incendier l'Europe par la guerre de trente ans pour soutenir la défection de Luther, puisque l'on peut se sauver dans l'Eglise romaine?

» notre dernière heure, l'image de celui qui sut
» mourir, et qui nous apprend à remettre notre
» esprit entre les mains de notre Père céleste,
» afin que notre chair repose avec espérance
» dans le cercueil? Le crucifix,

» Ce dernier confident de l'âme qui s'envole,

» comme s'exprime, avec l'inimitable éloquence
» du sentiment, cet aimable poëte dont la pensée
» brûlante et profonde a laissé dans mon âme
» une empreinte indélébile; ce noble emblème
» d'un Dieu qui nous a aimés au point de souf-
» frir poür nous la plus ignominieuse et la plus
» cruelle mort, combien de fois, placé près du
» cœur du chrétien fidèle, il l'a soutenu dans la
» tentation! que de larmes de reconnaissance,
» de repentir et d'amour, ont été répandues
» sur l'ivoire symbolique! avec quelle ineffable
» consolation plus d'une fille éplorée, le retirant
» des doigts glacés de celle dont elle reçut le
» jour, a pressé de ses lèvres tremblantes ce gage
» de regret, d'amour et de foi, tiède encore du
» dernier soupir de sa mère expirante! — Ah!
» qu'il vous accompagne sans cesse, ce signe con-
» solateur de votre rédemption, ô vous qui ado-
» rez Dieu : aimez à le suspendre sur votre sein,
» comme un talisman sublime dont l'aspect seul
» vous défendra à l'heure de la séduction, et jus-

» qu'à ce que votre cœur ait cessé de battre : il
» passera alors de vos mains inanimées dans
» celles de vos enfants; cet héritage funèbre vous
» retracera à leur mémoire : les pleurs qui tant
» de fois auront coulé des yeux paternels sur
» l'ébène de la croix, se mêleront aux larmes
» que vos filles et vos fils doivent répandre à leur
» tour : rien ne pourra rompre ces invincibles
» liens; vos âmes dès lors ne cesseront de s'aimer
» et de s'entendre jusqu'au jour bienheureux qui
» vous réunira. »

Je suis trop ému, mon cher Edouard, pour écrire davantage.

Recevez les affectueuses salutations de votre

ADHÉMAR.

—

LETTRE XVI.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Savoie,
le 3 janvier 1817.

EUSÈBE D'ADHÉMAR au comte DE MORELAND, à Oxford.

Ame de l'univers, Dieu, Père, Créateur,
Sous tous ces noms divers, je crois en toi, Seigneur,
Heureux qui te connaît! plus heureux qui t'adore,
Qui, tandis que le monde ou t'outrage ou t'ignore,
Seul, aux rayons pieux des lampes de la nuit,
S'élève au sanctuaire où la foi l'introduit,
Et, consumé d'amour et de reconnaissance,
Brûle comme l'encens son âme en ta présence!

M. DE LAMARTINE.

« La brise matinale, un ciel d'azur, et le ver-
» meil de l'aurore, continua James Horsley, nous
» promettant un beau jour, nous nous propo-
» sâmes, pour nous remettre des émotions de la
» veille, de faire une excursion vers les coteaux
» escarpés qui couronnent le couvent de Vallom-
» breuse. Un frère lai, chargé par notre aimable
» hôte de nous conduire à Camaldoli et au mo-

» nastère de Lavernia, vint nous avertir qu'il
» fallait partir tout de suite, si nous désirions
» être de retour avant le soir. — Des allées cou-
» vertes guidèrent nos pas vers un ermitage où
» tout portait à la méditation : la simplicité des
» meubles, l'admirable beauté des tableaux, la
» perspective du fleuve dont les flots agités blan-
» chissaient ses rives, l'aspect de rochers mena-
» çants qui se projetaient au-dessus, les splen-
» deurs de la belle Florence, tout enfin se réu-
» nissait pour enchanter nos regards : aussi
» nomme-t-on ce délicieux ermitage *il Paradi-*
» *sino*. De là, montant sans relâche les hauteurs
» de l'Apennin dans un trajet de dix à douze milles,
» nous arrivâmes à Camaldoli, puis au désert sacré
» [*sagro eremo*]. C'est dans cette retraite pro-
» fonde, loin du monde et du bruit, que qua-
» rante Bénédictins de Vallombreuse séjournent
» tour à tour pendant deux ans, vivant unique-
» ment de laitage, d'œufs et de légumes, chacun
» d'eux ayant une chambre à coucher, un ca-
» binet d'étude, un oratoire et un petit jardin.
» Le supérieur fait perpétuellement sa demeure
» dans cet asile heureux; il ne dirige l'abbaye-
» mère que par un prieur auquel il délègue les
» pouvoirs nécessaires. Les Camaldules joignent
» à l'observance de la règle de S. Benoît les
» austérités de la vie érémitique, imitant en ce

» point les anachorètes du Liban ou de la Thé» baïde : chaque vendredi, leurs repas se com» posent seulement de pain et d'eau. La prière, » le culte divin, la méditation des saintes Ecri» tures, d'édifiantes conversations, l'amitié, l'a» griculture, l'abatis des arbres dans les forêts, » forment leurs occupations habituelles.

» C'est surtout de Camaldoli qu'on découvre » les deux mers qui baignent la péninsule. Le » froid y est extrêmement vif et pénétrant depuis » le mois d'octobre jusqu'au mois de mai ; les » ermites voient alors leurs cellules et leurs toits » ensevelis sous les neiges, tandis que les loups, » les ours, et bien d'autres animaux féroces, vont » cherchant leur proie, et hurlent jour et nuit » autour de l'enceinte murée du couvent.

» A peine eus-je atteint cette solitude roman» tique, que je sentis un bien-être intérieur ; au » milieu de ces vastes salles de verdure, je voyais » le beau soleil qui se cachait dans les flots, et la » lune pâle qui réfléchissait sur eux sa douce » lumière. On me dit alors que S. Romuald, né » à Ravenne d'une famille ducale, consacra, vers » le commencement du XIe siècle, ses talents, sa » fortune et ses plus belles années, à la fondation » de ce pieux ermitage. C'est là que se rendirent, » d'âge en âge, des princes, des savants, des » hommes vertueux, qui, las des vanités du siècle,

» formèrent une heureuse communauté de fi-
» dèles, et virent presque tous leur carrière se
» prolonger bien au delà du terme assigné géné-
» ralement aux mortels. Le fondateur, entre
» autres, S. Romuald, vécut cent vingt ans, jouis-
» sant d'une haute réputation de sagesse et du
» rare bonheur d'avoir rallumé le feu de la piété
» dans l'âme d'une multitude de Chrétiens ras-
» semblés autour de lui. »

Ici se termine le récit de James; il fait naître en moi les plus profondes réflexions : je m'arrête, mon cher Moreland, étonné de voir se renouveler les premiers temps du christianisme, et les hommes d'autrefois reparaître à mes regards. Certes, il y a quelque chose de bien frappant dans la durée des établissements monastiques en Italie. Jaloux de se disputer sa possession, des essaims de barbares sont venus l'envahir : ils ont tout désolé sur leur passage, et cependant ils ont respecté ces saintes fondations; quelque riches qu'elles fussent, ils leur ont, à l'envi, apporté des trésors.

Des royaumes puissants, de vastes empires, se sont successivement élevés; ils se sont écroulés avec fracas les uns sur les autres. Les gouvernements, sans cesse détruits, ont été remplacés par de nouveaux gouvernements, qui ont succombé à leur tour. Les peuples italiens ont vu naître,

fleurir et disparaître les dynasties qui les subjuguèrent; les habillements, les usages, les mœurs, changer autour d'eux, et les langages se corrompre : et cependant les institutions de S. Benoît, de S. Romuald, de S. Gualbert et de S. François, ont pu résister seules aux passions humaines, aux révolutions, à des guerres toujours renaissantes, aux ravages d'une grande contagion, de cette peste affreuse qui, au XIVe siècle, moissonna plus de la moitié des habitants des cités.

Entrez dans les monastères du mont Cassin, de Vallombreuse, de Camaldoli : là, le torrent invisible des années a suspendu son cours; le temps, qui partout ailleurs ne s'arrête jamais, ici paraît immobile : vous êtes soudain transporté en arrière, et jusqu'à dix ou douze cents ans loin de vous; vous voyez les costumes, les mœurs et les usages de nations que l'on ne connaît plus que par l'histoire; vous entendez l'idiome des anciens Romains; vous conversez avec une autre race d'hommes, inaltérables eux-mêmes, quoiqu'ils soient établis dans le séjour de la mortalité : vous diriez qu'ils sont destinés par la Providence à observer le passage des générations, à attester aux siècles à venir les siècles qui furent, et à recorder les changements, les vicissitudes, les révolutions, dont eux-mêmes ils sont exempts. — On citera, contre cette immutabilité des mo-

nastères dans le centre de la catholicité, les décrets politiques qui les ont détruits en d'autres contrées. — Et qui vous a dit qu'on ne les regrette pas? répondrai-je. Qui sait si, reconnaissant la nécessité de ces fondations religieuses, des couvents, des ermitages, on ne relèvera point leurs nobles ruines? Ce que je sais du moins, c'est que l'Église ne connaît point de prescription, et que la perpétuité est son caractère; elle ne peut faillir : elle est dépositaire de toutes les espérances; tôt ou tard elle doit les réaliser.

Levez les yeux, vous dirai-je, mon cher Moreland; car votre cœur est religieux : *voyez les campagnes qui sont blanches et prêtes à être moissonnées :* où sont les ouvriers? sont-ils en assez grand nombre? n'en viendra-t-il point de plus, ne fût-ce même qu'à la onzième heure? Dans quelle stupeur, dans quelle indifférence léthargique, à l'égard de la religion, sont tombés, depuis les dernières catastrophes, la plupart des pâtres, des ouvriers et des cultivateurs! Tandis que les nouveaux Jamblique, les Celse, les Porphyre de nos jours, ont empoisonné l'esprit des riches, des savants et des mondains, la perte totale des habitudes religieuses a réduit des familles entières de laboureurs, les habitants des chaumières, et la classe nombreuse des artisans, à l'inanition spirituelle..... ils n'ont plus de faim

ni de soif pour la justice et la parole de Dieu.

Dans les grandes cités, dans les villes inférieures et dans les bourgs, le clergé séculier peut à peine suffire aux fonctions saintes; les besoins spirituels journaliers augmentent à mesure que s'accroît la population; et c'est assez, sans doute, pour les évêques, pour leurs vicaires et pour les curés, de veiller sur les âmes de leurs innombrables paroissiens, comme devant un jour en rendre compte. — Mais la foule des infortunés, mais les humbles habitants des cabanes dispersées, mais les pauvres et les petits, qui les élèvera? car c'est la volonté de Dieu, que pas un de ses enfants ne périsse. — Je n'ignore pas que des Bridaine nouveaux, des Bourdaloue et des Bossuet modernes, ont converti naguère à la religion des hommes distingués par des connaissances étendues, et qu'ils ont triomphé de l'indifférence de bien des sceptiques éclairés. Mais combien de gens du peuple qui ne lisent jamais, qui même ne savent pas lire, qui n'ont ni culte, ni foi, ni crainte de Dieu, ni aucune espérance! Ne faut-il pas pour eux des corps enseignants? des missionnaires permanents dans les campagnes ne sont-ils pas plus que jamais nécessaires? ne sont-ce pas eux qui vous répondront de l'avenir? Il est tout entier dans les doctrines dont on nourrira l'enfance; car c'est à elle que ce monde appar-

tiendra. Déjà la génération qui est élevée, et qui nous pousse dans le tombeau, nous échappe; elle marchera dans la route de la perdition : de fausses lumières l'ont égarée....., et, si l'on ne se hâte de s'emparer de la génération qui ne fait que de naître, si on ne lui explique le catéchisme, si on ne lui donne le goût de la dévotion et des pratiques pieuses, seul enseignement qu'elle puisse encore recevoir, dans quelques années il sera trop tard; et ces jeunes âmes, que Dieu appelle dès l'entrée de leur vie, n'iront point à lui.

Je dois peut-être ici, Milord, faire mon apologie pour vous avoir occupé si longtemps des cloîtres; l'aimable lady Mortimer surtout, avec qui vous allez unir vos destinées, a pu trouver ces détails fastidieux : c'est à vous qu'elle doit s'en prendre; car vous me les avez expressément demandés. D'ailleurs n'oubliez pas de lui dire que les ordres religieux sont le plus ferme appui du catholicisme, et que, s'il venait à s'anéantir dans les pays où il règne, l'impiété, la licence, le crime et le désespoir le remplaceraient, puisqu'il n'y a point de milieu pour le catholique : s'il abjure la foi, sa chute est inévitable; tel que Lucifer, il tombe pour ne plus se relever. Il ne reconnaît plus l'autorité de l'Église; il a perdu la bonne tradition, le témoignage des pères apostoliques, auquel il s'en était rapporté jusqu'alors. Si sa

croyance n'eût été soumise qu'à des arguments et à son opinion particulière, un meilleur usage de sa raison suffirait peut-être pour le détromper; il cesserait dès lors d'être incrédule, et rendrait hommage à la divinité du christianisme : mais il est tombé de trop haut, et l'abîme dans lequel il s'est précipité est trop profond pour qu'il puisse remonter sans appui; la lumière qui lui était propre, son intelligence et sa raison, qui ne sont plus éclairées par le flambeau de la foi et la lumière divine, sont devenues ténèbres; de mourantes lueurs dirigent au hasard ses pas incertains; il ne voit plus la colonne lumineuse qui le guidait, comme autrefois le peuple d'Israël, dans le désert de la vie; il n'a plus rien de fixe et de positif; s'il contemple un instant son avenir, il le voit gros d'orages; la perspective du tombeau lui inspire de l'effroi; il flotte dans un océan d'incertitudes; les jours fâcheux sont arrivés pour lui, et il lui faudra une force surhumaine, la puissance de la prédication si féconde en moyens de salut, et le secours des prières de l'Église, pour retourner vers le point élevé d'où il est parti.

Il n'en est pas ainsi des Protestants, Milord : leur croyance n'est que le fruit du raisonnement. Si, égarés par de faux systèmes, ils cessent de croire à l'Évangile, un plus profond examen

peut de nouveau les convaincre de la vérité de la révélation.

En effet, vous ne l'ignorez pas, mon cher Comte, les Anglicans n'ont pas proprement de culte ni de mystères; ils n'ont que des sermons, que leurs ministres n'osent réciter, et qu'une loi expresse les oblige de lire, afin que s'ils contrevenaient à quelques-uns de vos statuts, et s'avisaient, par exemple, de prêcher l'obéissance passive, comme le fit le fameux Sacheverell pour complaire à la reine Anne, votre parlement pût en connaître. Vos liturgies sont arides, sèches et monotones; vous n'avez aucun chant mélodieux, et vos communes prières, se lisant en chaire, ne peuvent acquérir l'entraînement produit par un discours éloquent. Il vous suffit donc d'un très-petit nombre de fonctionnaires. Vous n'avez plus le sacrifice perpétuel, plus de confession auriculaire, plus d'autels; et vos églises, ouvertes seulement pour la prédication, ne sont pas, comme chez nous, des *maisons de prière*, qui ne demeurent fermées que durant la nuit, et dans lesquelles, outre les matines, les vêpres et l'*angelus*, il se célèbre en Italie trois services solennels chaque jour de la semaine.

Chez vous, Milord, on meurt, et le plus souvent il n'y a point de prêtre qui y prenne garde; ni l'extrême-onction que recommande S. Jacques,

ni les prières des agonisants, ni la victime sainte offerte par l'Église, n'aident l'âme du mourant à prendre son vol vers le ciel : chacun de vous, enfin, d'après le prononcé de Luther lui-même, est interprète-né du véritable sens des livres saints ; et, pour croire à la Bible, il est bien plus question de la simple raison que de la foi, qui est indispensable au catholique pour être vraiment chrétien. Jugez dès lors de l'immense disproportion qui se trouve entre la tâche assignée à vos ministres et celle que l'Église apostolique et romaine impose à tous ses pasteurs.

C'est là, mon cher Moreland, le motif essentiel pour lequel j'attache tant d'importance au maintien des ordres réguliers en Italie et à leur rétablissement dans les Etats où ils ont été abolis. Les uns, supérieurs par leurs attributions et leurs lumières, coopéreront avec les architectes à la réédification du temple : les autres, dans une classe inférieure, soutiendront l'échafaudage ; tantôt ils travailleront au remblai, tantôt ils répareront les ruines, tantôt ils prépareront les pierres vivantes qui doivent entrer dans la reconstruction de l'édifice sacré.

D'ailleurs, je dois le dire, Milord : je suppose que vous approcherez de Rome, du trône pontifical, de la personne vénérable du chef de l'Église, et dès lors je ne saurais oublier non-seule-

sière superstition. Permettez-moi donc de vous le représenter sous ses véritables traits (1).

Tantôt il faut considérer le suprême pontife comme le souverain indépendant d'un grand territoire, qui s'étend depuis Ostie et Civita-Vecchia sur la Méditerranée, jusqu'à la Marche d'Ancône inclusivement, à l'extrémité de la mer Adriatique; tantôt on doit l'envisager sous son caractère spirituel, comme vicaire de Jésus-Christ, père des fidèles, chef visible de l'Église apostolique en vertu des promesses de son divin fondateur. Tels sont les priviléges distinctifs des successeurs de S. Pierre.

On a jugé convenable de donner au chef visible de tous les pasteurs une indépendance territoriale, un pays essentiellement consacré à la religion, où toutes les puissances chrétiennes fussent représentées; où elles pussent, par leurs ambassadeurs, discuter librement sur un terrain neutre les grandes questions relatives au gouvernement ecclésiastique de leurs Etats respectifs. Système

(1) On peut appliquer avec vérité à ces écrivains hostiles ou du moins indifférents pour la religion, et qui affectent de redouter l'influence de la cour de Rome sur l'Eglise de France, cette sentence énergique du célèbre Johnson, docteur anglican : « Ceux qui » crient *au papisme* dans ces jours d'indifférence et » d'incrédulité, auraient crié *au feu* pendant le déluge. »

heureux d'une liberté vraiment évangélique! *Il faudrait l'inventer*, disait à cet égard un grand publiciste, *s'il n'était déjà réalisé*. C'est le conseil amphictyonique de l'Église universelle : le conclave et son auguste chef, siégeant à Rome, sont réellement, pour les souverains qui communiquent avec eux par leurs députés, ce qu'étaient, pour le repos de la Grèce, les amphictyons à Delphes ou aux Thermopyles, des *conciliateurs perpétuels*.

Je tire donc ici une ligne de démarcation entre le prince temporel de tous les Etats de l'Église en Italie et le chef spirituel des chrétiens : le pape, en tant que successeur de S. Pierre, est le premier des pasteurs, l'évêque des évêques par institution divine, comme le concile de Florence l'a désigné par ces expressions : *Nous le reconnaissons pour vicaire de Jésus-Christ, prince des apôtres, père des fidèles, etc.*; dignité qui donne des droits à la vénération, puisqu'elle relève immédiatement du Sauveur lui-même. Aussi voyons-nous les rois et les empereurs traiter le pontife avec une révérence filiale; et il n'est pas jusqu'au Vandale Genséric et au farouche Attila encore qui n'aient respecté le caractère sacré du premier évêque des chrétiens (1).

---

(1) Le pape Boniface III obtint, en 607, de l'empereur

souvenir. — Voilà l'homme, l'homme de l'Évangile, et la ressemblance terrestre du divin Chef que nous devons imiter.

Je vais maintenant, Milord, vous exposer quelques circonstances d'après lesquelles vous jugerez, du premier abord, que, si le pape n'est pas animé de l'esprit de pénitence, de mortification et de piété, la triple couronne qui brille sur son front n'est réellement qu'une couronne d'épines; et les hautes fonctions dont il doit s'acquitter sans relâche seraient pour lui, s'il n'aspirait pas à une gloire immarcessible, le fardeau le plus insupportable.

Tandis que les monarques, leurs ministres et leurs conseillers, que dis-je? tous les hommes quelconques, jouissent régulièrement de quelques heures de récréation après les travaux pénibles du jour; tandis que les joies domestiques, le repas somptueux, les courtisans qu'ils admettent à leur table, dérident le front soucieux des potentats, et que la compagnie des deux sexes donne lieu à d'utiles ou d'agréables conversations, propres à les distraire des sollicitudes qui environnent le trône; tandis que les chants de l'opéra par leur mélodie, et les illusions des poëmes dramatiques par leur variété, charment leurs ennuis; que les plaisirs de la chasse entretiennent une santé qui ne serait pas à l'épreuve des soins labo-

rieux du gouvernement, si un exercice indispensable ne renouvelait une existence qu'une attention trop soutenue débiliterait; le monarque spirituel se voit seul absolument privé de toutes ces jouissances : le repas, pour lui seul, ne saurait être une récréation; il est solitaire, court et frugal. Depuis l'intervention du concile de Trente, qui pénétra dans le sanctuaire du palais pontifical, et qui prescrivit au chef de l'Église une perpétuelle abstinence, le pape mange seul; le silence des cloîtres préside à sa table, à laquelle personne n'est admis.

On rapporte que le célèbre Sixte-Quint bornait à six sous anglais (douze sous de France) la dépense de chacun de ses dîners; Innocent XI n'excéda jamais une demi-couronne, c'est-à-dire trois francs, par repas; et l'austère Pie VII, dont la tempérance égale celle de ses prédécesseurs, ne dépasse jamais, pour les frais journaliers de sa table, la somme de six francs, qui est inférieure aux précédentes, vu la différente évaluation des monnaies et la cherté proportionnelle des vivres. Après avoir consacré le matin tout entier au service divin, à l'administration des affaires publiques, au travail qu'il fait en commun avec les ministres d'Etat, il visite une église, un hôpital; c'est là son unique récréation. En un mot, les pratiques de la dévotion et les soins continuels

ce chapitre ne peut être Rome sous aucun rapport. Et d'abord, la métropole du monde chrétien n'est arrosée que par le Tibre, fleuve peu considérable; de plus, quoique dès les premiers temps elle renfermât sept collines, elle ne tarda pas à renfermer au dedans de ses remparts deux autres monts, auxquels un dixième vint se joindre sur la fin du règne des empereurs. Rome est donc réellement la ville aux dix montagnes : on sait que le mont Palatin, le Capitolin, l'Aventin, l'Esquilin, le Cœlius, le Quirinal et le Viminal, sont les sept coteaux qui lui ont fait donner par les auteurs classiques le nom d'*Urbs septicollis*, et qui font appeler aujourd'hui cette belle capitale *Settemonzio*. Mais le Janicule ou le mont Vatican, dont parle Horace, et qui communiquait avec le mont Aventin par le pont Sublicius, le plus ancien des ponts, dont il reste à peine des vestiges, est maintenant le palais des papes : mais le *monte Pincio*, par lequel on passe au mont Quirinal, est dès longtemps enclos dans la ville; c'était autrefois la promenade favorite de Sylla, de Salluste, ainsi que de Pompée et des douze Césars : enfin le *monte Testaceo*, qui, formé de ruines et de décombres accumulés pendant dix-huit siècles, s'élève de nos jours à une hauteur égale à celle de toutes les montagnes que je viens de nommer, est très-certainement la

dixième colline renfermée dans l'enceinte de Rome.

A quelle vaste cité s'appliquerait donc la description prophétique dont il est question ? me demanderez-vous, Monsieur le Comte. — A la seconde capitale de l'empire romain, à la magnifique Byzance ou Constantinople, répondrai-je. Elle aussi est appelée dans les anciens auteurs *Urbs septicollis* et *la seconde Rome :* cette immense cité, trois fois plus vaste et plus populeuse que Rome, baignée par le Pont-Euxin, par la Propontide et par l'Hellespont, est réellement, comme personne ne peut l'ignorer, assise, non-seulement sur les grandes eaux, mais sur *sept montagnes ;* et si le voyageur la considère avec quelque attention du côté de l'Europe, il verra les *sept collines* se détacher au premier coup d'œil du fond du tableau qu'elle présente. Cet effet est produit par l'inégalité du sol des quartiers de la ville, qui, toute grande qu'elle est, paraît une fois plus grande encore, vu que l'espace qui sépare les différents monts et dont les aspects les plus riches et les plus variés semblent augmenter l'étendue, est occupé par une infinité de mosquées, de tombeaux et de palais magnifiques, tous de hauteur inégale, et placés les uns au-dessus des autres avec une symétrie bizarre, mais à des intervalles tellement marqués, que l'on distingue

LETTRE XVIII.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Savoie,
le 5 janvier 1817.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à lord ÉDOUARD,
comte DE MORELAND, à Oxford.

Sedes Ron a Petri, quæ pastoralis honoris
Facta caput mundo, quicquid non possidet armis,
Relligione tenet (1).

S. PAOSPER.

Je ne puis, Milord, me détacher de cette pensée, que, si, dans l'ordre général, il est assigné à chaque peuple diverses fonctions qui lui sont particulières, et que mille et mille événements font servir à développer les moyens qui lui sont pro-

(1) Je donne ici la traduction française de ces vers de S. Prosper, qui florissait il y a plus de douze cents ans, au commencement du IV[e] siècle : « Rome, le siége de » Pierre, devenue sous ce titre le chef de l'ordre pasto- » ral dans tout l'univers, possède par la religion tout » ce qu'elle n'a pu s'assujettir par les [illegible]

pres, et à le conduire par d'insensibles degrés à la plus haute perfection à laquelle il puisse atteindre, il existe aussi, dans les voies admirables de la Providence, un ordre spécial et mystérieux en vertu duquel des nations sont destinées à l'accomplissement de ses décrets éternels pour le salut du monde. Tels ont été les Israélites et les Romains. En effet, cette opinion me paraît fondée, je la regarde même comme une vérité constante, lorsque, dans les fastes historiques, un grand phénomène s'offre à ma contemplation, celui du *peuple-roi*, qui, en proie à des agitations perpétuelles, et ne trouvant le bonheur qu'au dehors, semble avoir été dans les mains de la Providence divine un organe universel, destiné bien moins à opérer son propre perfectionnement, qu'à préparer, tantôt par ses armes, tantôt par le pouvoir supérieur de la persuasion, toujours par les lois les plus justes que l'on connaisse, la civilisation de tous les habitants de la terre.

Pour établir cette vérité, je n'ai pas besoin de vous dire que, si la maîtresse du monde n'eût, par ses conquêtes, réuni tous les peuples en un seul, si son langage ne fût devenu celui de toutes les nations, *le grand mystère de piété*, malgré le don des langues que reçurent les apôtres, n'aurait pas été facilement accessible pour les innombrables populations auxquelles il devait être an-

noncé, et qui auraient eu à surmonter des obstacles qui paraissaient invincibles, et à lutter contre d'indéfinies lenteurs qui en eussent retardé les progrès; tandis que, dans l'espace de quarante années, le christianisme fut embrassé par les personnes les plus illustres dans les grandes cités, et que, bientôt après, l'idolâtrie se réfugia dans les villages, d'où ses partisans superstitieux acquirent l'épithète de *païens*, qui, comprise simplement et dans son acception propre, veut dire *villageois*.

Laissons donc à part l'origine de Rome, laquelle, quoi qu'en ait rapporté le crédule Tite-Live, se perd dans la nuit des temps, et fait donner à cette ville le glorieux titre de la *cité éternelle*. Omettant ici, et ses exploits fameux, et son esprit de patriotisme, et l'immensité de son pouvoir, et les charmes de sa littérature, j'ose assurer que le genre humain doit à Rome les trois plus grands bienfaits dont il soit susceptible : la civilisation, la science et la religion (1).

Tandis que les monarchies orientales oppri-

(1) *Liceat dicere*, écrivait Juste-Lipse, *divino munere Romanos fuisse datos ad quidquid rude expoliendum, ad quidquid infectum faciendum, et loca hominesque elegantiâ et artibus passim exornandos.*

Aliis alia patria est, disait à Erasme le savant cardinal de Saint-George : *Roma communis omnium littera-*

maient leurs peuples et les tenaient dans un esclavage avilissant, tandis que la politique étroite des républiques grecques bornait à leur territoire resserré les priviléges d'une liberté le plus souvent factieuse, le gouvernement romain, plus généreux, plus magnanime, plus sage, considérait les peuples conquis comme autant de pépinières de citoyens; il enrôlait leurs fils dans ses armées, il admettait leurs nobles dans son sénat : partout où les aigles romaines précipitèrent leur vol audacieux, des écoles s'ouvrirent, des professeurs furent salariés, des chemins publics facilitèrent les communications commerciales; des fleuves orgueilleux et qui inondaient leurs rives furent mis à contribution pour fournir des eaux aux villes qui en manquaient; de magnifiques aqueducs s'élevèrent, et des ponts furent construits; tous les pouvoirs, en un mot, de l'architecture, de l'art du peintre et du sculpteur, furent em-

---

torum est patria, altrix et evectrix; alma parens omnium gentium.

Mais voici un témoignage bien plus remarquable, il est de Pline l'ancien : *Numine Deûm electa fuit Roma, quæ cœlum ipsum clarius faceret, sparsa congregaret imperia, ritusque molliret, et tot populorum discordes ferasque linguas sermonis commercio contraheret ad colloquia, et humanitatem homini daret, breviterque una cunctarum gentium in toto orbe patria fieret.* (Lib. III, cap. V.)

ployés par ce peuple conquérant à décorer les provinces les plus reculées de son vaste empire.

Qui ne voit donc, Milord, la justesse de cette pensée qui s'est offerte à moi au commencement de cette lettre, que le peuple-roi fut entre les mains de la Providence divine *un organe universel;* que, tandis que chacune des quotités de la famille humaine travaille pour elle seule exclusivement, ce peuple seul fut destiné à travailler uniquement pour le bonheur du monde; qu'il mettait toute sa gloire à faire partager sa félicité; qu'il s'appauvrissait de ses conquêtes; que *le nom romain était partout, et l'intérêt particulier de Rome nulle part;* que cette grande nation, enfin, devait, à son insu, préparer les voies, frayer toutes les routes et aplanir les sentiers au Sauveur de la terre (1)?

---

(1) Claudien, poëte célèbre, qui florissait sous les règnes d'Honorius et d'Arcadius, et dont il nous reste des poëmes dans lesquels on retrouve la majesté du style de Virgile et une pureté de diction inconnue dans le siècle où il vivait, dit en parlant de Rome :

Hæc est, in gremium victos quæ sola recepit,
Humanumque genus communi nomine fovit,
Matris, non dominæ, ritu ; civesque vocavit
Quos domuit, nexuque pio longinqua revinxit.
Hujus pacificis debemus moribus omnes,
Quòd veluti patriis regionibus utitur hospes,
Quòd cuncti gens una sumus.

De laudibus Stiliconis, lib.

Mais quelques occupations m'obligent à vous quitter un instant; je reprendrai tout à l'heure ce sujet, sous la même date.

Adieu, mon cher Moreland.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

LETTRE XIX.

Même date.

A milord Edouard Clinton, comte de Moreland, à Oxford.

Ἐκεῖθεν ἁρπαγήσεται Παῦλος, ἐκεῖθεν Πέτρος. Ἐννοήσατε, καὶ φρίξατε, οἷον ὄψεται θέαμα Ῥώμη τὸν Παῦλον ἐξαιφνῆς ἀνιστάμενον ἀπὸ τῆς θήκης ἐκείνης μετὰ Πέτρου, καὶ αἱρόμενον εἰς τὴν ἀπάντησιν τοῦ Κυρίου. Ἐγὼ καὶ τὴν Ῥώμην διὰ τοῦτο φιλῶ.

Joann. Chrysost. *Homil. in. Epist. ad Rom.*

Qu'elle est brillante dans sa simplicité, cette allusion au tombeau des apôtres, que fait le vertueux évêque de Constantinople dans son homélie sur l'épître de S. Paul aux Romains !

« C'est de là, disait-il, c'est de dessous la tombe » de porphyre où ils reposent, que S. Pierre et » S. Paul seront arrachés d'entre les bras de la » mort. Pouvez-vous, sans un frémissement de » joie, vous représenter ce ravissant spectacle

» dont Rome jouira, lorsqu'elle verra soudain
» S. Pierre et S. Paul se tenir debout sur la pierre
» du sépulcre où ils sont renfermés, et l'un et
» l'autre enlevés dans les nues à la rencontre du
» Seigneur de l'univers? C'est, ajoute-t-il, c'est
» surtout à cause de cela que j'aime Rome. »

Quoique le grec vous soit aussi familier que votre langue maternelle, Milord, c'est pour l'aimable lady Mortimer, à qui vous communiquez mes lettres, que j'ai traduit ce passage touchant, après lequel ce torateur, aussi éloquent qu'habile et pieux, développe les motifs de préférence qui le portent à élever l'ancienne métropole de l'empire romain au-dessus de la nouvelle capitale, qui était sa résidence.

« Ce n'est point à cause de tes trésors, de ton
» antique origine, de la grandeur de tes posses-
» sions et de tes exploits, ô Rome, que je t'ad-
» mire, ajoute-t-il; c'est parce que S. Pierre a
» prêché l'Evangile dans tes murs; c'est parce
» que S. Paul a écrit aux Romains cette édifiante
» épître peu avant sa glorieuse mort. Oh! qui
» me donnera, s'écrie S. Chrysostôme, de m'ap-
» procher de sa tombe, de contempler son corps
» révéré, d'admirer cette bouche qui parla des
» témoignages de Dieu devant les rois! Qui me
» donnera de porter mes lèvres sur la cendre de ce
» cœur qui fut si vaste, si noble et si grand, qu'il

» reçut au dedans de lui tant de nations diverses,
» qui n'y étaient point logées à l'étroit, et qu'il
» fut prêt à s'offrir en anathème pour chacune
» d'elles! Qui me donnera de toucher ces mains
» chargées de fers, ces mains aujourd'hui glacées!
» elles tracèrent cette inimitable peinture de la
» charité qui brûlait dans son âme. Je voudrais
» voir la poussière sacrée de ces pieds qui par-
» coururent le globe pour annoncer l'Evangile,
» et qui ne se fatiguèrent point de ce pèlerinage
» laborieux. »

Certes, Milord, quand vous pénétrerez dans ces grottes sacrées, dans les augustes dortoirs de la mort; quand vous verrez l'intrépide Othon, le turbulent Alexandre VI, l'ingénieuse Christine, reposer près du tombeau des apôtres, des respectables pontifes, S. Lin, S. Clément, S. Silvestre; j'ose le croire, vous éprouverez bien plus vivement cette terreur sainte et irrésistible, cette religieuse frayeur dont vous avez ressenti les impressions quand vous avez visité les cloîtres vénérables de Westminster, où dorment les monarques, les héros, les Shakespeare et les Addison.

Hélas! il est à cette heure descendu dans la basilique souterraine, le pontife pieux dont je louais naguère les rares vertus : un déplorable accident vient de le précipiter dans ces demeures sombres, d'où il ne sortira que pour voler avec

les saints apôtres au-devant du Sauveur. Sa vie édifiante fut un continuel sacrifice, et le trône pontifical était pour lui une croix à laquelle il voulut être attaché, comme le représentant fidèle du véritable et invisible Pasteur (1).

Pendant l'interrègne qui va suivre, permettez-moi de justifier les pontifes romains sur quelques torts vrais ou prétendus, ou très-exagérés au moins, qu'on leur impute. Comme je me suis engagé *à vous rapporter uniquement*, sur la plupart des points essentiels qui sont en litige, *les aveux sincères des Protestants*, je me bornerai à ceux qu'ont faits le docteur Roscoe, l'historien Hume, et l'évêque Warburton, et je négligerai ceux qu'on trouve dans les écrits de plusieurs autres auteurs qui ont partagé les mêmes sentiments.

« Les fautes que l'on veut reprocher aux évêques de Rome, disent-ils, doivent être imputées, non à leur pontificat, mais à la faiblesse humaine, mais aux passions qu'ils eurent plus ou moins en

(1) Ces lettres furent pour la plupart écrites en 1816, et gardées ensuite dans un portefeuille pour des motifs qu'il est inutile de faire connaître ; elles n'ont pu être imprimées qu'en 1825, et ce retard a fourni l'occasion d'insérer ici cette lettre et plus loin deux ou trois autres dans lesquelles on a déploré l'accident qui a causé la mort de Pie VII, que l'auteur eut le bonheur de connaître à Rome.

commun avec le reste des mortels, mais aux siècles d'ignorance, mais aux bouleversements, aux désordres de l'empire romain prêt à s'écrouler, mais surtout à la barbarie des Hérules, des Goths, des Lombards, de ces tribus vagabondes de la Germanie qui saccagèrent Rome à diverses fois.

» Quand on se rappelle ces temps affreux où la plus belle contrée du monde était livrée à des désolations qui se succédaient sans relâche, on doit pardonner à ses pacifiques et faibles souverains, en faveur de leur patriotisme, l'usage de tous les moyens que l'esprit national et une politique ingénieuse leur fournirent pour expulser de leur pays de perfides conquérants, pour purger le beau sol de l'Italie d'une soldatesque barbare, étrangère à tout sentiment d'humanité. Aujourd'hui que des siècles d'humiliation, de dépouillement, de persécution même, ont fait briller chez le clergé romain et dans le chef du sénat suprême de l'Eglise les plus héroïques dévouements et l'antique esprit de l'Evangile, il serait odieux de citer çà et là quelques exceptions; il serait injuste de s'en prendre à ces ministres de paix de quelques torts qu'ont eus leurs prédécesseurs. »

On connaît le caractère antibelliqueux du gouvernement ecclésiastique. D'ailleurs le souverain qui en est chargé n'en prend les rênes qu'à un âge mûr ou même avancé, lorsque les passions

orageuses sont ordinairement subjuguées par la raison, et que la sagesse devient le fruit de l'expérience. Les hautes qualités, enfin, par lesquelles les premiers pontifes du monde chrétien sont supposés dignes de l'autorité suprême, sont l'humilité, la tempérance, la chasteté, le savoir, la vigilance, la douceur et la modération ; et, bien que plusieurs papes paraissent en avoir été moins abondamment doués que ne l'exigeaient et leur suprême dignité et le plus haut degré d'élévation morale auquel ils pussent atteindre, il en est très-peu cependant qui soient montés sur le trône de l'Eglise sans avoir plus de vertus, plus de lumières et plus de talens que n'en possède le commun des hommes estimables.

De combien de prêtres éminemment vertueux, de savans modestes, la tiare n'a-t-elle point orné le front! Quel caractère aimable, tolérant, apostolique, ne firent point briller sur le saint Siége plusieurs de ceux qui y furent assis! L'histoire fidèle ne nous montre-t-elle pas dans quelques pontifes romains les protecteurs éclairés des sciences, de la littérature et des beaux-arts? Plusieurs d'entre eux n'ont-ils pas donné au monde chrétien de grands exemples? et ne doit-on pas considérer la plupart de ces pacifiques souverains comme infiniment supérieurs au siècle où ils ont vécu?

Qui ne sera touché du courage, de la prudence

et de la fermeté qu'employa si heureusement le pape Léon Ier pour adoucir la rage sanguinaire de ce tigre qui se faisait nommer *le fléau de Dieu?* Qui n'admirera la bienfaisance, la candeur, la sollicitude pastorale du premier Grégoire, de celui qui a été surnommé le Grand, dont il nous reste des écrits justement estimés pour la pureté d'un style que Cicéron peut-être n'eût pas dédaigné? Qui ne sera étonné de la profondeur et de la variété des connaissances que possédait Silvestre II? Qui ne louera la haute sagesse et l'habileté d'Innocent III? Et quant au célèbre Hildebrand, Grégoire VII, quel homme judicieux ne reconnaîtra que c'est à la haine des barons romains pour le joug des Allemands, aux prétentions ambitieuses des empereurs germaniques, qu'il faut attribuer cette fière et indomptable résistance qu'il leur opposa? Certainement il fit paraître un des plus grands caractères dont les fastes de l'Eglise aient conservé le souvenir : cette constance inébranlable qui le soutint dans l'adversité l'empêcha de céder à la violence farouche de ses oppresseurs; et au milieu des persécutions obstinées des nouveaux Césars, qui le harcelèrent jusqu'à la mort, Grégoire VII a déployé dans la cause évangélique le zèle ardent de S. Paul. Mais enfin, l'impartiale postérité, repoussant les suggestions d'une impiété haineuse, se laissera guider par l'amour

de la religion, et dira qu'Hildebrand a bien mieux mérité des sociétés humaines que le trop indulgent Ganganelli, qui, en détruisant l'ordre des Jésuites, l'un des principaux boulevards de la religion, enhardit une orgueilleuse et prétendue philosophie à usurper les droits du pouvoir spirituel.

Qui ne se plaît à reconnaître le savoir étonnant d'Innocent IV et le goût éclairé de Nicolas V? Qui n'admire cette vigueur avec laquelle Sixte-Quint mania les rênes du gouvernement et dont avant lui l'on ne trouve point d'exemple? Est-il un voyageur instruit qui, en abordant le magnifique péristyle de l'église de Saint-Pierre, ne paie un juste tribut d'éloge à ce grand pontife, qui, par la force inflexible de sa volonté, et avec une munificence vraiment royale, releva ces obélisques majestueux que recouvraient d'anciennes ruines, fit jaillir des sources d'eau vive auprès du Vatican, et dressa sur ses bases cette pyramide superbe, chef-d'œuvre de l'art égyptien, ornement seul digne de précéder, dans la plus magnifique des places publiques, le plus beau temple de l'univers? — Déjà Léon X, fils de Laurent de Médicis, avait mérité que son règne fût considéré, dans l'ordre des temps, après ceux de Périclès et d'Auguste, comme une époque extrêmement remarquable par la culture des sciences, des lettres et des beaux-arts, dont il favorisa la renaissance

et les progrès de tout son pouvoir; et cet âge est nommé justement *le siècle des Médicis*, ou *le troisième beau siècle.*

Cependant il me reste, Milord, à vous entretenir de deux personnages moins grands, moins extraordinaires aux regards des hommes, plus vénérables peut-être et plus intéressants aux yeux des fidèles, qui ont donné des larmes à leurs afflictions et à leur martyre : je veux parler de Pie VI et de Pie VII. — Pie VI est parvenu à terminer deux entreprises qui avaient lassé le génie audacieux de l'ancienne Rome et désespéré l'ambition de Jules-César. C'est à lui que nous devons la belle cataracte de Terni, cette huitième merveille du monde, et le desséchement presque entier, ou du moins, sans aucun doute, l'assainissement des marais Pontins, cette hydre de Lerne sans cesse renaissante, et qui infectait de ses poisons mortels tout ce qui respirait à trente milles à la ronde. Hélas ! ni tant de bienfaisance, ni tant d'utiles et de merveilleux travaux, ni une patience inaltérable, ne purent fléchir l'inhumanité des ennemis implacables de la foi : après une longue captivité, il mourut à Valence de misère, d'amertume et d'infirmités précoces qu'avait occasionnées sa cruelle détention.

Pie VII, nommé par le sacré collége assemblé à Venise, conserva sur le trône pontifical cette

austérité de mœurs, cette piété fervente et cette profonde humilité qui, dès l'âge de seize ans, l'avaient engagé dans l'ordre de Saint-Benoît. Ni la violence, ni l'exil, ni le plus rigoureux emprisonnement, ne purent le contraindre à céder à son vainqueur l'indépendance de Rome et l'exercice de ses pouvoirs spirituels. Heureux d'avoir vu relever le trône du fils aîné de l'Église, du monarque très-chrétien, qui s'appuie essentiellement sur le siége de S. Pierre, il jouit seul de l'indicible consolation d'avoir, par sa résistance opiniâtre, par sa mansuétude et sa longanimité, triomphé d'une puissance devant laquelle toutes les autres avaient courbé le front : il sut attendre le trépas avec la même fermeté qu'il avait pu endurer les outrages ; et, de même qu'aucune persécution, aucune insulte, n'avaient altéré la sérénité de son visage, ainsi l'accident cruel auquel il succomba, et ses souffrances mortelles ne purent un seul instant ébranler sa confiance et sa foi : il ordonna lui-même les préparatifs de ses funérailles, et il sourit à l'ange de la mort qui venait le délivrer.

Cette triste circonstance, qui sera accompagnée de longs regrets, me conduit à vous exposer les formes observées dans l'élection des papes ; c'est ce que je vais sommairement retracer (1).

(1) On sait que le conclave procède, dix jours après

Les cardinaux constituent le sénat réel de Rome moderne et le conseil du souverain pontife. Vous avez lu vraisemblablement que les grands officiers de Théodose, ses principaux ministres d'état, et les membres de la cour impériale, étaient nommés *cardinaux*, comme s'ils étaient les premiers organes et proprement les *pivots* sur lesquels roulaient toutes les affaires du gouvernement : ce même titre passa aux conseillers intimes du chef de l'Église, qui sont au nombre de soixante-douze. Il en est de trois différents ordres, savoir : des cardinaux évêques, des cardinaux prêtres, des cardinaux diacres. Cependant six évêchés suburbicaires, c'est-à-dire

---

le décès du pape, à l'élection de son successeur; que Grégoire X, en 1274, au concile œcuménique de Lyon, arrêta les formes et le cérémonial qui sont observés dans cette circonstance au palais du Vatican, dans lequel les cardinaux demeurent renfermés avec leurs conclavistes : huit tours, semblables à ceux des monastères de femmes, servent à leur transmettre les aliments. Dans l'élection au scrutin, qui est la plus ordinaire, le pape nouvellement élu doit avoir les deux tiers des voix, plus une. L'*accession*, ou le vote fait pour accéder à un parti ; le *compromis*, ou l'élection qui se fait par mandataire ; l'*inspiration*, ou tous les votes simultanés, sont trois autres modes d'élection, qui furent rédigés par Grégoire XV. Au reste, ce n'est que huit jours après l'élection que le nouveau pape est couronné : jusqu'à ce temps dure l'intérim.

qui sont dans le vicariat de Rome, confèrent à ceux qui y sont nommés l'honorable distinction du cardinalat. L'avantage réel des cardinaux est d'élire le pape, et de partager, sous sa direction, les emplois temporels et spirituels. Même de nos jours, que le grand schisme a soustrait bien des peuples à l'Église catholique, les cardinaux prennent rang parmi les princes du sang royal; et leur auguste assemblée a maintenu sa dignité pendant l'espace de près de onze cents ans, durée que n'atteignit point le sénat de l'ancienne Rome.

La gloire distinctive de ce corps illustre est de se composer d'hommes de talent, de génie et de vertu, sans aucun égard à la naissance, à la nation, à la fortune. Il n'est donc pas surprenant que même les fils des premiers monarques de l'Europe aient ambitionné un pareil honneur. C'est le successeur de S. Pierre qui les nomme de son chef, quoiqu'il soit permis aux puissances catholiques de solliciter, pour quelques ecclésiastiques éminemment protégés par elles, le chapeau de cardinal.

La grande assemblée des cardinaux se nomme le *consistoire :* c'est là que l'on sanctionne les opérations, les mesures publiques qui ont été préalablement discutées dans le cabinet du souverain; c'est là que l'on reçoit les ambassadeurs des princes; c'est là, aussi, qu'on leur commu-

nique les réponses qu'ils doivent faire de la part de Sa Sainteté à leurs Etats respectifs; c'est là, enfin, que se déploie aux regards publics toute la splendeur de la souveraineté pontificale.

Cependant la réunion des cardinaux renfermés sous clef dans les vastes salles du Vatican (1), d'où ils ne peuvent sortir qu'ils n'aient élu le pontife nouveau, s'appelle *conclave*, du mot *clave* qui veut dire *clef*. Chaque cardinal a quatre petites chambres; deux *conclavistes*, ou assistants, partagent sa clôture, que doivent surveiller les magistrats, le sénateur de Rome, les archevêques et les évêques, pour empêcher toute communication, toute intrigue dans cette solennelle occasion. Le choix tombe ordinairement sur un cardinal étranger à tout parti quelconque, et qui, par conséquent, n'est désagréable à aucun : la science, la vertu, l'exemption de défauts remarquables, le talent de gouverner que donnent l'âge et l'expérience, sont les motifs ordinaires de l'élection. Aussitôt qu'elle est consommée, on ouvre les fenêtres, qui avaient été scellées suivant l'usage; un cardinal annonce en ces mots au

---

(1) J'observe ici que le Vatican, le plus vaste palais de Rome moderne, a vingt-deux cours, deux magnifiques chapelles, vingt escaliers principaux et douze mille chambres. Ce fut Eugène IV qui le fit bâtir, l'an 1446.

peuple romain l'élection du pontife et le *nouveau* nom qu'il a voulu prendre :

Gaudium magnum nuncio vobis : papam habemus reverendissimum N....... (1).

On revêt alors le pape des habits pontificaux : ensuite le maître des cérémonies, tenant deux roseaux, emblème du sceptre fragile que l'on fit porter au Sauveur du monde avant de l'attacher sur la croix, prend le roseau à l'extrémité duquel est une bougie allumée; il l'approche de l'autre roseau, auquel est attachée une étoupe, et, s'inclinant devant Sa Sainteté, il met le feu à l'étoupe, en disant : *Pater sancte, sic transit gloria mundi.* « Saint Père, c'est ainsi que la gloire de » ce monde passe. » Cette cérémonie se répète par trois fois; puis deux cardinaux lui mettent la tiare sur la tête; il donne sa bénédiction, et se rend au palais des saints apôtres.

Frappante image du néant de toutes les grandeurs et des gloires *sublunaires !* elles éblouissent de leur éclat les faibles mortels, et s'évanouissent en fumée. Aucun souverain, cependant, n'a moins besoin de cette leçon : si la pompe qui environne le pontife est infiniment majestueuse, si le cérémonial de l'inauguration est le plus imposant

---

(1) Je vous annonce un grand et heureux événement : nous avons un pape, c'est le vénérable N...

qu'on puisse voir, la sévère dignité du sacerdoce, la rigidité de mœurs que l'Église prescrit à son auguste chef, les privations de tout genre, et la perpétuelle inspection sous laquelle il vit, soit en particulier, soit en public, l'avertissent sans cesse des saints devoirs de l'apôtre dont il est le successeur; tout ce qui le précède, tout ce qui le suit, tout, jusqu'à la pompe qui l'entoure, lui rappelle à chaque instant sa responsabilité et le compte qu'il doit rendre au souverain juge.

Les temples que le pape fréquente chaque jour sont couverts de monuments funèbres; le marbre sépulcral, qu'il foule sous ses pieds, respire en quelque sorte, et les cendres des martyrs paraissent l'animer. La basilique sacrée, dans laquelle dorment ses prédécesseurs auprès de S. Pierre et de S. Paul dans l'attente de la glorieuse résurrection, lui dit combien fut courte la durée de leur règne. Les hôpitaux qu'il parcourt, ces magnifiques refuges des infirmités humaines, lui répètent cette sentence du beau livre de l'*Imitation* de Jésus Christ : *Nemo est in mundo sine aliqua tribulatione vel angustia quamvis rex sit, vel papa.* « Il n'est aucun homme sur la terre qui » soit exempt de tribulation, aucun qui ne con- » naisse l'angoisse, fût-il roi ou même pape. » (Liv. 1, chap. 22.)

Cette immense croix qu'on porte au-devant

du pontife quand il paraît en public, et que l'airain frémissant annonce sa présence, lui représente vivement cette croix d'ignominie et de gloire où son divin Sauveur et le prince des apôtres furent attachés. Que dis-je? l'ancienne et noble cité qu'il habite, cet authentique témoin de tout ce qui a brillé sous le soleil, le vaste cimetière des siècles et des empires, Rome, ne proclame-t-elle pas à son vénérable souverain les grandeurs tombées, les splendeurs éteintes, et toute la vanité de ce qui doit périr?

Pour achever ce tableau du pontificat, ajouterai-je deux ou trois anecdotes qui nous font connaître qu'aucun pape, au moins depuis le concile de Trente, n'a pu, sans encourir quelque blâme, s'écarter des règles de la bienséance, ni varier par quelque récréation légitime l'uniformité des usages de la cour pontificale?

Léon X aimait la chasse; c'était, avec la conversation des savants et l'étude des auteurs classiques, son plus doux amusement : eh bien! l'habit de chasseur, dont le pontife était obligé de se vêtir pour jouir d'un peu plus de liberté dans ses mouvements, donna du scandale. — Clément XIV [Ganganelli] étant malade, ses médecins lui conseillèrent de monter à cheval tous les jours : craignant de manquer à l'étiquette, il se retira à sa jolie maison de campagne sur le mont Albano;

que la mitre dont les évêques anglicans, comme tous ceux de la chrétienté, et les patriarches grecs, se couvrent la tête; que cette mitre avait un cordon d'or, propre à la serrer plus ou moins à volonté; que Boniface VIII, en 1300, ajouta un second cercle d'or à la mitre pontificale, qui reçut enfin un troisième cordon vers le milieu du XV[e] siècle. Ils paraissent ignorer aussi que ce triple ornement dont est décorée la tiare, loin d'avoir quelque rapport avec les grandeurs périssables d'ici-bas, exprime un sens mystérieux et céleste; la triple vertu, la triple puissance, la triple perfection, que le père des fidèles doit représenter, et à laquelle doit aspirer sans cesse toute âme chrétienne : *la foi, l'espérance et la charité* (1).

J'en ai dit assez, Milord, en vous parlant de la vie retirée des pontifes romains, de leur table solitaire, de l'absolue privation des plaisirs de la société, des fonctions charitables et religieuses dont

(1) « C'est la tiare qui nous a sauvés du croissant : si » nous sommes libres, chrétiens et civilisés, c'est à elle » seule que nous le devons. Sans les croisades, dont les » papes furent les auteurs, toute résistance eût été » vaine, et l'ascendant de l'islamisme l'eût emporté. » L'immortelle journée de Lépante, en 1571, le plus furieux combat de mer qui se soit jamais livré, ce coup » décisif qui repoussa le mahométisme et qui brisa

ils s'acquittent, unique délassement de leurs travaux spirituels, ainsi que des sollicitudes politiques qui sont leur partage. Oui, je crois, en vous exposant tous ces détails, vous avoir prouvé que les jouissances du chef de l'Eglise sont toutes intérieures; qu'il est élevé comme un flambeau qui doit éclairer les nations; que son existence est un continuel sacrifice; que si, en un mot, les mouvements du cœur, le besoin de la pensée, l'esprit d'humilité, de bienveillance et d'amour divin, ne s'accordaient dans l'âme du pontife avec les devoirs plus qu'humains que lui impose la dignité de vicaire du Sauveur du monde, il ne pourrait goûter aucune satisfaction, aucune félicité véritable dans cette haute élévation, ce poste sublime qui lui est assigné par-dessus tous les mortels.

Cette lettre, je le reconnais un peu tard, s'est prolongée par un effet de l'intérêt que m'inspiraient les détails dont elle est remplie; je

---

» l'orgueil ottoman, lui fut porté par la main d'un pape. » Cette époque de la décadence du croissant, cet honneur éternel de l'Europe, que les ennemis de la religion peuvent seuls tenter de ravaler, ce fut bien moins » à don Juan d'Autriche que la chrétienté en fut redevable qu'au saint pape Pie V, dont Bâcon disait : *Je m'étonne que l'Église romaine n'ait pas canonisé ce grand homme.* » (Le comte DE MAISTRE).

désire sincèrement que vous le partagiez avec moi.

Je suis affectueusement,

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

—

LETTRE XX.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Savoie,
le 6 janvier 1817.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à lord ÉDOUARD,
comte DE MORELAND, à Oxford.

Tu regere imperio populos, Romane, memento;
Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
Parcere subjectis, et debellare superbos.

Æneid., lib. VI, v. 851.

Toi, Romain, souviens-toi de régir l'univers;
Donne aux vaincus la paix, aux rebelles des fers;
Fais chérir de tes lois la sagesse profonde :
Voilà les arts de Rome et des maîtres du monde.

C'est de Rome, Milord, que j'ai dessein de vous entretenir, et je ne le puis sans éprouver une émotion profonde, ainsi que le poète Gray, qui fut tellement frappé de la majesté de cette capitale qui lui rappelait tant de souvenirs classiques, qu'il resta quelque temps immobile à la vue de ses pompeux édifices.

Antique maîtresse des nations, dont tu fus deux

fois l'institutrice, Rome, je ne saurais te nommer sans un sentiment de piété filiale et de vénération. Il reste attaché à ton nom je ne sais quelle magie qui a fasciné les yeux des hommes de tous les siècles; il s'en est écoulé plus de vingt-cinq depuis ta fondation, et le nom glorieux que tu portes, bien qu'il ait traversé tant de générations et tant de climats, n'a rien perdu de la force de son charme; il garde encore son empire sur les cœurs.

Et d'abord, quant à la souveraineté temporelle de ses évêques, je dirai, avec un écrivain dont le jugement ne peut être suspect, le trop célèbre Gibbon, cet ennemi de l'Église, qu'indépendamment des donations impériales de Constantin et de Charlemagne, cette possession est le plus honorablement établie par le libre consentement des Romains, dont la reconnaissance, l'admiration, le besoin continuel de la protection épiscopale, déférèrent à leur pontife le suprême pouvoir.

Après l'expulsion des Hérules, des Huns et des Goths, lorsque les empereurs grecs ne pouvaient plus défendre cette ancienne capitale contre les incursions des Lombards, quand la famine et la peste consumaient les familles désolées, ses infortunés habitants, d'un commun accord, tournèrent leurs regards vers leurs évêques, et trouvèrent

constamment en eux de puissants protecteurs qui sacrifièrent leur propre patrimoine à la défense de leur diocèse, qui le mirent à l'abri de la rapacité des exarques grecs, qui relevèrent à leurs frais les remparts abattus par les barbares, qui nourrirent le peuple romain, qui intéressèrent en sa faveur tous les princes de l'Europe, et lui conservèrent son antiqne majesté. On peut dire enfin que la cité éternelle doit uniquement son existence actuelle à ses pontifes ; que si le trône des Césars n'eût été remplacé par la chaire de S. Pierre, si le siége de l'empire d'Occident ne fût devenu le sanctuaire de la religion, Rome, très-probablement, se serait abîmée dès longtemps sous un tas de ruines, et n'aurait laissé à l'univers que le bruit et l'éclat de son nom.

Ne sont-ce pas les évêques de cette ville à jamais célèbre qui s'opposèrent les premiers au pouvoir croissant des Sarrasins, qui protégèrent les côtes de l'Italie contre les ravages de ces brigands, et qui provoquèrent ces croisades généreuses dont le plus beau résultat fut l'émancipation des campagnes, la seconde civilisation des Européens, le retour du commerce et le maintien du christianisme?

Et qu'on ne s'imagine pas que la prétendue réformation ait diminué la haute considération que l'on accordait au premier pasteur de la chré-

tienté : bien loin qu'il en ait éprouvé aucune atteinte, la vénération qu'il inspirait n'a fait que redoubler depuis cet événement ; au point que, dans la plus stricte vérité, pendant tout le XVII[e] siècle, le collége des cardinaux a, littéralement, paru une assemblée de rois, comme s'exprimait Cynéas en parlant du sénat de Rome ancienne. En effet, la plupart d'entre eux étaient des fils de princes puissants, des oncles ou des frères des plus grands potentats de l'Europe ; leurs officiers étaient des nobles du plus haut rang ; leurs secrétaires, des hommes de génie ; et le concours de ces circonstances pleines de grandeur, la naissance, les talents et la richesse, donnant à Rome un nouvel éclat, offrit en elle la représentation d'une *cour universelle*, où les divers intérêts des souverains étaient discutés par le ministère de leurs ambassadeurs.

Dès lors, néanmoins, le caractère de ses pontifes n'en fut que plus pacifique, plus épiscopal ; uniquement occupés du gouvernement de l'Eglise catholique, du bonheur temporel de leurs sujets, de l'amélioration de leur territoire fertile et populeux, ils rendirent à Rome ses robes de gloire, ses jours de prospérité : elle avait été grande même dans sa chute, et vénérable dans ses malheurs ; elle avait cessé d'être la maîtresse du monde terrestre, elle le fut du monde spirituel ;

elle n'était plus la capitale, mais elle était la métropole de l'Europe entière ; et si elle n'était plus la résidence du premier des souverains, elle brillait toujours comme le chef-lieu de l'Eglise chrétienne et le siége du premier pasteur.

Soutenue par les mains de la divine Providence au milieu des plus affreuses calamités et de catastrophes épouvantables qui tant de fois faillirent la renverser, elle ne fut jamais esclave, comme le furent Athènes et Sparte; elle ne subit point le joug abominable des Mahométans, comme la déicide Jérusalem; et, si l'on cherche vainement la place où furent et Ninive, et Palmyre, et Babylone, on voit toujours le Capitole debout : Rome païenne, déterrée à plus de trente pieds de profondeur, sert à relever les magnificences de Rome chrétienne. Veuve de ses empereurs, elle règne indépendante, objet de la vénération des peuples et des rois; sans flotte, sans armée, elle repose dans une tranquille paix ; le respect unanime des nations, plus puissant que le pouvoir militaire qui défend les rois, couvre sa tête d'une égide invisible, repousse les dangers qui pourraient la menacer, garde ses frontières, et assure son repos, suivant cette charmante expression d'un de ses poëtes : *Forti eserciti allor' ti armàro ; ed ora... t'arma il rispetto.* (Filicaja.)

Il n'est pas jusqu'aux peuples qui ont aban-

donné sa communion, non, il n'est pas jusqu'à ceux qui avaient insulté Rome dans les jours de l'irritation et de la colère, qui n'aient abjuré leurs acerbes dédains, qui n'aient pris pour elle des sentiments d'une bienveillance filiale, et n'aient déploré les humiliations qu'on a fait éprouver à son auguste chef. On peut s'en convaincre d'après ce passage frappant d'un discours du premier ministre de l'Angleterre : l'immortel Pitt disait au parlement que les outrages faits au pieux et vénérable pontife que nous venons de perdre, les insultes et la captivité dont n'avaient pu le préserver ni sa vieillesse irréprochable, ni sa piété, ni sa longue tolérance, lui paraissaient voisins du sacrilége.

C'est ainsi que l'on peut dire que Rome n'a jamais cessé de régner, soit par un effet du pouvoir spirituel, dont elle est le centre commun ; soit par l'exemple qu'elle a donné à toutes les Eglises du monde chrétien, qui se sont réunies pour comprimer l'esprit de subversion et d'athéisme ; soit enfin par le feu de la persécution, qui l'a rendue plus pure et plus éclatante encore, telle que ce métal précieux qui seul ne perd rien dans les entrailles enflammées de creuset. Ce n'est plus avec une verge de fer, c'est avec un sceptre d'équité, qu'elle régit le monde ; elle continue à s'acquitter de la haute mission que lui assigna le Ciel, celle

de donner des lois à la terre et de présider aux destinées humaines, réalisant ainsi la déclaration fictive de son fondateur lui-même : « Va annoncer » aux Romains que c'est la volonté expresse des » cieux que ma Rome devienne la capitale du » monde. » *Ita nuncia Romanis, cœlestes ita velle, ut mea Roma caput orbis terrarum sit.* (Tit. Liv., *Hist.*, lib. 1, 16.)

Et, certes, il n'est dans l'univers que deux villes qui intéressent également tous les habitants du monde civilisé, quelles que soient les sectes et les nations à qui elles appartiennent, *Rome* et *Jérusalem*. La première rappelle tous les souvenirs classiques ; la seconde, tous les sentiments de dévotion : l'une met sous nos yeux toutes les splendeurs de la terre ; l'autre, toutes les gloires et la béatitude du ciel : et, par une dispensation singulière de la Providence, ces deux saintes cités se combinent dans une même destination ; comme Jérusalem fut ordonnée pour recevoir la lumière qui doit éclairer tout homme venant au monde, Rome fut destinée à répandre cette lumière divine dans l'univers. La croix que Jérusalem planta sur le mont Calvaire, Rome la fixa sur le diadème des empereurs ; et les chants sublimes du roi-prophète, qui retentirent sur le mont Thabor, sur les montagnes de Sion et des Oliviers, ont ré-

sonné du haut des sept collines jusqu'aux extrémités de la terre.

Qu'elle est bien naturelle, et facile à concevoir, l'émotion que ressent le voyageur, lorsqu'il aperçoit de loin les dômes somptueux de la ville des villes [*urbs urbium*], d'une cité qui a instruit tous les peuples chrétiens; qui leur a transmis la loi des douze tables, que Cicéron dit renfermer plus de sagesse, plus de vérités et plus de morale, que tous les livres des philosophes de l'antiquité; de cette Rome, enfin, qui a tant influé sur le monde et tant occupé l'histoire, et qui est aussi familière à l'imagination vive de l'écolier qu'intéressante pour les affections de l'homme et du vieillard !

Le caractère de ses habitants n'a point perdu son empreinte originelle. Je ne parlerai point en particulier des *Transteverini*, dont la physionomie prononcée et le caractère indépendant retracent les Clélie, les Scævola, les Horatius Coclès; mais je dois dire ici qu'on retrouve, en général, de la franchise, de la dignité, de l'énergie, dans les descendants des maîtres du monde : à son port noble et majestueux, à sa gravité non affectée, le Romain de nos jours fait encore reconnaître en lui *Romanos rerum dominos, gentemque togatam*. C'est ce qu'exprime avec précision cette belle antithèse de Lanzi, qui dit de Rome moderne : *Vi*

è un grande che si piega ad ogni bello, vì è un bello che si solleva ad ogni grande. « On y voit » une grandeur qui se plie à tout ce qui est beau » et gracieux, une beauté qui s'élève et se porte » vers tout ce qui est grand. »

Rappelez-vous enfin, mon cher Comte, que l'éternelle cité n'a été la colonie d'aucune nation; qu'elle ne fut jamais repeuplée, et que ses farouches dévastateurs ne purent jamais en retenir la possession. N'oubliez pas que ses habitants parlent un langage infiniment plus semblable à celui de Virgile, d'Horace et de Cicéron, que le dialecte élégant de ces auteurs, qu'ont admiré tous les âges, ne ressemble au dur et grossier idiome de Numa.

Le Champ de Mars est aujourd'hui la place qu'occupe Rome, et ses citoyens habitent encore la ville fondée par Romulus; ils descendent aussi incontestablement des Sabines et des bergers qui ouvrirent un asile aux fugitifs des campagnes, que les Anglais descendent des Saxons qui envahirent votre pays, où ils laissèrent leur langue; et les Français actuels, des Gaulois et des Francs, sous Clovis et Charlemagne.

Je ne vous décrirai point ici ce palais incomparable, le *Vatican*, dont le nom vient de *vates*, parce qu'une antique tradition rapporte que des oracles et des prédictions se faisaient entendre sur

ce mont autrefois sacré. Dans un ouvrage plus étendu, mon ami, M. de La Chapelle, votre instituteur, vous entretiendra de la chapelle Sixtine, des fresques et du *Jugement dernier*, chef-d'œuvre de Michel-Ange ; des *chambres* de Raphaël ; et surtout de cette bibliothèque fameuse où sont réunis plus de cinq cent mille volumes, ainsi que des manuscrits fort rares, dont le nombre s'élève à plus de cinquante mille : ce fut le pape Hilaire qui la fonda au ve siècle ; les papes Zacharie et Nicolas V l'enrichirent ; Calliste III l'augmenta de presque tous les livres qu'on put sauver à la prise de Constantinople.

Je terminerai cette lettre, qui a peut-être quelque prolixité, par des réflexions générales sur les caractères divers des chefs de l'Eglise, et sur la plus sainte de leurs institutions, celle qu'ils fondèrent pour la propagation de l'Evangile.

Laissant à part les vertus exemplaires et la sainteté des premiers pontifes, je vous prie, Milord, de reporter votre pensée sur le moyen âge, sur les temps d'ignorance, de confusion, de barbarie, où l'invasion des hordes du Nord, la chute de l'empire, l'anarchie et la férocité, bouleversaient l'Europe et principalement l'Italie ; vous reconnaîtrez alors que le pontificat conserva seul la civilisation, l'esprit évangélique, et la sainteté des mœurs ; vous avouerez qu'aucune série non interrompue

de souverains n'offre, dans une durée supérieure à celle de toutes les dynasties, moins de traits d'ambition, d'intempérance et d'immoralité; aucune qui présente un aussi grand nombre d'exemples de vertu, de force d'âme, d'habileté dans l'art du gouvernement. Ici, Montesquieu déclare que les papes, si on les compare aux patriarches grecs ou aux princes séculiers, paraissent comme des hommes mis en contraste avec des enfants. Là, Voltaire, qui, certes, ne montre pour eux aucune partialité, dit positivement : « Le règne de Charlemagne eut quelque lueur de politesse, qui fut probablement le fruit du voyage à Rome. » Ce qui m'oblige d'observer que la plupart des papes de ce temps naquirent Romains, tandis que le plus souvent les empereurs étaient des demi-barbares, nés dans des régions où ni le génie ni le goût n'avaient encore pénétré.

Il est très-probable qu'on eût trouvé bien plus de cette élégance, de cette simplicité, de cette modestie, qui distinguèrent la famille d'Auguste, dans les palais sacerdotaux de Zéphyrin ou d'Urbain, chefs de l'Eglise chrétienne, que dans les cours d'Héliogabale ou de Caracalla. Les nobles manières de Grégoire le Grand, né patrice de Rome, et celles de son clergé, malgré les infortunes qui désolèrent cette capitale, eurent plus de majesté, furent plus mâles, plus vraiment ro-

maines, que celles de l'Asiatique et efféminé Justinien.

Mais, si deux ou trois papes ont paru moins dignes de la tiare, leur défaut de vertu ne doit-il pas être considéré comme temporaire et accidentel, lorsque les saintes et augustes qualités qui brillèrent avec éclat dans la vie de presque tous les pontifes de Rome ont été constantes, et que les bienfaits dont le genre humain leur est redevable sont encore permanents? N'est-ce pas à eux seuls que l'on doit la restauration de la littérature grecque et de la littérature latine? La renaissance des beaux-arts, de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, n'est-ce pas aux papes uniquement qu'il faut l'attribuer? L'un a élevé le plus beau temple à la gloire du Roi immortel des siècles, l'autre a donné son nom au calendrier qu'il sut réformer; tandis qu'un troisième a fixé la troisième ère classique. On se rappellera, tant que les lumières ne seront pas éteintes, les précieux services qu'ils rendirent à l'humanité, tandis qu'on aura oublié les guerres du second Jules et les immoralités d'Alexandre VI.

Vous admirez avec justice, mon cher Moreland, la sainte activité, le zèle ardent et les riches contributions de l'Église anglicane, qui envoie des prédicateurs dans toutes les parties du monde; mais que direz-vous quand vous vous serez con-

vaincu que c'est aux évêques de Rome que vous devez cette belle institution, que vous n'avez imitée que très-récemment? Il est de fait que, dès leur origine, les papes ont regardé comme leur grande et essentielle fonction le devoir de répandre l'Évangile, obéissant avec une infatigable ardeur à cet ordre divin : *Allez, et instruisez toutes les nations de la terre.* Ces langues de feu qui, d'abord, proclamèrent l'heureuse nouvelle du salut, n'ont pas cessé, dès le premier siècle, d'allumer chez les nations les plus lointaines les vives flammes de la charité. Non contents d'avoir converti les Gaules, l'Allemagne, la Pologne et l'Angleterre, les missionnaires romains parcoururent les extrémités de l'univers; aucune dépense, aucun tourment, n'ont pu encore suspendre leur marche; et votre étonnement redoublera, quand vous visiterez le magnifique collége de la Propagande [*de propaganda fide*]; quand vous y verrez une riche bibliothèque qui renferme des livres *en trente-six langues différentes*, avec un pareil nombre de presses qui impriment les ouvrages destinés à communiquer aux peuples de toute langue sous le soleil la connaissance de Jésus-Christ; quand vous trouverez une quantité égale d'églises où l'on prêche à chaque nation dans son idiome respectif la parole de Dieu, renouvelant ainsi le prodige de la pluralité

des langues ; et si *le don surnaturel devait prendre fin*, *la charité qui demeure* le remplace, elle en multiplie sans cesse les moyens.

Oui, depuis ces peuples antipodes qui vivent dans leurs forêts aussi anciennes que l'univers, jusqu'à ces nations plus nombreuses dont l'Océan nous sépare, il n'est aucune région vers laquelle ne se soient étendus les effets heureux de cette admirable institution, qui, fondée par Grégoire XV en 1622, est consacrée à l'institution de jeunes ecclésiastiques qui, s'étant destinés à porter l'Evangile aux infidèles, s'exercent dans ce collége à en parler les différents langages.

Ainsi, Rome moderne a pour but unique de glorifier Dieu, de bannir de la société les vices qui la corrompent, de prêcher des doctrines célestes de paix et d'amour. Pour obtenir ces vertueux triomphes, les missionnaires zélés emploient l'innocente magie de leurs humbles et éloquents discours : s'ils éprouvent les insultes et la férocité des barbares, ils leur opposent une douceur inaltérable, un calme héroïque, et subissent la mort en implorant le pardon de leurs aveugles bourreaux. C'est par leur invincible patience, par leur ardente charité, par la sublimité de leur doctrine, qu'ils ont soumis au joug aimable de la religion des hommes sauvages, étrangers à toutes les affections de la nature, qui se repais-

saient de la chair de leurs captifs après les avoir cruellement torturés, qui buvaient dans les crânes de leurs prisonniers aux jours de leurs fêtes solennelles, qui regardaient la vengeance comme une vertu, et l'oubli des injures comme une lâcheté avilissante. Rendus aux sentiments naturels et sociaux, ces peuples, horribles longtemps et par leur cruauté et par les traits difformes de leur visage, connaissent aujourd'hui le plaisir si doux de pardonner : comme on voit les monstres déposer leur férocité sous la main qui les caresse, ainsi l'on a vu par degrés ces hordes sanguinaires s'adoucir, recevoir et transmettre à leurs enfants les principes de la morale chrétienne, le dépôt céleste de la foi et ses immortelles espérances. Tels sont les fruits infiniment précieux de l'apostolat romain et les résultats des missions de la propagande.

Je sais, Milord, que vous avez, depuis plus d'un siècle, adopté cette charitable institution ; mais vous avouerez que l'Église de Rome vous en a, la première, donné l'exemple. D'ailleurs, vous conviendrez avec moi que vos missions ne comptent pas de martyrs, comme les nôtres en eurent par milliers au Japon et à la Chine. Tandis que nos missionnaires religieux vont, solitaires et sans de douces compagnes, se dévouer à la conversion des idolâtres et des Mahométans, les vôtres

six jours de la semaine pour *se* nourrir : il *les* fonda dans l'année 1564; et les avantages en furent si vivement sentis, que, de la cathédrale de Milan, dont ce vertueux prélat était archevêque, cette pieuse institution passa bientôt dans tous les évêchés italiens : ses progrès furent aussi constants que rapides. Ces écoles du dimanche fleurissent plus que jamais de nos jours, et j'en ai admiré l'ordre, la régularité, la sagesse et le succès, à Naples, à Rome, à Milan et à Florence.

Pardonnez-moi, mon cher Moreland, si je me permets quelques détails sur l'illustre Borromée. Suivant l'engagement que j'ai contracté avec vous, et que j'ai surtout observé en vous parlant de la propagande, j'invoquerai ici le témoignage d'auteurs protestants, certes, non récusables, puisque ce n'est rien moins que l'évêque Burnet et l'immortel Addison : quand on se rappelle qu'ils avaient des opinions défavorables à l'Eglise catholique, et qu'on les voit s'accorder dans les justes éloges qu'ils donnent au fondateur des écoles du dimanche, quand on les entend exalter à l'envi ses admirables vertus, et qu'on se ressouvient qu'il était prêtre catholique, et qui pis est, cardinal, et, ce qui est plus encore, *un saint*, dont la fête est une des plus solennelles en Italie, on pourra conclure, de l'applaudissement de ces deux auteurs anglicans, combien le personnage

célèbre qui en est l'objet avait de mérite.

Je dirai, en peu de mots, que Charles Borromée était prince, neveu de Pie IV, de la famille des Médicis; que, dans sa plus tendre jeunesse, il ne vécut que pour glorifier le Dieu rédempteur, sans que ni l'intérêt, ni l'amour-propre ou la volupté, aient obtenu de lui aucune pensée, aucun désir, aucun sacrifice : les talents distingués, ou plutôt le génie extraordinaire dont il fut doué, sa force d'âme, sa noblesse et d'immenses trésors; toutes ces grâces du ciel, il les employa comme une offrande qu'il devait à la religion et à l'humanité. « Sa vie entière, qui ne fut que de qua-» rante-six ans, présente, dit Burnet, non des mi-» racles, mais, ce qui vaut mieux encore, une » suite perpétuelle de travaux, de services et de » vertus. »

Charles Borromée fonda de ses revenus et de son patrimoine cinq hôpitaux, dix colléges et des écoles sans nombre, dont il payait les maîtres et les professeurs : il visitait chaque année tout son diocèse, celui de Milan, le plus étendu qui soit en Italie, et qui se compose de plus de huit cents paroisses. Il ne recherchait pas, néanmoins, les travaux éclatants; les plus obscures fonctions de son ministère obtenaient de lui la préférence : quelque savant et spirituel qu'il fût, il ne dédaignait pas d'enseigner lui-même les petits enfants;

et ce fut lui qui, le premier, consacra à cette touchante instruction plusieurs heures du dimanche. Il ne se nourrissait que de pain et de simples végétaux; son lit était de paille. Dans l'affreuse contagion qui désola une grande partie de la péninsule, il visita constamment les pestiférés; il pansait lui-même leurs plaies, sans employer d'autre préservatif qu'une rigoureuse abstinence.

Il n'est donc pas surprenant que tant de charité, son humilité sincère, la simplicité de son cœur, la tempérance qu'il observait à la fleur de son âge, sa naissance illustre et son rang élevé que rehaussait encore la plus noble physionomie, dont la grossièreté de ses vêtements ne pouvait obscurcir la beauté, il n'est, dis-je, pas surprenant que des qualités si rares lui aient gagné l'affection la plus tendre de son troupeau, la vénération de l'Eglise, et la reconnaissance des Italiens, au milieu desquels il a fait briller le flambeau de ses bonnes œuvres, de son zèle ardent pour la gloire de Dieu, et l'excellence morale de son caractère.

Certes, le Protestant sensible et religieux ne blâmera point avec amertume les bons Milanais, qui aiment à croire que le pasteur fidèle qui les avait tant aimés que de leur donner sa vie, jette encore du haut du ciel un regard d'amour sur son troupeau chéri; et que la flamme de la cha-

rité qui l'animait sur la terre brûle plus que jamais dans le séjour de la félicité, d'où il ne cesse point d'adresser de ferventes prières en faveur de son Église par l'intercession du commun médiateur.

Quant aux écoles du dimanche, que S. Charles Borromée fonda il y aura bientôt trois siècles, elles n'ont jamais discontinué dès lors; et je puis vous certifier, Milord, que, soit à Milan, soit à Naples et à Rome, je n'ai rien vu de plus édifiant. Représentez-vous l'aire immense de la cathédrale remplie d'enfants de l'un et de l'autre sexe, formant deux grandes divisions, les garçons d'un côté, les filles de l'autre, subdivisés en divers rangs et en plusieurs classes, suivant l'âge et la capacité, sans aucun égard à la noblesse ou à la fortune; tellement que, dans cette maison de Dieu, *le riche et le pauvre se rencontrent,* y reçoivent la même instruction, y apprennent dès leur enfance à connaître et à adorer ce bon Dieu qui est le père de tous.

Chacune des classes reçoit l'enseignement d'un ecclésiastique; il n'est pas un enfant qui ne soit interrogé, pas un dont on n'écoute les réponses et à qui l'on ne donne les éclaircissements dont il a besoin. Des laïcs de la première distinction suivent avec intérêt l'instruction de chacune des classes : ici, des hommes de qualité surveillent

les garçons ; là, des dames des premières familles se font un devoir touchant d'être présentes à l'enseignement des jeunes filles. Des tables et des pupitres sont placés de rang en rang, pour faire écrire ces intéressants écoliers, à la vue desquels, plus d'une fois, il m'est échappé des larmes, en parcourant dans l'avenir, par la pensée, les événements variés qui traverseraient peut-être la carrière de ces innocentes créatures, et en me rappelant ces paroles du Sauveur, de la présence duquel un système insensé voulait repousser la tendre jeunesse : « Laissez venir à moi ces petits » enfants, car le royaume des cieux leur appar» tient et à ceux qui leur ressemblent. »

Il est donc reconnu, mon cher Moreland, que les écoles du dimanche sont encore un emprunt que vous avez eu le bon esprit de faire à l'Eglise catholique ; et plût à Dieu que vous voulussiez nous emprunter davantage et nous prendre tout entiers !

Vous connaissez cette déclaration du Rédempteur du monde : *On connaît l'arbre à ses fruits.* Je vous le demande, Milord, une Eglise qui produit des Borromée, des A-Kempis, des Vincent de Paul, n'est-ce pas celle qu'a fondée Jésus-Christ? Cependant, me direz-vous, elle ne permet point à notre Société biblique de distribuer, même *gratis*, dans les villes d'Italie, l'Ancien et le Nou-

veau Testament que nous leur apportons; cette prohibition n'est-elle pas contraire à l'ordre exprès de les lire et de les méditer nuit et jour? Arrêtez, mon cher Comte : il y a dans l'exposé du fait une erreur. L'Eglise catholique, cette colonne de la vérité, doit la maintenir pure et sans mélange. Pourquoi permettrait-elle l'introduction des livres divins, traduits différemment? la diversité des textes et des passages ne jetterait-elle pas dans l'esprit des fidèles quelque doute ou quelque obscurité ?

D'ailleurs, nous croyons que le traducteur de la sainte Bible doit avoir aussi lui-même été favorisé de cette influence de l'Esprit de Dieu qui inspira les auteurs sacrés; et, certes, S. Jérome a bien plus de titres à cette divine inspiration que les soixante-douze interprètes qui traduisirent pour le roi d'Egypte les saintes Ecritures. Il faut de l'unité dans les citations des prédicateurs, il ne faut pas deux versions différentes; et ce n'est que dans celle de l'anachorète du Liban, canonisé par l'Eglise catholique, ce n'est que dans la *Vulgate*, en un mot, et dans les traductions en langues modernes qui sont faites d'après elle, que Rome et les conciles universels ont reconnu une fidélité digne de foi. Ce fut le concile de Trente assemblé en 1545, et qui siégea pendant dix-huit ans, qui approuva la version de la Vulgate exclusivement.

sous le pontificat de Clément VIII. D'ailleurs, je crois l'avoir déjà avancé dans l'une de mes premières lettres, bien loin de défendre la lecture des livres saints, le pape, tous les évêques, tous les pasteurs, en recommandent la constante méditation. Il y a deux traductions de la Bible en italien; et la dernière est écrite dans un style si noble, si pur et si touchant, qu'à ne considérer que la diction seule, on ne peut la lire sans le plus vif intérêt.

Cependant, répliquerez-vous, Monsieur le Comte, il est de fait que Rome a interdit anciennement la lecture de la Bible, et que ce fut une des causes de la grande et pénible séparation. — Je vous prierais d'observer, si je me proposais de répondre moi-même, qu'il faut distinguer les époques et les temps; et que, de même que les pontifes de la Judée ne permettaient pas la lecture d'Ezéchiel, d'Isaïe et d'autres ouvrages prophétiques avant l'âge de trente ans, vu les difficultés qu'ils renferment, et qui exigent bien des documents, une raison exercée et mûre, avant qu'on soit en état de les résoudre, ainsi il est une jeunesse, une enfance même, pour les nations; et, dans les siècles de barbarie, où l'invasion des peuples du Nord couvrit l'Europe d'épaisses ténèbres, il était infiniment sage et prudent d'interdire à toute personne non instruite l'étude de

quelques parties des livres saints : les peuples étaient alors, suivant l'expression de l'apôtre, tels que des enfants qui avaient bien plus besoin de lait que d'une nourriture solide.

Mais je ne dois point oublier, mon cher Moreland, que ce n'est pas moi que vous pouvez en croire, et que je me suis rengagé à vous envoyer au témoignage authentique de vos propres écrivains. En voici un qui m'arrive (Fabre d'Olivet) : il se dit réformé, il est connu pour l'être ; et c'est un libraire protestant qui vient de l'imprimer. Je le laisserai répondre lui-même à l'accusation intentée contre Rome.

« Ce fut pour éviter les inconvénients graves » qui pouvaient résulter de la publicité de la Bible, » confiée imprudemment à des lecteurs incapables » encore d'en pénétrer l'esprit et d'en comprendre le sens, que l'Eglise chrétienne, déjà éclairée » par les orages qu'y avaient excités Marcion et » Manès, avait pris la sage résolution d'interdire » au peuple la lecture des livres saints. Les Protestants, ajoute ce Calviniste sincère, se sont » beaucoup récriés sur cette interdiction, qu'ils » ont traitée de tyrannique : mais ils ne voyaient » pas, ou ils ne voulaient pas voir, que c'était, » dans la situation des choses, le meilleur parti à » prendre, et qu'il valait beaucoup mieux laisser » quelques individus ignorants dans la simplicité

» de leur croyance, que de leur donner, hors de
» propos, une science funeste, qui les portât à
» leur destruction ou à celle des autres. Cette sage
» interdiction, limitée d'ailleurs aux classes infé-
» rieures de la société, alors plongées dans les té-
» nèbres, étaient loin d'avoir les mêmes incon-
» vénients que la liberté illimitée, laissée par
» Luther, d'interpréter, chacun à son gré, les
» saintes Ecritures. En effet, cette imprudente
» liberté, remplissant tout à coup d'une folle pré-
» somption une foule de sectaires fougueux et stu-
» pides, leur persuadant, au sein de la sottise ou
» du délire, qu'ils étaient assez sains d'entende-
» ment pour interpréter les saintes Ecritures,
» produisit en Allemagne, en Hollande, en
» Angleterre, un essaim de sectes qui se combat-
» taient mutuellement, les Moraves, les Anabap-
» tistes, les Puritains, les Unitaires, les Qua-
» kers, etc., qui, dès l'origine de la réforme, se
» propageant au loin, remplirent l'Europe de
» troubles, de meurtres et de toutes les cala-
» mités. »

Cette citation est longue; mais elle répond si pleinement, Milord, à l'objection que vous avez faite, que je me crois dispensé de rien ajouter. Je crois même n'avoir plus de difficultés à résoudre, de toutes celles que vous m'avez proposées, hors une seule, qui demande une discussion trop éten-

due pour l'espèce qui me reste dans cette lettre, presque interminable.

Je vais donc finir l'épître actuelle par le même langage admiratif que j'ai tenu en la commençant; et je me plais à me persuader que vous êtes mainenant affranchi de toutes les préventions défavorables dont les fastidieux débats et les tristes plaidoyers des controversistes avaient investi votre jugement. Ce sont des Protestants éclairés que j'ai pris pour arbitres, et vous n'en appellerez pas de leur prononcé. Vous avez trop de noblesse dans l'âme, trop de supériorité dans l'esprit, pour ne pas reconnaître la haute importance des aveux que l'amour de la vérité et la rectitude de leur jugement ont arrachés, depuis deux siècles, en faveur de l'Eglise catholique, à plusieurs de vos illustres prélats; vous êtes enfin trop judicieux pour ne pas sentir combien il est honorable aux sociétés humaines qu'il y ait dans le monde une cité qui soit le centre de la religion, le siége de la charité universelle, et l'asile de la paix.

Belle Italie, séjour enchanteur, où tout ce qui a brillé sur la terre est enseveli, c'est dans ton sein que se voient les grands mausolées, les sépulcres des cités : leurs nobles cendres, éparses sur les ruines entassées par le temps, sont encore brûlantes (1). C'est toi, surtout, mère de la sainte

(1) *Ex Asia rediens, cum ab Ægina Megaram versus*

LETTRE XXI.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Chablais,
le 8 janvier 1817.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à lord EDOUARD,
comte DE MORELAND, à Oxford.

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez !
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfan's qu'en son sein e'le n'a point portés ?
RACINE, *Athalie*, act. III; sc. 7.

MILORD,

J'ai renvoyé à ces dernières lettres l'examen de celles de vos questions qui sentent un peu la controverse, que je ne regarde point comme le meilleur moyen de persuader, vu qu'elle blesse l'amour-propre, provoque la contradiction, et porte le sentiment affreux de la haine dans le cœur de celui qui se reconnaît vaincu. Aussi n'est-ce point un combat que je propose, ni un même arrange-

ment; car, en matière de foi, aucune conciliation n'est possible, et il n'y a point de terme moyen : la vérité tout entière, dans tout son éclat et sans alliage, peut seule satisfaire notre cœur; elle n'admet ni le plus ni le moins dans son essence éternelle; et, semblable à l'esprit souverain dont elle émane, elle ne peut être obscurcie par aucun nuage de doute, par aucune ombre de variation.

Je viens donc vous montrer que, bien loin de combattre l'Eglise anglicane, relativement aux points que vous contestez, je la vois assise sur les mêmes bases que l'Eglise catholique, *la perpétuité, la visibilité, le pouvoir spirituel de sanctionner les rites, d'abroger tels ou tels statuts et d'en faire de nouveaux;* autorité que l'Eglise catholique a reçue de son fondateur céleste, ainsi que l'infaillibilité. Ce sont là néanmoins, Monsieur le Comte, les attributs que vous refusez de nous accorder : vous avez sans doute ignoré que votre propre Église les réclame; que, sans ces privilèges spirituels, dès longtemps elle n'existerait plus; qu'elle serait devenue la proie des rationalistes, des prétendus esprits-forts ou des penseurs libres.

Mais Henri VIII et sa fille Elisabeth, quelque impérieux qu'ils fussent l'un et l'autre, se gardèrent bien de méconnaître *l'autorité;* ils respectèrent la *puissance spirituelle,* comme le garant de

l'ordre social, l'appui de leur trône, la sauvegarde des mœurs ; et, tout en maintenant le schisme par des motifs politiques, ils conservèrent l'épiscopat. C'est par la hiérarchie que vos évêques tiennent encore à l'Eglise apostolique ; c'est ce dernier lien qui les rattache à nous, et qu'ils n'ont garde de rompre, puisqu'il les distingue avantageusement de tous les réformés : ils se disent aussi *les successeurs des apôtres ;* et ce qui montre singulièrement toute l'inconséquence de l'esprit humain, c'est que le célèbre Jurieu, ce véhément Calviniste, regrettait le pouvoir spirituel : *il appelait le protestantisme d'Angleterre l'honneur de la réforme.*

Je suppose, mon cher Comte, que vous n'avez point étudié les principes fondamentaux du rit anglican auquel vous appartenez, ou que vous les avez perdus de vue ; les calculs newtoniens, les Pandectes et le volumineux recueil du légiste Blackstone, vous ont bien plus occupé à Oxford que les attributions et les prérogatives de la hiérarchie. Souffrez donc que j'ose, tout étranger que je suis, vous les retracer : c'est la meilleure manière de vous montrer que la distance qui nous sépare n'est pas aussi grande qu'on le pense ; que vous pouvez, sans déroger à votre croyance, vous approcher du culte romain, et retrouver dans notre communion, avec autant de surprise que de

joie, le sein de l'Eglise maternelle, que vous avez méconnue jusqu'à présent.

Fidèle à ma promesse, ne c'est pas moi qui vous parlerai ; c'est un des pairs spirituels de la Grande-Bretagne, l'évêque de Bangor, qui réfûtera toutes les objections dirigées non moins contre votre épiscopat que contre le nôtre. J'ai eu, pour satisfaire votre désir, la patience de parcourir l'énorme volume de ses œuvres : vous le possédez, Milord ; passez donc dans votre bibliothèque ; lisez, et comparez l'original avec l'extrait succinct que je vous en offre : ou je me trompe fort, ou vous les trouverez conformes en tout point. Je rangerai cette analyse sous autant de titres ou de chefs différents, pour observer l'ordre qu'il a suivi lui-même dans son ouvrage.

Visibilité de l'Église chrétienne, et sa perpétuité.

Il est fort surprenant, Milord, qu'il faille démontrer cette vérité, tellement évidente qu'elle devrait être considérée comme un axiome, si, depuis environ un demi-siècle, on ne s'était avisé de la mettre en question. En effet, les communions dissidentes ayant renoncé à toute confession, à tout symbole, à tout étendard de ralliement ; n'ayant plus aucune localité qui leur soit assignée ; craignant, sur toutes choses, de centraliser le

gouvernement spirituel, et de se réclamer de la communion infiniment la plus étendue en Europe; ne sachant trop, enfin, que répondre à cette question qu'on leur adressait de bonne foi : *Où est votre Eglise? pourrait-on la voir?* ont imaginé de répondre : *Elle est invisible;* elle se compose des individus de tous les siècles et de tous les lieux, qui ont cru, qui croient et qui croiront en Jésus-Christ.

« Cependant, leur répond votre digne prélat » de l'Eglise anglicane, l'évêque de Bangor, *l'E-» glise, étant l'ensemble des fidèles qui professent » la vraie religion,* doit être nécessairement une » société visible; elle doit se composer de pasteurs » enseignants, d'un peuple que l'on enseigne, ma-» nifestant tous également leur foi par les actes » extérieurs du culte qui en est l'expression. » Quand Notre-Seigneur dit à ses disciples : *Si » votre frère ne vous écoute point, prenez avec » vous deux ou trois personnes, afin que tout soit » confirmé par l'autorité de deux ou trois té-» moins; s'il ne les écoute pas non plus, dites-le » à l'Eglise; et s'il n'écoute pas l'Eglise même, » qu'il soit à votre égard comme un infidèle ou » un publicain* (S. Matth., chap. XVIII, v. 16 et 17), » ce n'est pas, certes, devant un tribunal invisible » que Jésus-Christ appelait les fidèles à compa-» raître pour terminer les contestations. Quand

» il leur dit encore : *Je serai toujours avec vous* » *par mon esprit jusqu'à la fin des siècles*, il vou- » lait dire, sans doute, que son Eglise, dans les » apôtres et dans leurs successeurs, subsisterait » perpétuellement, qu'elle étendrait jusqu'à la fin » son empire sur tous les habitants de la terre.

» Lorsque le Sauveur dit à ses apôtres : *Allez,* » *et enseignez toutes les nations*; était-ce *en per-* » *sonne* seulement et par leur propre présence » individuelle, qu'il chargeait ses disciples d'en- » seigner tous les peuples divers? Non, certaine- » ment; car il leur eût été impossible d'exécuter » un tel ordre. Ils étaient tous appelés, à l'excep- » tion d'un seul, à boire dans la coupe du Ré- » dempteur, à épuiser bientôt le calice des souf- » frances; S. Pierre devait étendre ses mains sur » une sanglante croix (S. Jean, chap. XXI, v. 18). » — Ce n'était donc qu'en partie que les apôtres » pouvaient enseigner les peuples; et c'était sur- » tout, et jusqu'à la fin du monde, par leurs re- » présentants, par leurs successeurs dans le saint » ministère de l'Eglise, par les pasteurs choisis » pour les remplacer, que devait s'accomplir le » commandement suprême : *Allez enseigner tou-* » *tes les nations*... Et combien de textes sacrés » nous l'apprennent! Ici, nous lisons ce passage » exprès : *Jésus-Christ a établi les uns évêques,* » *et les autres, pasteurs et docteurs, pour édifier*

» *l'Eglise qui est son corps*. Là, S. Paul dit aux » Corinthiens : *Dieu a institué dans son Eglise,* » *premièrement des apôtres, secondement des* » *prophètes, ensuite des docteurs, et tous ceux* » *qui sont chargés de quelque fonction spirituelle.*

» Mais, si l'on est obligé de convenir que l'E» glise était, sous les apôtres et leurs disciples, tels » que Timothée, Silas, Tite, Barnabé et tous les » autres évêques, une société visible de prédica» teurs, d'évangélistes, d'hommes vertueux, aux» quels les apôtres, dont ils étaient les successeurs, » déléguèrent cette puissance spirituelle qu'ils » avaient eux-mêmes reçue de Dieu ; si, d'après la » promesse du Sauveur du monde, l'Evangile doit » être prêché à toutes les nations ; si les portes de » l'enfer ne doivent en aucun temps prévaloir » contre l'Eglise, il suit de toutes ces assertions, » que tout ce qui lui est attribué dès le commen» cement, à l'exception des dons surnaturels qui » avaient pour terme l'établissement de cette » Eglise sainte, doit lui être propre de nos jours ; » qu'elle est *visiblement* composée encore, et de » pasteurs qui enseignent, et d'auditeurs qui sont » enseignés : tellement que croire à une société » dans laquelle les uns parlent, les autres écou» tent, et qui, néanmoins, serait *invisible,* c'est » croire à la plus grande absurdité. »

Mais des occupations importantes me forcent

d'interrompre cette analyse de l'ouvrage de l'évêque de Bangor ; j'en renvoie la continuation à ma prochaine lettre : cette discussion, d'ailleurs, vous sera plus utile et vous fatiguera moins, parce que vous aurez du temps pour y réfléchir.

En attendant, je vous salue.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

LETTRE XXII.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Chablais,
le 9 janvier 1817.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à lord Édouard, comte de MORELAND, à Oxford.

Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés :
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière ;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
RACINE, *Athalie*, act. III, sc. 7.

Pouvoir de statuer, de lier et de délier, délégué à l'Église chrétienne.

Voici peut-être, Milord, une attribution qui vous paraîtrait étrange, si, comme dévoué au rit anglican, vous pouviez la révoquer, et si l'Eglise épiscopale d'Angleterre ne la revendiquait d'une manière formelle : voyons par quel procédé l'évêque protestant de Bangor l'établira.

« Avec quelle souveraineté absolue, avec quelle

» divine autorité, avec quelle pompe surhumaine,
» s'ouvre le concile de Jérusalem ! — C'était par
» lui-même, avant de monter dans les lieux très-
» hauts, que le Sauveur du monde exerça sa su-
» prême juridiction ; quelle douceur, quel esprit
» de mansuétude, quelle indulgence respiraient
» ses ordres sublimes! Le fils de l'homme n'était
» pas encore glorifié; tout pouvoir ne lui avait
» pas encore été donné dans le ciel et sur la terre.
» Ce sont ses envoyés, ce sont ceux qui représen-
» tent dans son Eglise le Roi des rois et le Sei-
» gneur des seigneurs, qu'il investit de toute la
» puissance spirituelle. *Comme mon père m'a en-*
» *voyé*, leur dit-il, *je vous envoie de même.* Alors
» il souffla sur eux, en leur disant : *Recevez le*
» *Saint-Esprit; assurez-vous que je serai tou-*
» *jours avec vous jusqu'à la consommation des*
» *siècles : les péchés seront remis à ceux à qui*
» *vous les remettrez.* Puis il dit à Simon fils de
» Jean : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je*
» *bâtirai mon Eglise ; je vous donnerai les clefs*
» *du royaume des cieux : tout ce que vous lierez*
» *sur la terre, sera lié dans les cieux ; tout ce que*
» *vous aurez délié sur la terre, sera aussi délié*
» *dans les cieux.*

» Alors, rapporte S. Luc au xve chapitre des
» Actes, Pierre se leva, et dit aux apôtres : *Vous*
» *savez qu'il y a longtemps que Dieu m'a choisi*

» *entre nous, afin que les Gentils entendissent par* » *ma bouche les paroles de l'Evangile, et qu'ils* » *crussent.* » — Vous savez aussi, ajouterai-je ici, que ce fut à S. Pierre qu'il fut réservé d'ouvrir le premier l'Eglise chrétienne, et de convertir, par le discours d'inauguration qu'il prononça, plusieurs milliers d'âmes au christianisme.

Oui, Milord, le coup d'essai de S. Pierre est un miracle. Son premier discours confond les ennemis de la vérité ; il les étonne, il les pénètre de componction, il les transforme en de nouvelles créatures, et fait trois mille conquêtes à Jésus-Christ. Quelle énergique éloquence ! le bel exorde que la résurrection d'un mort ! *Levez-vous, Tabithe*, dit l'apôtre en se tournant vers le corps inanimé de cette sainte femme, et incontinent elle ouvrit les yeux et fut rendue aux fidèles qui pleuraient sa perte. Mais quelle attérante péroraison du second discours, par lequel cinq mille hommes furent convertis, que la mort inopinée d'Ananie et de Saphire qui avaient menti à l'Esprit saint !

Ce que vous ignorez peut-être, Milord, c'est que le chef des apôtres, réhabilité par trois fois dans l'apostolat par son divin maître, revêtu de la vice-royauté, devenu le premier évêque de Rome, est le pape dont le règne a été le plus long, aucun de ses successeurs n'ayant régné vingt-cinq ans, comme S. Pierre, qui avait siégé sur le trône pon-

tifical pendant tout le quart d'un siècle, alors qu'il glorifia Dieu par son crucifiement, suivant cette prophétie : *Lorsque vous serez vieux, vous étendrez vos mains.* Son martyre, et celui de S. Paul, qui fut décapité après avoir été longtemps incarcéré avec lui dans les prisons Mamertines, eurent lieu l'an 67 de l'ère chrétienne, sous l'empire du parricide Néron.

« *Jamais homme ne parla comme cet homme,*
» disait-on du Sauveur du genre humain ; telle
» était la sainte autorité de son langage : mais combien je reconnais la vérité de sa prédiction,
» quand il annonce à ses apôtres qu'ils feront des
» choses plus grandes que celles qu'il a faites ! Je
» crois voir l'Esprit divin qui les anime et qui
» parle par leur bouche, lorsque je les entends
» motiver leur volonté, à l'ouverture du premier
» concile, avec des expressions qu'aucun monarque n'employa jamais. *Il a semblé bon au*
» *Saint-Esprit et à nous,* écrivent-ils dans leur
» lettre aux fidèles d'Antioche, de Cilicie et de
» Syrie. C'est avec ce préambule majestueux qu'ils
» abolissent la circoncision, cette loi divine que
» Dieu lui-même avait donnée à son peuple, et
» qui devait être entre lui et toute la lignée d'Abraham un signe solennel et le sceau d'une alliance
» à perpétuité ; c'est avec ce même préambule
» qu'ils abrogent encore quelques-unes des lois

» mosaïques : mais, tandis qu'ils délient ainsi les
» consciences de ce joug que ni eux ni leurs pères
» n'avaient pu porter, ils les lient à d'autres égards
» d'une manière expresse ; ils leur ordonnent
» formellement d'éviter tout ce qui est contraire
» à la pudeur, et de s'abstenir de ce qui aura été
» sacrifié aux idoles, du sang des victimes et des
» chairs étouffées : *car*, disent-ils, *cela a semblé*
» *bon au Saint-Esprit et à nous.*

» Et qui sont les hommes qui parlent ainsi ? de
» simples pêcheurs, des faiseurs de tentes, des gens
» du peuple. Non, ce ne sont pas des puissants,
» des philosophes, des grands d'ici-bas, des sa-
» vants et des sages, que celui qui est *doux et hum-*
» *ble de cœur*, le Roi débonnaire, a choisis pour le
» représenter : ce sont des vases de terre dans les-
» quels il a déposé le trésor de la foi, pour mon-
» trer que la sagesse de ce monde n'est que folie ;
» sa grandeur, néant ; et ses fausses lumières,
» d'épaisses ténèbres. Cet Esprit saint, qui sonde
» seul les profondeurs de la Divinité, enseigne
» toutes choses à ces hommes simples ; il leur dé-
» couvre le passé et l'avenir ; il leur apprend à parler
» toutes les langues : ce que le reste des hommes
» ne peut acquérir que par un infatigable tra-
» vail, ils le savent soudain sans faire le moindre
» effort ; tout à coup les signes arbitraires dont
» les peuples sont convenus pour exprimer leurs

» pensées, viennent se ranger dans leurs cerveaux » avec des mille millions de mots qui leur étaient » inconnus. Le Saint-Esprit les fait participer à » sa toute-puissance ; il leur donne le pouvoir de » triompher de la mort et de lui arracher ses vic- » times : mais, ce qui est infiniment plus difficile » et plus glorieux, le Saint-Esprit leur apprend » à être maîtres d'eux-mêmes, à remporter la vic- » toire sur leur propre cœur, à être plus grands » que celui qui prend des villes, à souffrir con- » stamment et à mourir pour la vérité. C'est dans » l'héroïsme des apôtres que paraît toute la gran- » deur de Dieu ; et les succès de leur apostolat » proclament au monde cette vérité qu'il avait » ignorée : Dieu seul est grand.

» Que l'on ne dise donc pas que le Seigneur » rabaisse sa puissance en la déléguant à de sim- » ples mortels, entre lesquels il préfère les plus » pauvres et les plus faibles pour gouverner son » Eglise, pour promulguer de nouveaux décrets, » pour abroger des ordonnances qu'il avait au- » trefois prescrites lui-même par le ministère de » Moïse : elles n'étaient que pour un temps, que » pour un peuple..... ; aujourd'hui que toutes les » nations *doivent être enseignées de Dieu*, c'est » Dieu lui-même, c'est son Esprit saint, répandu » sur ses apôtres, qui les conduit en toute vérité. » Un monarque ne diminue point l'éclat de sa

» rapportés dans l'Évangile arrivent encore de
» nos jours : la perpétuité de l'Eglise, ainsi que
» sa renaissance au milieu de nous, n'est-elle pas
» elle-même le plus grand des prodiges? Oui, le
» Seigneur Jésus est toujours, comme alors, re-
» présenté. Les successeurs des apôtres les rem-
» placent, le siége pontifical est encore debout;
» et le premier des évêques de la chrétienté, assis
» sur le trône de S. Pierre, tient encore les clefs
» qui lui furent données, comme à l'économe de
» la maison de Dieu, au dispensateur des saints
» mystères. Il n'est donc aucun pasteur qui ne
» puisse dire encore avec S. Paul : *Dieu nous a con-*
» *fié le mystère de la réconciliation; c'est Dieu*
» *même qui vous exhorte par notre bouche; nous*
» *faisons les fonctions d'ambassadeurs pour Jé-*
» *sus-Christ : il n'en est aucun*, par conséquent,
» non, il n'est aucun ministre de l'Evangile, que,
» suivant l'énergique expression de S. Paul, *vous*
» *ne deviez recevoir comme Jésus-Christ lui-*
» *même.* »

C'est ainsi que l'évêque de Bangor développe la proposition des pouvoirs spirituels que le Sauveur du monde conféra à ses apôtres. — Mais comment pourrais-je m'assurer, me répondrez-vous peut-être, que cette haute délégation subsiste encore au milieu de nous? n'a-t-elle pas fini avec les apôtres, ou, du moins, lorsque les dons sur-

naturels furent retirés, et que l'Eglise chrétienne fut constituée? — Voici ma réponse, mon cher Moreland; elle a de l'importance, prêtez-y toute votre attention. Si les évêques, les prêtres et les pasteurs n'ont point hérité des pouvoirs de l'autorité, de la mission des apôtres, s'ils ne sont point légitimement leurs successeurs, il n'y a dès lors plus d'Eglise, plus de révélation, plus d'espérance, plus de foi. Mais je dois maintenant vous donner la preuve *d'une succession non interrompue des pouvoirs apostoliques*; succession qu'il importe infiniment d'établir, puisque, par elle, notre foi, nos espérances, la révélation, l'Eglise chrétienne, reposent sur d'inébranlables fondements. J'abrégerai autant qu'il sera possible.

Mais, pour ne point fatiguer votre attention, je renvoie cette discussion à la poste prochaine, et vous salue affectueusement.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

LETTRE XXIII.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Chablais,
le 10 janvier 1817.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à lord EDOUARD, comte DE MORELAND, à Oxford.

Un esprit simple, uni, stable, pur, pacifique,
En mille soins divers n'est jamais dissipé :
Et l'honneur de son Dieu, dans tout ce qu'il pratique,
Est le projet unique
Qui le tient occupé.

O Dieu de vérité, pour qui seul je soupire,
Unis-moi donc à toi par de forts et doux nœuds !
Je me lasse d'ouïr, je me lasse de lire,
Mais non pas de te dire :
C'est toi seul que je veux !

Parle seul à mon âme ; et qu'aucune prudence,
Qu'aucun autre docteur ne m'explique tes lois :
Que toute créature, en ta sainte présence,
S'impose le silence,
Et laisse agir ta voix.

CORNEILLE, *traduct. de l'Imitation*, liv. 1, chap. 3.

Tu as raison, A-Kempis: ce n'est pas aux vains discours des hommes que nous devons prêter l'oreille, c'est Dieu seul dont il faut sans cesse écouter la voix : son Esprit saint nous parle par son

Église, et il la conduira jusqu'à la fin en toute vérité. Il a établi, pour nous faire entendre sa parole, une succession perpétuelle d'interprètes de la loi. En effet, Milord, dans ma lettre précédente, vous avez vu que les apôtres, en vertu de la suprême autorité dont le Seigneur les avait revêtus, exercèrent sa puissance; et que le concile de Jérusalem, présidé par S. Pierre, prit des arrêtés, délia les consciences des lois judaïques, tandis qu'il les astreignit plus que jamais à la chasteté; qu'il les lia plus fortement à cette loi morale, qui est éternelle, de s'abstenir de la dissolution, de la licence et de l'impureté. Vous verrez maintenant qu'après les jours des apôtres, leurs successeurs non-seulement héritèrent de ce pouvoir divin, mais qu'ils le déployèrent avec plus de courage encore et plus d'étendue; vous verrez même que, plus de douze cents ans après ceux-ci, l'Eglise, gouvernée par ceux qui leur succédèrent, et inspirée par le Saint-Esprit, abrogea l'un des décrets les plus formels des apôtres. Vous conclurez, avec la droiture de sens que je vous connais, Milord, que, jusqu'à ce que les communions schismatiques aient prouvé, par les textes les plus clairs et les plus positifs de l'Evangile, que Jésus-Christ a révoqué les pouvoirs spirituels qu'il a donnés lui-même à son Eglise, elle les conserve tous pleinement et sans

diminution, qu'elle les possédera jusqu'à la fin des siècles; par conséquent, que les vénérables représentants de cette Eglise apostolique, légalement assemblés, peuvent dire encore, comme autrefois S. Pierre, dans les arrêtés qu'ils ont pris et qu'ils prendront dans la suite : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous.*

En effet, fondée sur l'autorité royale de son divin Chef, l'Eglise catholique abolit entièrement le sabbat, cette loi expresse que, sur le mont Sinaï, Dieu commanda à son peuple de garder à jamais, sous les menaces et les peines les plus formidables. En vain dirait-on que le sabbat n'est point aboli, qu'il est seulement transféré d'un jour à un autre. De quelle autorité, demanderai-je, un tel changement a-t-il pu être fait? A cet égard, les saintes Ecritures se taisent. Appeler dimanche le sabbat, c'est dire que le premier jour de la semaine en est le septième. Certes, le dimanche n'est pas plus le samedi que le lundi ou tout autre jour de la semaine. D'ailleurs, qui ne voit que l'observation rigoureuse du sabbat n'est plus gardée; que les Chrétiens les plus religieux ne se font aucun scrupule de préparer leurs repas, ou de prendre à la campagne un exercice salutaire, le jour du Seigneur, et que le misérable qui ramasse alors quelque pièce de petit bois pour réchauffer sa famille, n'est point lapidé

pour cet acte paternel? Ne saute-t-elle pas aux yeux, la distinction qui existe entre le sabbat et le dimanche? Ne sont-ce pas deux institutions différentes? l'une, tenant à la loi mosaïque qui était un ministère de mort et purement temporaire; l'autre, à la loi de grâce et de vérité, sous laquelle se solennisent la résurrection du Sauveur du monde, le bienfait de la seconde création, la naissance spirituelle : *c'est le jour du Seigneur*; et l'inauguration de la semaine se fait en proclamant dans ce beau jour à l'assemblée réunie des fidèles la joyeuse nouvelle du salut.

Il est donc question de savoir par quelle autorité nous faisons ces choses, tandis que nous prétendons garder inviolablement les commandements de Dieu. Il est de toute notoriété que les apôtres observèrent le jour du sabbat, et que, le septième jour de la semaine, ils fréquentaient régulièrement les synagogues. Si une poignée de pauvres pêcheurs, de gens illettrés et d'hommes du peuple eussent osé dire aux sénateurs des Hébreux que leur sabbat avait pris fin, ce conseil inique par lequel le Seigneur lui-même fut sévèrement blâmé pour avoir guéri un malade le jour du sabbat, le sanhédrin fanatique aurait-il alors gardé le silence, et les disciples de Jésus auraient-ils pu dès lors achever l'œuvre de la prédication? Non, sans doute. La vérité est que Jésus-Christ

est le maître du sabbat; qu'il avait le pouvoir de l'abolir, de rompre cette redoutable barrière qui avait dû, jusqu'au temps marqué, séparer les Juifs de tous les autres peuples, parce que c'était à lui seul, en sa qualité de *scilo*, qu'appartenait l'assemblage de toutes les nations. Mais il n'a point abrogé le commandement du sabbat pendant sa vie mortelle; et, puisque nous ne lisons nulle part dans les saintes Ecritures que les apôtres l'aient annulé, nous devons rigoureusement en conclure que c'est l'Eglise catholique qui, en vertu de l'autorité souveraine qu'elle a reçue de celui qui est le Seigneur du sabbat, a aboli pour toujours ce commandement du Décalogue, le plus formel et le plus comminatoire qui jamais ait été donné au peuple juif.

C'est encore sous ce même point de vue qu'il faut considérer la permission d'exposer à la vénération des fidèles les saintes images, afin de ranimer la piété, et de rehausser la majesté du culte; afin de toucher le cœur et d'émouvoir l'âme par la représentation du Seigneur crucifié, de sa bienheureuse mère, qui le contemple et l'adore au pied de cette croix sur laquelle coule le sang précieux de son fils unique; afin de retracer à notre esprit et d'offrir à notre imitation ces grands exemples, ces confesseurs de la vérité, ces nobles martyrs, qui, par leurs souffrances volontaires et

généreuses, devinrent la pépinière du christianisme.

J'ai déjà dit, Milord, que les simulacres prohibés dans le premier commandement étaient les idoles, les images taillées, qu'adoraient les idolâtres Cananéens; les statues des faux dieux, que l'on servait par un culte abominable, et qui usurpaient sur les humains l'adoration qui n'est due exclusivement qu'à Dieu, à celui qui possède uniquement la force infinie, et qui est jaloux de notre amour, parce que, si toutes les créatures, tous les êtres irraisonnables, sont soumis à l'homme, l'homme est fait pour Dieu, qui seul peut remplir les désirs infinis de notre cœur; qui est le seul but de notre existence, notre grand espoir, notre bien suprême et notre unique fin : aussi déclare-t-il que les infidèles, ceux qui rendent à d'autres qu'à lui l'hommage qui n'appartient qu'à lui seul, le haïssent; qu'ils feront tomber sur eux-mêmes et sur leurs générations les châtiments et les calamités qui accompagnent nécessairement l'athéisme, l'infidélité, la haine contre Dieu.

Ressouvenez-vous, Milord, que, dans une lettre précédente, j'ai motivé spécialement cette grave interdiction par l'impossibilité de concevoir alors de Dieu même aucune idée sensible, aucune image, aucune ressemblance sous laquelle on pût le représenter. *Rappelez-vous*, dit-il lui-même dans l'An-

cien Testament, *que vous ne vîtes jamais de forme ni de figure divine, et que vous n'entendîtes qu'une voix.* Mais, au temps du renouvellement de toutes choses, *celui sans qui rien de ce qui existe n'a été fait, et pour qui toutes choses ont été créées, le Verbe, qui était dès le commencement avec Dieu, qui est Dieu lui-même béni éternellement, a été fait chair; il a habité parmi les hommes, plein de grâce et de vérité. Nous avons vu sa gloire,* disent les disciples de Jésus; ailleurs ils ajoutent : *Ce que nous avons vu, ce que nous avons touché de nos mains touchant la parole de vie, c'est ce que nous* vous *annonçons.*

Aussi ne trouve-t-on nulle part dans l'Evangile la défense de nous représenter celui que nous devons adorer; au contraire, nous y lisons sans cesse le conseil et l'exemple de contempler le Sauveur du monde, Jésus-Christ crucifié. Mais, si nous ne trouvons aucun passage sacré qui ait permis de placer dans les temples de saintes images, non plus que de substituer le dimanche ou le jour du Seigneur au sabbat des Juifs; en suivant la même analogie, nous devons tirer cette conclusion, que l'un et l'autre de ces arrêtés furent pris par l'Eglise chrétienne, d'après l'inspiration du Saint-Esprit qui la conduit en toute vérité, et en vertu de la puissance spirituelle dont son divin chef l'a revêtue.

Il y a plus : nous voyons que, douze siècles après les apôtres, l'Eglise universelle a aboli la prohibition de manger du sang et des chairs étouffées..... Quelle n'est donc pas la souveraineté de son pouvoir! En vertu de sa propre autorité, elle affranchit les peuples de l'obligation qui leur avait été imposée par le concile de Jérusalem, avec ce solennel préambule : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de faire une telle loi.*

Si vous répondez, Milord, que cette loi n'était que temporaire, et que, lorsque les sacrifices sanglants ainsi que les cultes idolâtres eurent cessé, il n'était plus nécessaire d'interdire l'acte qui le plus souvent les accompagnait, celui de manger la chair des victimes offertes aux idoles et de boire leur sang; cela est vrai, Monsieur le Comte, dirai-je : mais convenez que, pour remettre d'un côté, aux hommes l'obligation légale dont il s'agit, tandis que, de l'autre, on les obligeait encore plus strictement d'observer la loi morale, celle de s'abstenir de toute dissolution, loi qui était jointe à ce décret du premier concile, il fallait que le Seigneur n'eût point révoqué les pouvoirs qu'il avait donnés à ses disciples et à leurs successeurs; il fallait que l'Eglise catholique conservât le droit divin de lier et de délier les consciences.

Je vais plus loin, Milord, et je soutiens que, si la conséquence que je viens de tirer n'est pas

exactement juste, il n'y aurait plus de sacrements. — Le saint baptême, d'abord, suppose la perpétuité des pouvoirs : il est certain que les apôtres, ayant reçu l'ordre de baptiser toutes les nations, ne pouvaient l'exécuter qu'en partie par eux-mêmes ; que ce ne pouvait être que par leurs successeurs que l'Evangile devait être prêché jusqu'à la fin des siècles, et le monde baptisé.

J'en dis autant de la communion du très-saint sacrement de l'Eucharistie ; nous n'y serions point tenus, si, avec les apôtres, avaient expiré l'ordre et le pouvoir de l'administrer. *En la célébrant,* leur dit le Sauveur, qui l'institua la veille de ses souffrances, *vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne : faites ceci en mémoire de moi.* Sa mémoire, infiniment précieuse, doit donc être conservée d'âge en âge jusqu'à son dernier avénement, c'est-à-dire tant que le globe continuera ses révolutions autour du grand luminaire, tant que la nuit et le jour distingueront les œuvres magnifiques de Dieu, tant qu'il y aura encore un peuple qui n'ait point été baptisé et à qui n'ait point été prêché l'Evangile : les pouvoirs spirituels confiés aux apôtres et à leurs successeurs, pour accomplir cette mission divine, ne seront point retirés ; l'Eglise apostolique en demeurera dépositaire ; les autels seront encore debout, les pontifes sacrés y offriront encore la

victime sainte; et le sacrifice perpétuel ne sera jamais interrompu, jusqu'à ce que la clarté des jours éternels vienne à luire sur le monde, jusqu'à ce que toute chair ait vu le salut de Dieu, et que le peuple d'Israël se convertisse à l'apparition de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ.

Mais observez, Milord, le développement de cette preuve; il s'étend jusqu'à l'authenticité des livres saints. Vous savez que l'Eglise, à laquelle nous sommes obligés de croire et de nous soumettre sous peine de condamnation, nous a transmis le précieux dépôt des Ecritures. Mais comment savons-nous avec une entière certitude qu'elles sont la parole de Dieu? Parceque l'Eglise, qui est la colonne de la vérité, leur rend ce témoignage authentique, me répondrez-vous. — Vous reconnaissez donc, répliquerai-je, que les successeurs des apôtres, après que trois siècles se furent écoulés depuis la mort de ceux-ci, héritèrent de leur autorité; que le Saint-Esprit était encore leur guide et qu'il les conduisait en toute vérité, puisque ce ne sont pas les apôtres qui nous ont transmis les livres canoniques, et que ce ne fut que plus de quatre cents ans après eux que fut formée la décision de l'Eglise, qui recueillit les divers écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament, et qui les recommanda à la méditation des fidèles, comme des livres divinement inspirés.

Je le pose en fait, néanmoins : nous ne le savons que par le témoignage constant de l'Eglise, qui nous les a donnés, qui nous assure qu'ils sont dignes de toute croyance. — Croire donc à la divinité des livres saints, c'est croire à l'Eglise, qui en est le témoin fidèle, la conservatrice et l'interprète. Mais, si sans la foi il est impossible de plaire à Dieu, si nous devons ajouter foi à la Bible, puisque par elle nous espérons avoir le salut, il s'ensuit qu'il nous faut croire, pour être sauvés, à l'Eglise catholique, de qui nous avons reçu cette divine révélation; car, je dois le répéter, si les promesses que fit Jésus-Christ à ses apôtres et à son Eglise n'étaient pas *oui* et *amen*, si elles avaient été révoquées, si les saints pontifes de l'Eternel, ses prêtres et ses ministres avaient perdu les pouvoirs spirituels qui furent conférés aux apôtres, ou qu'ils ne les eussent point reçus, il s'ensuivrait que nous ne pourrions avoir aucune assurance sur la divinité des saintes Ecritures, et, par conséquent, que nous n'aurions point de révélation, point d'Eglise, point de sacrements, point d'espérance, de foi ni de charité.

Mais grâces éternelles vous en soient rendues, ô mon Dieu ! après ces jours de ténèbres, les jours de la grande affliction, dans lesquels vous avez permis que la dernière persécution se déchaînât

contre votre Eglise, que deux de ses vénérables chefs fussent jetés dans les fers, que les lévites saints fussent dispersés sur toute la terre, pour convertir à la vérité, par l'exemple de leur résignation et de leur constance, les tribus séparées de la maison de Juda; après le temps de cette tribulation salutaire, vous avez commandé aux flots soulevés de s'apaiser, et il s'est fait soudain un grand calme, les vents se sont tus; le soleil de justice, portant la santé dans ses rayons, a dissipé cette nuit effrayante dont l'incrédulité avait obscurci l'entendement humain; le flambeau de la révélation nous éclaire aujourd'hui de ses plus vives lumières, l'espérance refleurit, la foi s'est épurée dans la fournaise ardente du martyre, et le feu de la charité se rallume dans les cœurs. Non, jamais nous n'eûmes plus fortement la preuve irréfragable de la perpétuité de l'Eglise apostolique, de la succession auguste de ses pouvoirs, de la présence de l'Esprit saint au milieu d'elle.

Me trompé-je dans l'heureux pressentiment que les circonstances actuelles de l'Europe me font éprouver? Il me semble que tous les peuples, d'un commun accord, se réunissent autour des croyances religieuses; effrayés du néant et de l'éternelle mort dont l'athéisme les a menacés, je vois tous les hommes à l'envi ouvrir *le livre de*

Dieu; y lire avec autant de surprise que de joie, leurs titres à l'immortalité et à la gloire ; y retrouver dès à présent le bonheur, et, pour le siècle futur, la certitude de cette infinie félicité de laquelle ils avaient perdu l'espérance et jusqu'au souvenir.

Aujourd'hui quel touchant spectacle vient confirmer ce ravissant présage ! je vois reparaître la communion des saints, les chefs de la milice sacrée, *les défenseurs intrépides de la foi.* La religion consolée renaît dans tout l'éclat de sa première jeunesse : tous ceux qui l'ont aimée uniquement, et qui se plaignaient au ciel des injures cruelles qui lui furent faites, admirent sa beauté ; ils se prosternent devant elle avec amour, tandis que ceux qui s'étaient flattés de l'avoir anéantie, ses farouches ennemis, demeurent confondus ; ils crient aux montagnes de les cacher, et rampent dans la poussière. Ah ! ne craignez point, cœurs irréligieux : le règne de la religion est un règne de miséricorde ; le ciel est dans ses regards, le pardon est sur ses lèvres, et son triomphe est votre bonheur.

Je vous supplie, mon aimable Moreland, d'excuser le style prophétique que je me suis permis ; je n'ignore pas qu'il n'est pas celui du langage épistolaire : mais je suis si las de discuter, et le genre polémique met de telles entraves à mon

imagination, que je n'ai pu la retenir plus longtemps captive.

Je vous salue avec la plus tendre affection.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

—

LETTRE XXIV.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Chablais,
le 11 janvier 1817.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à lord ÉDOUARD,
comte DE MORELAND, à Oxford.

Sans jamais s'occuper à régler sa conduite,
On veut être savant, on en cherche le bruit;
Et cette ambition, par qui l'âme est séduite,
Souvent traîne à sa suite
Mille erreurs pour tout fruit.

Ah! si l'on se donnait la même diligence
Pour extirper le vice et planter la vertu,
Que pour subtiliser sa propre intelligence,
Et tirer la science
Hors du chemin battu!

De tant de questions les dangereux mystères
Produiraient moins de trouble et de renversement,
Et n'introduiraient pas dans les règles austères
Des plus saints monastères
Tant de relâchement.

CORNEILLE, *traduct. de l'Imitation*, liv. 1, chap. 3.

Infaillibilité de l'Église; nécessité de son tribunal, pour terminer les contestations, pour maintenir la totalité des dogmes et leur uniformité.

Qui ne dirait, Milord, qu'A-Kempis était prophète, et que c'est du trop fameux ex-moine Lu-

ther qu'il a voulu parler dans les vers ci-dessus? Je reviendrai tout à l'heure sur ce turbulent hérésiarque; en attendant, c'est de votre prélat anglican que je dois m'occuper. Vous avez dû reconnaître, dans la série de ses raisonnements, qu'il établit la hiérarchie et la succession des pouvoirs spirituels conférés à l'Église chrétienne par son divin chef; l'autorité absolue de décréter la forme du culte, d'abroger des commandements concernant les cérémonies et de leur en substituer d'autres plus conformes aux temps et aux circonstances; de publier des jeûnes solennels, comme vous n'ignorez pas que c'est l'usage incontestable de l'Eglise d'Angleterre : en un mot, vous lui accordez de plein droit *le pouvoir de lier et de délier*.

D'après tous ces points de coïncidence que je me suis fait un devoir de rassembler pour diminuer les préjugés qui vous éloignent de notre culte, à quoi tient-il, vous demanderai-je, que vous ne soyez chrétien comme nous? A un point essentiel, Milord, répondrai-je, au défaut de chef visible et de successeur de S. Pierre. L'évêque de Bangor avoue lui-même que l'Église chrétienne, étant un corps qui se compose d'individus dont les uns enseignent et les autres sont enseignés, les uns administrent et les autres reçoivent les sacrements, doit être visible. Mais qu'est-ce

qu'un corps qui n'a point de chef? Si le corps est visible, le chef ne doit-il pas l'être? Pensez-vous que, dans le ciel, l'Église triomphante ne jouisse pas de la présence de son chef invisible, du Roi immortel et bienheureux, de celui qui dit au législateur des Hébreux : *Vous ferez tout comme vous l'avez vu sur la montagne sainte.* Ne savez-vous pas, d'après le langage énergique de S. Paul, que *le Christ est le même aujourd'hui qu'il était hier et qu'il sera jusqu'à la fin des siècles ?* Pouvez-vous supposer, dès lors, qu'après avoir dit à S. Pierre : *Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux*, il n'ait point accompli sa promesse? N'est-il pas déclaré expressément que *les dons de Dieu sont sans repentance?* Il ne peut donc avoir retiré ce don précieux, *les clefs de son Eglise*, surtout puisqu'il a promis qu'il serait toujours avec elle jusqu'à la fin du monde actuel. L'Eglise du Seigneur, qui est son corps, doit donc posséder le chef visible qui le représente sur la terre ; et celui-ci peut seul, comme successeur du bienheureux apôtre, être le dépositaire de ces mystérieuses clefs qui ouvrent les portes de cette Eglise sainte ou du royaume des cieux, et qui les ouvriront aussi longtemps que les hommes seront appelés à y entrer ici-bas.

Siége électif de ce sacerdoce auguste qui subsistera jusqu'à ce que descende du ciel celui qui

est sacrificateur éternellement! Institution admirable par laquelle Jésus-Christ a centralisé tous les pouvoirs, tous les membres, toutes les actions de cette société spirituelle qu'il a établie sur ce fondement! Hors de toi, je ne vois plus qu'anarchie, que discorde, que déchirement et qu'infidélité. En effet, Milord, sans souverain pontife, il n'y a plus d'esprit général, plus de centre, plus d'unité, et, par conséquent, plus de base d'existence, plus de durée, plus de perpétuité.

Considérez les églises dissidentes et qui se sont séparées du chef : il n'y a plus entre elles de concorde ni de paix; la désunion est leur devise : chaque pays, chaque siècle, que dis-je? chaque année, les voit se diviser, se subdiviser encore, jusqu'à ce qu'elles ne forment plus au dehors aucune communion, ou qu'elles soient imperceptibles. Et n'en soyons point surpris, c'est la nature des quantités fractionnelles de diminuer, de disparaître insensiblement, à mesure que leurs puissances se multiplient. C'est ce qui est arrivé des sectes de Luther et de Calvin, ces deux fractions de *la grande unité* qu'elles ont abandonnée.....; elles se sont subdivisées à tel point dans leur multiplication, qu'il est difficile de les compter, et que plusieurs de ces fragments de sectes ont fini par disparaître.

Mais nous ne sommes pas ainsi désorganisés, me direz-vous sans doute, Milord; et chez nous c'est le roi d'Angleterre qui est le chef de l'Eglise: nous avons tous, pour être capables de remplir des places publiques, ce que l'on est convenu d'appeler la religion de l'État. — Je le sais, Monsieur le Comte : comme c'est la religion qui soutient seule l'édifice social, et qu'elle ne peut se maintenir uniforme si elle manque d'un chef qui la préside, le duc de Sommerset et les autres tuteurs d'Édouard VI, surtout votre grande reine, l'illustre Élisabeth, sentirent la nécessité de remplacer l'évêque de Rome, puisqu'il y avait scission entre eux et le siége de la chrétienté; ils formèrent une liturgie anglicane de celle qui avait été consacrée dès les premiers temps au culte apostolique, dont ils retranchèrent quelques articles de foi; ils arrêtèrent un formulaire de confession en trente-neuf articles, dont les cinq derniers consacrent la prédestination absolue et les erreurs de Calvin, et se terminent par le serment de reconnaître la suprématie spirituelle dont votre monarque est investi : tant il est vrai qu'il faut un point commun de ralliement aux membres de la société spirituelle. Le besoin de centraliser vous a fait élire comme pontife le souverain de l'État, et c'est le roi d'Angleterre qui est votre pape; c'est à sa suprématie en ma-

tière de religion qu'il faut ajouter foi, et les non-conformistes, ou ceux qui refusent de jurer cette croyance, sont, par votre forme de gouvernement, exclus des emplois publics.

Aussi l'un des plus chauds partisans de la réforme, assailli tantôt par les sectateurs rigides de Gomar, tantôt par les Anabaptistes, tantôt enfin par les doucereux partisans d'Arminius, Jurieu, déclare-t-il qu'il n'est d'autre moyen de conserver la religion, que de la livrer au prince, que d'en faire *une affaire d'État, une institution politique.* Système monstrueux! à combien de scandales ne vous expose-t-il pas pour paraître conséquents, pour conserver ce pontificat illégitime dont les bases s'ébranlent, s'écroulent de toutes parts?

Voyez, Milord, d'après ce principe aussi funeste qu'absurde, voyez deux graves inconvénients qui se présentent d'abord entre plusieurs autres. — Si le pontife-roi est un homme irréligieux, incrédule, athée, sera-t-il encore le *défenseur de la foi*, comme il s'en donne le titre? La croyance de ses sujets pourra-t-elle être à l'épreuve de cet impie modèle? et le culte public n'en deviendra-t-il pas plus ou moins avili? — Ou, s'il arrive que le ministère politique se trouve forcé de soutenir les fanatiques Turcs contre des chrétiens, quelle douleur profonde ne ressenti-

ront point vos guerriers de combattre pour les infidèles, et de défendre contre Jésus-Christ la cause de l'infâme Mahomet?

Ah! si vous eussiez eu de nos jours, pour présider votre Eglise, ces vénérables pontifes sous lesquels se croisèrent à l'envi tous les princes chrétiens, lorsque, dans les champs de la Palestine, Richard Cœur-de-Lion et le plus grand des Édouards cueillirent des palmes qui ne sauraient se flétrir; si Grégoire VII, si Urbain III, si Pie V, ou de tels pontifes, avaient aujourd'hui quelque influence sur le sénat de la Grande-Bretagne, les chrétiens de l'Asie seraient affranchis d'un joug ignominieux; et Sion, trop longtemps humiliée, quitterait ses vêtements de deuil : au lieu des cendres dont elle est couverte, on la verrait recouvrer son antique splendeur. — Il est un trait remarquable, une preuve du vif intérêt que les évêques de Rome n'ont cessé de prendre aux triomphes de l'Église. Le pape Urbain III, étant à Ferrare, reçut la nouvelle déplorable de la prise de Jérusalem; on lui peignit en même temps les désastres affreux de la ville sainte, le désespoir des chrétiens forcés de l'abandonner, arrosant de pleurs ce Calvaire où leur Dieu était mort pour le salut des humains, et livrant son tombeau aux infidèles : il ne put soutenir ce tableau d'une inexprimable calamité, et, tel

que le pontife Héli, auquel on apprenait la prise de l'arche sainte, il en mourut de douleur.

Je sais, mon cher Moreland, que l'esprit de la nation anglaise est essentiellement religieux ; la plupart des prêtres anglicans que j'ai connus étaient des hommes sages, vertueux, aussi distingués par leur rectitude morale que par une douce et sincère piété. Je dois rendre ce même témoignage, et je le fais avec joie, à presque tous les ministres des églises calvinistes : ce sont des hommes de bien, de bons pères de famille, de fidèles époux, des gens d'une compagnie aimable, de beaucoup d'érudition ; et plusieurs d'entre eux ne cultivent pas sans gloire la philosophie, les sciences exactes et la littérature. Malheureusement ils sont séparés de l'unité. *Ils ne sont pas ecclésiastiques ;* ils peuvent renoncer à leur état, et ils l'avouent eux-mêmes : ce n'est pas une vocation indélébile qu'ils ont reçue, c'est une profession à laquelle il se sont voués dans l'ordre social, semblable à toute autre, à celle de cultivateur, de militaire ou de négociant ; et je leur donnerai la qualification de professeurs de morale. Aussi ne produisent-ils que des fruits apparents et spécieux ; et ce résultat ne doit pas vous surprendre, ils manquent de sanction, de signes sensibles de croyance, et ils ne parlent qu'à la raison : *ils ont perdu la totalité des dogmes*

en perdant le sacrifice ; et ceux qu'ils ont retenus, sont isolés, dépourvus d'ensemble, marqués au coin de l'interruption et du changement ; leur liturgie est sèche, leur culte indigent : on ne trouve ni dans leurs prédications, ni dans le service de leurs temples, cette majesté, cette vie, cette grandeur, cette éloquence évangélique qui seule est le langage du cœur.

Je le dis avec infiniment de regret, Monsieur le Comte : vos missions et leurs nombreux envoyés ne font pas des progrès proportionnés à vos énormes dépenses ; et la vigne du Seigneur ne fructifie pas entre leurs mains, autant que vous seriez en droit de l'attendre ; et ainsi se vérifie cette déclaration du Chef suprême : *Demeurez en moi, et vous produirez beaucoup de fruit ; hors de moi, vous ne pouvez rien produire. Celui qui n'est point pour moi, est contre moi ; et celui qui n'assemble point avec moi, disperse.*

J'ai tenu l'engagement que j'avais pris avec vous, Milord, par l'entremise de M. de La Chapelle, celui de vous rapporter les témoignages des écrivains de l'Eglise anglicane touchant les difficultés qui se sont élevées entre elle et l'Eglise romaine. Eux seuls avaient droit d'éclairer votre conscience et d'obtenir votre assentiment : je me suis contenté d'exposer leurs opinions d'une manière succincte, je craignais d'être ennuyeux ; je

ne les ai donc point rapportées sous la forme de citations littérales, c'était à n'en pas finir, et vous auriez renoncé à me lire. Je n'ai pu m'empêcher, il est vrai, d'y mêler mes réflexions, et vraisemblablement vous y joindrez celles que vous ferez vous-même. Si j'ai pris à cet égard trop de liberté, je vous prie de me le pardonner, et de ne l'attribuer qu'à mon zèle, à l'intérêt que vous m'avez inspiré, et à la haute estime que mérite une piété si rare dans la jeunesse, trop souvent éblouie par le rang, la fortune et les talents.

Entre tous les témoignages que j'ai cités, le dernier est, certes, bien imposant, et je lui ai consacré exclusivement ces trois longues lettres : c'est celui de l'évêque de Bangor, dont vous possédez l'ouvrage; c'est ce prélat qui m'a fourni tous les développements que j'ai donnés. C'est dommage qu'il ait travaillé contre lui-même : *sic vos, non vobis*. En effet, par une singulière méprise, méconnaissant tous les caractères de vérité qu'il a établis, c'est à l'Eglise anglicane qu'il attribue la *perpétuité* (uniquement parce qu'elle a conservé les évêques), et il paraît oublier que cette Eglise est de la création de Henri VIII. C'est à elle qu'il accorde *l'uniformité de doctrine*, quoiqu'il soit reconnu que, depuis son fondateur inconséquent, passionné, et ami des paradoxes, elle a changé trois fois de confession. C'est à l'Eglise anglicane, enfin, qu'il

donne exclusivement *l'universalité*, quoiqu'elle ne s'étende pas sur un tiers des sujets de la Grande-Bretagne, et qu'elle soit inconnue partout ailleurs. Quel paralogisme! quel aveuglement! *Risum teneatis, amici?* J'ai pris acte, néanmoins, de ses aveux, parce qu'ils confirment les titres de l'Eglise catholique; il a travaillé pour nous. J'ai repris avec justice ces nobles dépouilles dont il s'était décoré imprudemment; il les avait recueillies çà et là sur la route des siècles que l'Eglise a parcourue.

Mais jetez des regards attentifs autour de vous, mon cher Moreland : voyez pulluler contre l'anglicanisme des sectaires de toute dénomination, qui tous, ainsi que je l'ai fait moi-même, ont découvert la faiblesse des remparts derrière lesquels se défend votre constitution ecclésiastique. Ici s'élèvent contre elle les indépendants, ces disciples fougueux de Cromwell, qui brûlent de renverser votre épiscopat comme le seul solide appui de la monarchie qu'ils détestent; là, les disciples austères de Whitfield; plus près, les unitaires ou simples déistes, précédés des disciples de Westley, de Socin et d'Arius; au delà, les Quakers ou les Trembleurs, qui accordent la prédication aux femmes, qui n'ont plus de pasteurs, plus de culte, d'autels, ni de sacrements; plus loin, sont les plus implacables ennemis de l'Eglise épiscopale, les

rigides Puritains, les Presbytériens de l'Écosse, qui, irrités contre le rit de l'Eglise anglicane, que suivait Charles Ier, trop semblable, selon eux, à celui de l'Eglise romaine, vendirent leur souverain, essentiellement religieux, leur roi légitime, leur hôte malheureux et leur compatriote, pour la somme de quatre cent mille livres sterling.

Si, avec la sincérité généreuse et la justesse d'esprit que je reconnais en vous, Milord, vous vous affligez à la vue de tant de sectes qui déchirent votre Eglise, si vous recherchez la cause de tant de malheurs, vous la trouverez dans votre séparation d'avec la grande unité; dans le refus que firent à la fois Luther, Calvin et Henri VIII, de s'en rapporter au prononcé de l'Eglise universelle, seul tribunal infaillible de la foi.

Mais ce sujet demande quelques détails, et la longueur de cette lettre ne me permet pas de les donner aujourd'hui, je les renvoie au prochain courrier. Je vous entretiendrai alors de l'infaillibilité de l'Eglise, de la suprême autorité que lui a conférée son divin fondateur, et de la nécessité indispensable de son tribunal, pour conserver la totalité des dogmes, pour maintenir l'uniformité d'enseignement, la pureté de doctrine et son universalité. — Tels sont les objets d'une haute importance que je vous exposerai avec toute la

franchise qui est dans mon caractère et que vous êtes en droit d'attendre de moi.

Je vous salue, Milord, avec une affection égale à mon estime.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

FIN DU TOME PREMIER.

NOTE

POUR LA PAGE 158.

Tous les Italiens instruits et les voyageurs qui ont visité l'abbaye de Vallombreuse depuis l'époque fatale de la révolution, se plaindront avec justice d'un anachronisme, qui serait impardonnable si l'ignorance ou la mauvaise foi l'avait occasionné.

« Vous placez en 1817, me diront-ils, un ordre de choses qui » a cessé d'exister depuis plus de vingt ans. Les Bénédictins, ai- » mables, savants et hospitaliers, qui avaient fait de cette célèbre » abbaye un paradis terrestre, ne l'habitaient plus quand vous y » passâtes; l'impiété, l'anarchie, avaient effacé jusqu'au moindre » vestige de la constitution de S. Benoît dans cette heureuse re- » traite qui fut pendant plusieurs siècles le séjour de l'hospita- » lité. Ou votre prétendu voyage n'est qu'un roman, ou vous » avez dormi du sommeil d'Épiménide, ce philosophe grec, con- » temporain de Solon, qui, au témoignage de Pline et d'autres » auteurs anciens, ayant dormi quarante-cinq ans, ne put recon- » naître les lieux qu'il habitait avant de tomber dans ce sommeil » léthargique. »

Je vous dois, mes chers lecteurs, une explication de cet anachronisme innocent, mais volontaire; la voici. Ce fut en 1773 que, dans un précédent voyage, dont j'ai parlé dans ma première lettre, je séjournai à Vallombreuse, avec lord et lady Allen, et d'autres Anglais distingués par leurs connaissances et par leur rang. J'ai voulu consacrer, rendre ineffaçables les doux souvenirs que j'avais gardés de cette agréable excursion, en conservant néanmoins cette unité de plan qui est indispensable dans un ouvrage quelconque.

J'ai donc transporté à l'année 1817 la visite que j'ai faite à Vallombreuse quarante-quatre ans auparavant. Qu'importe le nom des voyageurs qui m'environnaient! rien n'est changé pour les faits; l'époque seule où ils se sont passés, n'est pas la même.

Quel contraste dans les sentiments que fait naître la comparaison de deux situations si différentes l'une de l'autre! Telle est

cette pénible opposition de sentiments divers dont l'âme est agitée à la pensée des deux états différents que le premier homme connut avant et après la fatale désobéissance qui le fit exiler du jardin de Dieu. C'est aussi l'esprit d'incrédulité, d'indépendance, de révolte contre l'Eglise et contre le Ciel, qui nous a fait perdre, sur la fin du dernier siècle, le séjour fortuné de Vallombreuse : les jours qu'on passait dans cette délicieuse retraite rappelaient à l'esprit le premier âge du monde, et ce paradis perdu, dont l'immortel Milton trouva l'image fidèle dans ce vallon favorisé des cieux.

Voyageurs religieux, âmes tendres, cœurs sensibles, gardez-vous d'aller à Vallombreuse : au lieu des pleurs de satisfaction et de joie que la piété vous eût fait répandre, vous n'y verseriez que les larmes de l'affliction et du deuil ; vous n'y entendriez plus l'hymne ravissante et les chants sacrés de la louange de Dieu répétés par l'écho du voisinage. A ces accents mélodieux succède maintenant un silence éternel, que viennent interrompre les hurlements des bêtes qui cherchent leur proie. Il y a longtemps que la cloche matinale n'invite plus les habitants d'alentour à prier Dieu dans l'humble chapelle des cénobites, qui, à l'exception de deux ou trois, ont péri dans l'exil, dans la souffrance et dans le plus cruel abandon. Les bois de haute-futaie sont tombés sous la hache révolutionnaire, et ces beaux lieux sont déserts, ou, ce qui est mille fois pis encore, sont habités par une population ignorante et vicieuse. Cette belle vallée est de plus désolée par un fléau cruel : les animaux féroces, que n'écarte plus des forêts et des antres de l'Apennin la vigilance de pieux cultivateurs, rendent tous les jours plus dangereux le séjour de Vallombreuse, comme l'exprime un poëte italien :

Orsi, lupi, e tutte le pesti.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

Premier motif qui a déterminé l'auteur à publier cet ouvrage : la nécessité de combattre victorieusement l'opinion qui attache le déshonneur au changement de religion. — Dieu, qui est la vérité éternelle, ne peut considérer du même œil l'erreur et la vérité. — Le monde prend pour le véritable honneur ce qui n'en est que le fantôme, et sacrifie le salut à l'idole du respect humain. — Le véritable honneur consiste à tout immoler à la conviction d'une conscience éclairée, à rendre témoignage à la vérité, non-seulement sans aucun intérêt personnel, mais même contre ses propres intérêts. — C'en est fait de la tranquillité de l'Europe et du christianisme, si l'on se persuade que c'est se déshonorer que de changer de croyance. Si S. Paul n'avait abjuré le judaïsme pour devenir chrétien, il n'aurait point prêché l'Evangile à Rome, il n'aurait pas été l'apôtre des Gentils. — L'auteur a résisté aux menaces, à la crainte de la dérision, de la calomnie; bien plus, à l'offre d'indemnités qui lui furent offertes, à condition de ne point abjurer l'hérésie de Calvin.—Il compte pour rien le scandale qui peut naître

Il existe de nos jours un athéisme pratique qui, sans attaquer l'existence de Dieu, lui refuse tout hommage, toute adoration; les matérialistes et les sceptiques précipitent leurs sectateurs dans l'athéisme pratique. — Ils pressentent néanmoins que leur règne va finir; aussi redoublent-ils leurs murmures. — Tableau heureux et consolant de la renaissance de la religion; fondations pieuses qui préparent la durée des principes religieux; institutions ecclésiastiques; la Sorbonne créée comme de nouveau; la savante communauté de Saint-Sulpice; le mont Valérien; les Frères de la doctrine chrétienne; les colléges dirigés par des professeurs habiles et pieux, dont l'association peut former des corps enseignants; les Trappistes; les hospices nombreux. Tels sont les caractères évidents de la piété nationale.

Quatrième motif: le devoir impérieux qui prescrit à l'auteur l'imitation des grands modèles que des écrivains, glorieux prosélytes de la vérité, lui offrent de nos jours. — Ces hommes célèbres ont reconnu que la révolution religieuse du XVIe siècle est la cause principale de la subversion politique qui éclata sur la fin du XVIIIe siècle, et que l'esprit du protestantisme a occasionné la révolution. — Hommes illustres qui se sont convertis à la foi apostolique : Frédéric-Léopold, comte de Stolberg; le prince Ulric de Brunswick; le baron de Starke, président du consistoire de Hesse-Darmstadt; le ci-devant sénateur de Berne, M. de Haller. — Éloquente citation de Tertullien. — Conversion du fameux poëte Werner; de M. Chevalay; de M. Tilt, prêtre anglican; du jeune duc de Saxe-Gotha; et de M. Latour, fondateur de l'église protestante de Toulouse, et président de l'église consistoriale du Mas-d'Azil.

Moyen employé par l'auteur pour se convaincre de la vérité du catholicisme, de son identité avec le christianisme primitif, et pour composer consciencieusement le présent ouvrage. — Ayant observé que les adeptes du libéralisme avaient commencé leur œuvre ténébreuse par le centre même de la catholicité, il se rend en Italie pour se mettre en état de démentir avec certitude leurs perfides rapports. — Le

jeune comte de Moreland lui est donné par la Providence pour compagnon de voyage; ce nom est fictif ainsi que celui de Dom Adhémar. — Tout voyage, pour être instructif, a besoin d'une pensée unique qui en détermine le but : celui de l'auteur était d'étudier le caractère du clergé d'Italie, les mœurs des prêtres séculiers, et celles des réguliers ou des cénobites. — Il s'est acquitté chaque jour, pendant un an entier, des devoirs sacrés de la prière, du culte et de l'adoration, à Rome, à Naples, à Florence, à Milan, à Vérone et à Venise. — Il a surpris oculairement tous les faits qui pouvaient diriger ses recherches sur cette terre classique du christianisme. — Il a extrait d'ouvrages originaux toutes les citations qu'il rapporte, et coordonné avec soin une infinité de matériaux épars. — Enfin il a exposé la totalité des dogmes canoniques, et prouvé que tout homme de bon sens peut en juger, et qu'ils ne redoutent point l'examen le plus sévère. — Il est cependant un dogme difficile à pénétrer, auquel il a consacré un grand nombre de pages, parce qu'il dévoile seul à notre esprit tout ce que la mort cache de mystérieux, et qu'il embrasse l'ensemble des destinées humaines; l'existence des saints qui triomphent dans le ciel; celle des âmes décédées en état de grâce, mais d'imperfection, qui se purifient par le feu de l'amour divin dans le séjour invisible qu'on nomme le purgatoire, jusqu'à ce qu'elles soient trouvées dignes d'être admises dans la cité de Dieu. — L'auteur prouve que l'existence d'un état ou d'un lieu de purification après la mort était admise de tout temps et chez tous les peuples, et que c'est le dogme du bon sens.— Si l'exposition de ce dogme sévère occupe tant de pages, c'est qu'il fut l'occasion ou le prétexte du schisme de Luther et de Calvin; et l'idée dominante de l'auteur est qu'il suffit de bien établir ce dogme d'une vérité incontestable, pour ramener dans le sein de l'Eglise catholique tous les Protestants de bonne foi.—L'auteur passe d'Italie en Ecosse, où il séjourne l'espace de sept ans, comme professeur de langues anciennes. — Réflexion sur la cause surprenante de la fixité et de la durée du catholicisme; l'auteur la trouve dans l'*unité*. La république romaine voulait rassembler

---

